MŒBIUS

ÉCRITURES / LITTÉRATURE

143

Territoires



Mœbius 143

Mœbius 143
novembre 2014

Numéro piloté par Mathieu Blais

Directrice : Lucie Bélanger

Comité de rédaction : Lucie Bélanger, Robert Giroux, Lysanne Langevin et Raymond Martin.

Conseil d'administration : Robert Giroux (président), Lucie Bélanger, Isabelle Gaudet-Labine, Lysanne Langevin, Jérémie Leduc-Leblanc, Tristan Malavoy-Racine, Raymond Martin.

Illustration et maquette de la couverture : Raymond Martin
Illustrations à l'intérieur : Lucie Bélanger et Benoit Bordeleau
Mise en pages : Julia Marinescu

Dépôt légal, BAnQ et BAC, 4e trimestre 2014

ISSN : 0225-1582
ISBN : 978-2-89031-977-6 ISBN Pdf : 978-2-89031-981-3

La revue ne saurait endosser la responsabilité du contenu des textes qu'elle reproduit.

Mœbius est subventionnée par le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de Montréal.

Mœbius est membre de la SODEP et de la FQLL.

Mœbius est distribuée au Canada par Dimedia, en Europe par D.N.M. (Distribution du Nouveau Monde) et ailleurs dans le monde par Exportlivre.

Mœbius est diffusée en version électronique sur Érudit (www.erudit.org).

Mœbius paraît quatre fois l'an.

Mœbius
2200, rue Marie-Anne Est
Montréal (Québec)
H2H 1N1, Canada
Tél. : 514.597.1666
Courriel : triptyque@editiontriptyque.com
Site Internet : www.revuemoebius.qc.ca

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts
Canada
Québec

Sommaire

Présentation.....5

Danny Plourde
Au nom du Richelieu.....13
Mahigan Lepage
trois frontières.....21
Jean-Marc Desgent
Les lieux du vertige et les épouvantables territoires humains.....29
André Carpentier
Moments de parcs.....33
François Godin
Petits désastres du corps I.....43
Nicholas Dawson
Atacama.....47
Julia Pawlowicz
Mon fracas, ma boréale.....53
Daniel Grenier
Avant l'exode.....59
Paul Chamberland
Le monarque.....67
Louis Hamelin
Patvinsuo. Une fiction et sa glose.....71
Natasha Kanapé Fontaine
Exode.....83
Marc-André Moutquin
La distance dont je parle.....87
Jean Désy
Visions nomades de la territorialité.....93
Benoit Bordeleau
Hochelaga, en passant.....99
Raôul Duguay
Occuper le territoire.....107
William S. Messier
Les deltaplanes.....115
Guy Sioui Durand
Le onzième Indien.....125

Lettre à un écrivain vivant
Carole Forget à Yves Bonnefoy.....129

Texte en mémoire
Le Titanic, de Jean-Pierre Ronfard, lu par Aimée Verret.....135

Notices biobibliographiques.....145

Les yeux fertiles.....149

Thèmes à venir (les dates sont sujettes à changements) :

nº 144 : *Animaux* piloté par Lora Zepam (complet)
nº 145 : *Comme il vous plaira* – sans thème (date de tombée : 20 décembre 2014)
nº 146 : *Le secret* piloté par Robert Giroux (date de tombée : 30 avril 2015)

Présentation

Présentation
Les états du territoire

La terre se retourne sur les peuples qui la composent la terre
où j'éprouve du pied ma place
Vieille berceuse où dorment les millénaires vieille rassembleuse
Terre où s'emmêlent nos racines où nos haines fraternisent
Terre aux mille sourires des morts réconciliés

Jacques Brault, *Mémoire*

Je suis un anarchiste
J'ai l'instinct des bêtes qui avancent dans les immensités
Entre le craquement des pierres et les fracas du monde
Contre la barbelure des frontières
Et les rues trop étroites des villes
J'ai le réflexe de la foulée
De mon pas anarchie
Ma course s'arrime
Au sol territoire

Et j'assume complètement cette indépendance – ni Dieu ni maître, et tout ce qui vient avec. En ce sens, le thème du « territoire », comme chez Richard Desjardins, vibre chez moi peut-être plus que celui du « pays[1] ». J'y ai des racines plus profondes. Mon cœur y bat avec plus d'aisance, car le territoire appelle à l'absence de frontières, de balises, de limites. Il est lui aussi anarchie, il commande la plus belle et la plus foisonnante liberté. Et c'est dans la pleine lumière de celle-ci que le 143e numéro de *Mœbius* s'est pensé, puisque c'est l'idée de liberté qui permet le mieux de réfléchir le territoire.

C'est un thème qui impose aussi la prospection et l'exploration, le mouvement. C'est un mot Amérique : pluriel et polysémique. Il résonne depuis toujours dans notre littérature, dans nos imaginaires. Dans toute l'extension de notre américanité. Des premiers explorateurs aux coureurs des bois, il est le lieu premier de l'inscription de notre présence au monde. Il renvoie à ce que nous portons à l'intérieur de nous comme paysage archaïque, empreinte originelle de l'immensité qui nous nourrit tous.

À la limite du territoire pourtant, un autre territoire commence.
Et cette succession infinie commande l'immensité.

Alors que dire aujourd'hui, et que penser, que revendiquer dans la cartographie connue du monde connu, dans la planète Google accessible de partout du bout du doigt ? Qu'intime le territoire aux écrivains d'ici, alors que les déplacements GPS se calculent en nombre de minutes restantes, de tracés prédéfinis et sans surprise, que les paysages défilent sous la poésie d'une voix robotisée servant momentanément de copilote[2] ? Kerouac annonçait en 1960 la disparition prochaine des vagabonds américains, ces derniers explorateurs libres du territoire, confrontés alors qu'ils étaient à une surveillance plus étroite des autorités, de la police[3]. Cette figure du vagabond n'est peut-être pas disparue, mais elle s'est très certainement transformée. Elle s'est modelée aux contingences nouvelles du territoire.

Et c'est le territoire, aujourd'hui, qui se redéfinit. Et c'est l'immensité qui s'amenuise comme peau de chagrin. À la limite des territoires, subitement, la menace du seul et du même, du standardisé et du sans rêve. Nos propres aptitudes à l'autodestruction viendront-elles à bout de notre rapport à l'immensité ? Les imaginaires se doivent de contre-attaquer. C'est dans cette urgence que j'ai suggéré ce projet d'un numéro sur le territoire. Sans trop savoir, sans trop d'attentes. Sans même croire que le thème pourrait encore intéresser. Piloter un tel numéro, proposer un tel sujet, lancer un tel appel à textes, puis recevoir cette incroyable charge d'imaginaire, de sensibilités et de vécus, c'était en fait proposer Babel :

Tout y a convergé :
et les perspectives,
et les cultures,
et les luttes,
et les générations,
et les langues,
et les genres,
et les allégeances,
et les racines.

J'ai alors appris à dire « appel à textes » comme l'homme de vigie appelle à la terre lorsque, de son nid-de-corbeau, il voit poindre au ras de la mer les aspérités neuves des côtes, la verticalité des rivages.

Terra.
Terre.
Territoire.

Il fallut alors soupeser le cri, puis considérer l'imminence de la butée contre le continent, ses hauts-fonds, ses arbres et ses falaises, ses montagnes et ses déserts, sa faune et ses peuples. Car à cet appel au territoire, nombreux ont répondu et transmis une vision contrastée du monde. Avec Benoit Bordeleau, André Carpentier, Paul Chamberland ; avec Nicholas Dawson, Jean-Marc Desgent, Jean Désy ; avec Raôul Duguay, François Godin, Daniel Grenier ; avec Louis Hamelin, Natasha Kanapé Fontaine, Mahigan Lepage ; avec William S. Messier, Marc-André Moutquin, Julia Pawlowicz ; avec Danny Plourde et Guy Sioui Durand, c'est une multitude de territoires qui se sont découverts.

Et chacun de ces territoires est apparu comme un terreau fertile.
Un garde-rêve.
Une inédite prospection.
La contre-attaque nécessaire des imaginaires.

Sous la plume de ces écrivains les territoires sont devenus politique, voyage, histoire, écologie, potentiel géopoétique. Ils sont couches successives de vécus, toponymie

changeante, vieilles maisons canadiennes, imposantes usines ou nouveaux abattis à condos, lieux de l'ailleurs, accessibles ou non, surpeuplés ou abandonnés, à conquérir ou à laisser en friche, à déterrer du sol parfois, en artefacts infinis, et à recomposer alors. Ce sont des lieux d'épanchement aussi, de réflexion et d'aventures.
L'enfance s'y projette, l'avenir s'y inscrit.
Ce sont des étendues à occuper, à libérer.
Ils sont poèmes et proses.
Méditations humanistes et exultations.
Ils sont la convergence de Babel : un territoire neuf à eux seuls.

Ce numéro recoupe ainsi les horizons les plus diversifiés. Les rapports au monde s'y étagent, s'y multiplient. Les textes qui le constituent témoignent parfois d'une inquiétude claire face à ce que devient notre relation au territoire. Plus souvent cependant ils renouent avec l'émerveillement que commandent l'immensité, la différence, l'altérité. Ils se fascinent pour l'infiniment petit ou pour l'infiniment humain, ils tremblent parfois dans la promesse de la naissance ou des générations qui suivront et qui hériteront de ces rapports complexes, de cette mémoire géographique toujours en mouvement.

Et c'est ainsi qu'après l'appel j'ai rapaillé l'orpaillage
Extractions littéraires d'imaginaires
De territoires brillant au soleil
Territoires de terre chaude
De paysages de froidure
De pays traversés
Au ciel du nord
Au soleil des villes
J'ai accueilli des textes
Libres en libre contrée
Et mon pas anarchie s'est retrouvé
Scellé à autant de semelles de vent, de rencontres nécessaires, dans les états du territoire, j'ai eu le privilège de fouler ces terres nouvellement émergées, les contributions d'autant de libres écrivains en chacun de leurs territoires.

En voici la trop brève et trop incomplète cartographie : un numéro de tous les lieux et de toutes les diversités.
Un territoire de libre anarchie.
Un pur vagabondage.

Mathieu Blais

---

1. Richard Desjardins et Pierre Cayouette, « Le retour de Desjardins », *L'actualité*, 5 juillet 2011.

2. Gregor Weichbrodt, *On the Road for 17 527 Miles*, 2014. http://ggor.de/project/on-the-road/

3. Jack Kerouac, *Le vagabond américain en voie de disparition*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1960.



Photo: Benoit Bordeleau

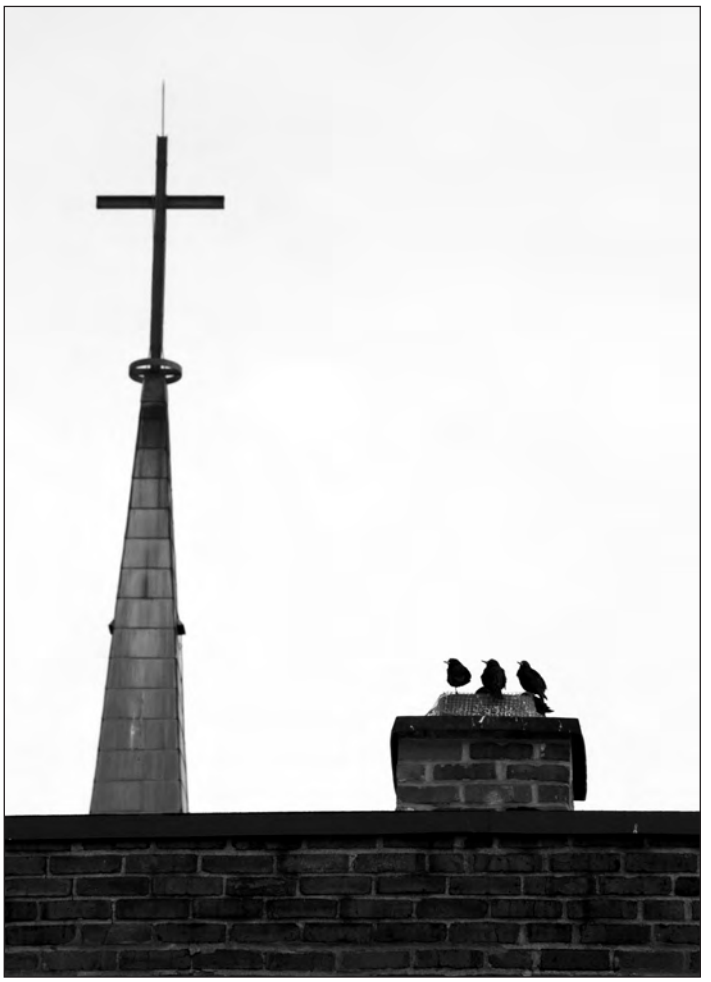


Photo: Benoit Bordeleau

Danny Plourde

Au nom du Richelieu
(poèmes obsolescents)

À Philippe Quintin
et Stéphane Lord

Jaune suis juin jeune le jour jovial
bande du canal grosse quille de Laurentide
pas l'âge encore la Saint-Jean-Baptiste
en prélude des feux les yeux rougissent
et le Richelieu est une contrée pauvre

Une cicatrice de l'Amérique ardente
une preuve que j'existe

Je vais m'effondrer sur l'herbe l'amour
une quenouille dans l'œil
au bout du quai

Au troisième pilier d'en face
c'est la planque à perchaudes
on s'y rend l'eau jusqu'au nombril
le gras des bras en l'air le pied giguant
de roche en roche on risque la plonge
si on glisse la rivière nous transporte peinarde
sur son brancard de varech

On dérive jusque là où pourrissent encore
les fondations en bois du vieux pont *british*
le même que les Patriotes ont brûlé
sur leur déroute leur débâcle
revenu de leur chemin
vers l'Acadie

Cré quartier Saint-Eugène tes chênes
il y avait encore des chevreuils qui parfois venaient chier
sur les proprets greens du golf de la rue Jacques-Cartier

Afin de me ramasser au Vieux Saint-Jean
je passais par les rails du Canadien Pacifique
de Carillon jusqu'à Frontenac et la marina
le chemin de fer transfigurait les sous-bois
des chiens itinérants s'y faisaient scinder en deux
des enfants multicolores aussi c'est arrivé

On y surprenait des bêtes communes au pays
comme de gros rats musqués musclés
ou des familles bruyantes d'outardes
cacardant creux dans la crique
des sérénades de tournant de siècle

La nuit l'hiver la poudreuse scintille sous les astres
et l'usine Formica continue d'empester le piéton johannais
avec ses vieilles vapeurs d'eaux mortes

Trois quarts d'heure de marche
pour éviter les chars du collège militaire
de billot en billot espacé goudronné
le cœur aux guérisons à l'oubli
à la survivance

Derrière l'école Notre-Dame-de-Lourdes
celle qui trône fière sur le Grand-Bernier
il y avait des forêts qu'on disait hantées
hantées par des chasseurs qui s'étaient
chassés eux-mêmes

Au sortir des champs de maïs à vache
encerclant le domaine Deland
les plus vieux patentaient des cabanes
haut dans les arbres rares et forts
ils tiraient les grandes grues au *gun* à plomb
nous envoyaient retrouver leurs douilles

Ils fumaient des clopes amérindiennes
qui leur parvenaient assurément de la Chine
et nous faisaient des jambettes
en se foutant de nos gueules
de pleurnichards

Derrière l'école Notre-Dame-de-Lourdes
les écoliers perdent leur innocence
et à la dure apprennent
à l'enlever aux autres

Nos parents nous imaginaient peut-être mieux qu'eux
certains nous envoyaient aux cadets de terre
la ligue junior de l'armée canadienne
ça n'a pas aidé

Nos parents avaient des hypothèques à payer
des comptes en souffrance des faillites à éviter
ils contractaient leurs propres soucis
ils avaient des enfants une maison
pis un p'tit terrain à eux autres
ils étaient pognés
pognés à nous aimer

Ils s'usaient malgré eux le cœur dans les shops étrangères
comme la CCM, la Singer, la Crane, eh oui, la Crane
celle-là dont la céramique immaculée
a fourni toute la province du Québec
en urinoirs pis en chiottes
de luxe

À l'est la lueur glauque du clocher d'Iberville
à l'ouest celle de la Place-du-Quai de Saint-Jean
depuis le pilier central du pont des trains
le Richelieu dégouline étale ses entrailles
sa tignasse se meut l'éclaboussure de la lune
gueules de barbotes de brochets gueules d'or
les sirènes me montent au cœur

Mi majeur La mineur mes lèvres sur ses hanches
les camarades de la nuit incessante
se fabriquent des météores et nous hurlons
contre le courant du Richelieu nous chantons
maganés nos tourments les pieds nus
dans la froidure nos mains fraîches
dans nos chairs chaudes

Il y a tant à se dire en ces moments
où chacun s'endort
il y a tant à se promettre
pour rester éveillé

Il y a tant d'histoires
qui nous apprennent
à nous taire

Je sais le soleil qui se lève du pied gauche
avant qu'il s'impose enlisé le Richelieu je propose
reprenons le pont du Canadien National
évitons la tête des trains comme des toréadors
exécutons des véroniques avec nos caisses de guitares
direction Saint-Grégoire vers l'Ascension
cahin crâne caha la belle bute
le Saint-Grègue et ses sentiers de paumés
ses détours rocailleux de rien pantoute
le sommet de l'humanité

Les chauves-souris replaceront nos tuques
nous lécherons la neige dans le corps des troncs
en nous disant que cela porte bonheur
parce que du bonheur sincèrement
nous en aurons tous besoin

Assis en Indien en Montérégie
nous nous ferons enfin un feu
sans même y avoir droit

Nous brûlerons du cèdre vert
écouterons son crépitement
son chant fumant de liberté

De toutes ces épreuves je me souviens
le Richelieu a été mon terrain de jeu
mon parking de désastres mon parc
d'exploits bestiaux mes abandons

Souffle franc ton front froid fracasse
bleu février merles mars abattus aux branches
verglas verbe vain ramène-moi
parmi les miens sans lumière
nous vivions grâce au poêle à bois
une quinzaine dans un bungalow

De toutes les épreuves je me souviendrai
le cégep les tam tam et les ptérodactyles mauves
les débarques en vélo dans le cimetière
la rue Saint-Jacques la police
qui me ramène à la maison
la police qui me ramène
dans l'ostie de droit chemin

Sors de ton lit d'humeur noire
brune l'avril flore je suis prêt à t'avaler
sur un grabat d'aube fougère
nos blessures la haute brise
gruge avec moi la berge

Pogne en feu que je serai là mon chez nous
pour célébrer ta glaise nos tragédies ordinaires
nos exploits modestes et nos espoirs lancés
comme des dés pipés dans le courant gris

Mahigan Lepage

trois frontières

1

je lui avais dit au revoir ça m'avait fait mal, je ne savais pas trop si je reviendrais, ni quand, j'avais encore besoin de voyager, encore une fois une fois de plus le serrement, descendu de son auto, cet instant où on ferme la portière savez, pire de pire, je m'étais retourné et j'avais marché, vers le terminus, je quittais Chiang Mai et pas que la ville,

j'ai pris un bus jusqu'à Chiang Rai, avec un « r », et à Chiang Rai un autre bus, on dit ça vite comme ça mais c'est pas si facile, on parle pas la langue on sait pas comment, acheter le billet et quel bus et quand, j'avais fini par trouver c'était un bus minable, les bancs empilés les uns sur les autres, impossible je mens pas de m'asseoir droit, mes grandes cannes repliées contre le dossier devant, finalement j'avais réussi à me tailler une place sur le grand banc tout au fond, quelle chance les jambes allongées le grand luxe autobus,

arrivé à Chiang Khong largué au milieu de nulle part, les pays c'est comme ça ils présument que tu connais, pas d'explication ni d'affiche ni rien, on te largue et puis voilà, et en sortant du bus toujours un nuage de rabatteurs, si t'as besoin d'aide t'inquiète ils sont là pour toi, mais il y a rien de gratuit en ce monde surtout pas les trajets de tuk tuk,

alors on descend du bus perdu perdu, on dit « *no, no, no, thank you* », on dit presque toujours « *no, no, no, thank you* », parce qu'on n'aime pas se faire assaillir comme ça, et on marche un peu en faisant semblant qu'on sait où on va, même si on est complètement perdu perdu, un boulevard des échoppes de la poussière et puis quoi, on marche cent

mètres deux cents mètres et là on se dit ok, on s'arrête on hèle un tuk tuk on négocie on monte,

c'est pas vraiment un tuk tuk c'est un skylab qu'ils appellent, comme une sorte de petite remorque montée sur une moto, deux bancs latéraux qui se regardent de près, si étroits les bancs et moi seul dans la remorque je préfère m'asseoir direct sur le plancher, face vers l'arrière qui s'enfuit je regarde les scooters qui nous collent au cul, et au bord de la route les marcheurs les échoppes, les chiens les marchés, quelques vélos on va,

on va au Laos en tuk tuk en skylab, pas au Laos vraiment pas encore, mais à la frontière, quand j'ai négocié le prix c'était ça la destination, combien pour le Laos cent bahts merci, ça fait drôle de penser qu'on s'en va dans un autre pays à bord de cette brouette qui brinquebale,

et puis et puis la frontière, des Thaïs qui vous attendent « visa visa », ces éternels rapaces autour des lieux à touristes, ils essaient de te faire croire qu'ils travaillent pour le gouvernement, c'est toujours pareil avec ces types-là, la cabine des douaniers est à deux cents mètres je la vois, et puis le visa pour le Laos c'est *on arrival*, qu'est-ce qu'ils peuvent bien leur faire bouffer comme histoire pour empocher quatre ou cinq cents bahts, je veux pas savoir je fonce sur la cabine, tampon et puis je descends, sur la rive du Mékong des bateaux effilés, d'autres touristes on nous pousse comme bétail, combien de fois en pays on s'est senti comme bétail je compte plus, on nous soutire je sais plus combien et voilà on embarque,

le bateau quitte le rivage, le moteur pétarade, pétarade vraiment vieux diesel fumant, le conducteur manie le long gouvernail à hélice, on traverse on n'a rien qu'un sac à dos et des adieux sa vie,

de l'autre côté pas de barrière pas de contrôle, on descend du bateau et on voit la petite rue qui monte vers le village, c'est Huay Xai c'est le Laos, pas de contrôle c'est comme ça souvent dans les pays pas de contrôle, mais quand viendra le temps de sortir du Laos faudra bien montrer patte blanche, alors on marche docilement vers le bureau des visas, passeport en main,

et après on déambule dans le village on trouve un guichet automatique on retire une somme astronomique

qui ne vaut rien, un million de kips deux millions de kips et puis on trouve un *guest house*, on monte sur la terrasse sur le toit c'est le crépuscule c'est beau, au-dessus du Mékong le ciel mauve brumé, à côté de moi deux voyageurs un qui dit « j'ai pas de problème d'argent parce que bla bla » et l'autre qui suggère qu'« alors peut-être tu pourrais m'aider un peu… »

2

j'avais pris d'abord le skytrain et puis un bus, je me rappelle plus la station ni le numéro ni où, j'avais trouvé les infos en googlelant quelque chose comme *cross Singapore to Johor Bharu*,

parce que je voulais remonter en train de Singapour jusqu'à Bangkok en passant par Kuala Lumpur et Penang, mais j'avais appris qu'en partant de Singapour j'allais devoir payer mon billet en dollars singapouriens alors que si je partais de Johor Bharu juste de l'autre côté de la frontière j'allais payer le même montant exactement mais en ringgits malais, sauf qu'un dollar singapourien ça vaut deux ringgits malais et demi, allez donc comprendre quelque chose à ça, comme s'ils avaient pas assez d'argent à Singapour sans ces petites arnaques légalisées dégoût,

qu'importe j'avais passé trente-six heures à Singapour, la ville droite et les boulevards propres et les Starbucks et les *malls* flamboyants et l'art architectural qu'on se paye, mais aussi Little India et quand j'étais arrivé c'était la débauche, les rues soudain remplies d'Indiens, mais remplies même que je me disais mais qu'est-ce qui se passe il y a un festival un concert ou quoi, mais non c'est juste que les Indiens on les parque bien serrés dans des dortoirs alors quand ils finissent leur journée de travail ils traînent dans la rue, fument et parlent et mangent c'est leur lieu de vie la rue, pour dormir le dortoir pour vivre le trottoir,

et pour travailler le chantier, c'est pas une sinécure pour un Indien travailler à Singapour et même que récemment il y a eu ces titres dans les médias « Émeutes à Singapour » etc., et c'était un délicieux dégoût que d'entendre le président dire que c'étaient des émeutes spontanées et non non non ça ne pouvait pas être lié aux conditions de vie des travailleurs migrants, écoutez bien son raisonnement voilà

comment ils osent parler les présidents et personne pour crier mensonge : « *the people who were involved in the riot were not from one company, or one dorm ; they were from several dorms, many different companies, and it is unlikely that all the companies will have the same problem* » (*The Hindu*), *unlikely* qu'il dit le président écoutez, *unlikely*, c'est *unlikely* que tous les dortoirs traitent les Indiens comme des bêtes de somme, c'est *unlikely*, *unlikely*, *unlikely*,

j'avais donc pris le skytrain ou le métro je sais plus, c'était moderne c'était Singapour, pas le droit de mâcher de la gomme et pas le droit d'apporter des durians dans le métro et pas le droit d'avoir le droit, et dans les wagons c'est des familles, des jeunes bien fringués, cellulaire sac d'ordi portable, et pas un punk et pas un crotté et pas un pauvre et pas un pas-pareil, c'est très comme il faut dans le métro de Singapour bravo,

mais du métro j'ai transité dans un autobus, ç'avait pas été facile à trouver je me souviens, j'avais dû traverser un viaduc et demander « *the bus for Malaysia, please* », finalement un arrêt quelconque sur un grand boulevard, des gens qui s'agglutinent, le numéro je-ne-sais-plus-combien qui se pointe, une queue qui se forme, moi à la fin, le bus plein à craquer, je dois rester debout à côté du chauffeur avec mon sac protubérance, et même plus loin le bus arrête encore, d'autres qui montent, nous poussent, se tassent contre la porte, boîte à sardines,

ceux qui ont de l'argent ils ne prennent pas le bus, on dirait, et puis ils ne vont pas dormir en Malaisie, c'était qui mes compagnons sardines, des ménagères, des brouetteurs de ciment, des gardiens de sécurité, des Malais qui chaque matin traversent la frontière pour venir travailler petit à Singapour, et le soir reviennent de même, ce n'étaient pas des voyageurs comme moi, ils ne portaient pas de sac sinon plastique, affaires du jour, courses quotidiennes,

et rien de reconnaissable au dehors, c'était le soir, je devais faire confiance, le chauffeur m'avait confirmé la destination, Malaisie, je ne pouvais qu'y aller à l'aveugle, un bus, un numéro, une parole, on monte et on ferme les yeux, l'inconnu partout autour, la nuit, des compagnons sardines pas compagnons du tout, pas un regard, une amabilité, un sourire, rien, qu'est-ce qu'ils en ont à foutre,

c'est assez d'aller travailler tous les jours dans un autre pays et d'en revenir, long trajet de bus, épuisement, dépense du corps, pour que le mois prochain un autre magazine titre « *Singapore, Success Story* », indifférence,

et soudain le bus qui s'arrête, au beau milieu d'une voie d'autoroute surélevée, tout le monde se presse vers la sortie, ça pousse sans ménagement, on s'extirpe de la boîte et on marche sur la superstructure, en plein noir, le long des parapets, mais où on va, en Malaisie, des longues rangées d'hommes et de femmes pressés, d'autres bus ont dégorgé leurs contingents, c'est plein de monde, et devant, surmontant l'autoroute, une bâtisse gouvernementale, c'est la douane, monter un escalier, montrer son passeport, tampon, redescendre de l'autre côté, attendre que notre bus arrive, personne pour vous aider à le trouver, et s'il était déjà parti, c'est quoi le numéro déjà, ah le voilà, enfin je pense, même numéro mais c'est plus le même bus, je comprends rien à leur système, c'est chaque fois comme ça, on ne s'y fait pas, mais on finit toujours par trouver le moyen, demander au chauffeur « Johor Bharu », réponse « *Yes* », ça va suffire, on s'assoit,

et le bus se remplit, et repart, un autre le même, on traverse un pont, très long pont, Malaisie,

à la gare où on arrive, un autre pays, l'Asie du Sud-Est qu'on connaît, rues encombrées, gare qui paye pas de mine, petite déglingue, pauvreté ordinaire,

on a traversé, en autobus, la frontière

3

passer les frontières terrestres, enfin terrestres, je dis terrestres, je veux dire n'importe comment sauf en avion, en avion c'est différent, en avion c'est le saut, on ne voit pas la frontière, soudain on est là, dans le pays, comme déjà, mais quand on reste au niveau du sol, qu'on traverse une ligne artificielle, convenue, ou bien une frontière naturelle, rivière détroit peu importe, on a souvent l'impression de jouer dans un film catastrophe,

entre Singapour et la Malaisie, marchant sur l'autoroute surélevée, le long du parapet ou entre les véhicules qui ne peuvent plus avancer, on pense au 11 Septembre, aux images de gens fuyant Manhattan à pied par les ponts,

ce n'est pas pareil je sais je sais, mais les frontières reproduisent toujours quelque chose de ça, à cause du vide, de l'arbitraire, et parce qu'on nous traite comme du bétail, il faut bien, si on veut contrôler toutes ces identités et tamponner tous ces passeports, à la chaîne, faut bien, faut bien,

cette fois-là je revenais du Cambodge, j'avais chopé la dengue, hospitalisé vingt-quatre heures à Siem Reap, tout près des temples d'Angkor, et maintenant je voulais repasser en Thaïlande, j'étais épuisé, fatigué des longs trajets de bus au Vietnam, d'avoir attrapé froid à Saïgon en marchant dans les rues inondées, et surtout cette foutue dengue qui m'avait fichu la fièvre et broyé les muscles du dos,

plus mort que vif je revenais en Thaïlande, et comme je n'avais pas les moyens de prendre l'avion, j'allais devoir reprendre l'autobus, encore l'autobus, pas le choix, et c'est comme ça que j'ai fait le trajet jusqu'à la frontière thaïlandaise,

quand le bus arrête et qu'on descend, parce que les frontières se franchissent à pied, c'est ainsi, c'est à ce moment que nous viennent les images de péril ou d'exil,

des masses de gens comme nus, sans autos, sans privilèges ni passe-droits, transportant leurs enfants ou leurs petites affaires, et marchant vers la frontière, dociles, résignés,

souvenir du corral à bisons de mon père, éleveur de son métier, une installation qui servait à traiter ces bovidés sauvages, qu'on ne peut pas mener par le licou comme les vaches ou les chevaux, le corral ça commençait par de grands enclos, puis ça continuait en un large passage, d'où par un système de portes battantes on pouvait diviser le troupeau en petits groupes, pour ensuite forcer les bêtes dans un corridor très étroit jalonné de portes coulissantes qu'on poussait violemment pour isoler les individus, qui au bout du corridor passaient un à un dans une cage de fer où on les coinçait pour leur administrer des vermifuges ou leur couper les cornes, avant de les relâcher dans un enclos ou de les diriger vers un camion, pour la vente ou l'abattage,

les douanes sont des corrals, d'abord de larges passages, puis des divisions, *Thai Passport*, *Foreign Passport*, on fait la queue, puis on nous traite un à un, posez les pieds là pour la photo, scrutation, clic, tampon, enfin on nous relâche,

de l'autre côté c'était nulle part, beaucoup de vide, pas de ville, un carrefour, des petits repères à chauffeurs de tuk tuk,

aux abords des frontières, il faut se méfier, c'est plein de rapaces, je le savais, et aussi qu'il y avait deux stations de bus, et que pour aller à Bangkok je ne devais pas me tromper,

un chauffeur de tuk tuk m'a abordé, je lui ai dit le nom de la station, « *bus station, bus station, ok, ok* », on négocie un prix, on part,

et voilà que le drôle il m'emmène direct à la mauvaise station de bus, je le savais parce que le trajet avait été trop court, un kilomètre à peine, l'autre station était beaucoup plus loin, à combien de voyageurs il fait le coup, « *bus station, bus station, ok, ok* », et je t'emmène où ça te mènera à rien, et après à toi de négocier avec un autre chauffeur de tuk tuk là-bas pour rejoindre la bonne station de bus à l'autre bout de nulle part,

je me fais parfois avoir, comme tout le monde, mais quand je m'en rends compte je suis dur, la malhonnêteté j'ai du mal, c'est quoi ces existences de rapaces, quel sens, et venez pas me parler de pauvreté, si vous voulez pleurer regardez ailleurs, ceux-là c'est une mafia, souvent ils fixent les prix entre eux et intimident les gêneurs, les tarifs qu'ils chargent c'est à s'étouffer de rire, mais cette fois-là j'étais crevé mort, j'avais pas envie de rire, je l'ai engueulé pour la peine, il m'a ramené au point de départ, et mes bahts je me les suis gardés, faut payer maintenant pour se faire conduire délibérément au mauvais endroit, j'ai fait ma petite colère mais bon, pas d'illusions, qu'est-ce qu'il s'en fout, il va tomber sur le prochain, au total c'est payant, ces existences, ces existences,

j'ai trouvé un autre tuk tuk, j'ai négocié le prix, en répétant cinq fois le nom de la station de bus, l'autre station de bus, et quand on est partis et qu'on s'est mis à rouler dans la bonne direction, je me suis dit c'est bon, plus besoin de bagarrer, je suis tiré d'affaire, comme si j'avais

réussi à sortir d'une zone de guerre, alors que ce n'était rien, pas de drame, pas d'aventure, pas de sensationnel, que la banalité de notre temps,

le béton et les arnaques et les sacs plastique et les valises à roulettes et les regards baissés et les appareils photos et les « visa, visa » et les « tuk tuk, tuk tuk » et les bus déglingués et les cars à touristes et les *money changers* et les échangeurs et le *cheap labor*,

à ces frontières rien, pas de remarquable, pas de guerre mais,

la catastrophe ordinaire,

et j'ai pris un bus jusqu'à Bangkok, et de Bangkok un autre jusqu'à Chiang Mai, et j'ai retrouvé celle à qui j'avais dit au revoir

Jean-Marc Desgent

Les lieux du vertige et les épouvantables territoires humains

Étoile double-bleu double-cœur,
ça brûle l'idée surgie miracle miracle,
je ne suis pas aux mains je suis aux poumons,
je mes épaules ces os brisés,
je mes bois de chevreuil et les incendies accélérés,
je touche l'os la voûte la coupole des poitrines,
c'est emprunté à la détresse évidemment la peau,
ce tremblement donne sa vie au ciel,
je marche la beauté la furieuse et camarade voltige
qui agite la pensée le paroxysme dessus.

*

Je viens du froid et des pauvres, petits bas petites bottes petits foulards je me souviens, j'entre dans les frimas les neiges les frissons et les glaces m'inventent.

*

Je ne suis ni femme ni homme, pas d'entrée pas de sortie, être lisse glisse et sans mal, pas de fente d'anti-fente de contre-fente, personne le vide d'être n'invente personne, je prie une gamine de la nuit, celle qui quoi celle qui monte, la révolte les yeux précis du refus, celle qui jappe, les enfers les yeux précis de la haine, celle des armes pour me mourir, j'oublie les gamins, ils portent, mauvaisement attaché, le bâtonnet inutile.

*

Rien, pas de savoir qui descend entre les cuisses,
les jeunes amoureuses n'ont pas idée du peu,
mon spectre comme moi va périr aimer sans fin,
j'agite ma main d'or au front comme au pubis,
j'ai été choisi pour casser les baisers,
c'est mon épouvantable,
c'est la solitude du brouillard hivernal,
sans camarade épaule camarade secours
s.o.s. amours retournées,
jupe noire intrigue mollets intrigue dans une autre obscurité,
camarade emportée, camarade cul, camarade soulevée,
l'ange humain me prend la main,
fume une ultime cigarette,
je suis un crime et j'ai un astre
qui penche son crâne pour m'embrasser.

*

Devant un paysage un récit, je suis la déportation des sentiments : rafles arrestations les enfants les guenilles, trains fer sur fer, camps, dans ces cas mourir vite presque vite vite, on gesticule sur des êtres déchirés, on chante la défaite des poupées décousues.

*

Je suis une bourrasque traînant ses restes de minuscules fées anguilles, de minuscules fées couleuvres, la plage à peine enneigée sur des kilomètres de prières tristes, c'est novembre je crois avec de toutes petites mains timides, je lance une idée du pain sec à des oiseaux affamés, quelque chose d'aberrant passe par ici, c'est un corps sans contour sorte d'éperdu à l'origine du monde, l'eau, pure mort, donne les mélancolies des vagues arrêtées fixées avec à leurs pieds des croix de bois écorché, j'avance centimètre par centimètre, oraisons marmonnées dans la noirceur.

*

Tout est de la peur,
les mains plantées dans une boîte parlante,
demain, hier, encore, non ce n'est pas ça,

c'est retourné cent fois, non c'est inadmissible,
oui non ses propres odeurs ses propres cassures,
les montagnes de vies délabrées,
les verbes les écorchés,
l'imparfait le tournis des dialectes,
tout est de la peur l'amour des écroulements.

*

L'aventure des continents, les bris, les failles,
je ne comprends que les auréoles noires,
les animaux magiques vivent de moi,
j'habite mille après mille la tragédie
des monstres collés plaqués là-haut,
j'ai un cœur né dans la tête,
pas de nouveaux soleils, mais des déserts froids,
la lune à l'extrême est mon dernier emportement.

*

J'accepte la maladie de ma peau, rougeurs taches croûtes familiales, territoire et vaste trou des parents et amis, les bêtes vont seules aux abattoirs naturels, la rue est pleine d'illettrés, ça dit des mots qui n'existent pas, au plus près de la plaine blanche intérieure, c'est total figé, je jette j'abandonne tout réconfort.

*

Je suis accroupi depuis la fin du monde, depuis les wagons les nouvelles chaleurs les nouvelles écumes du non-être les citernes et les flammes les feux roulants les bombardements du centre des vivants, je vois un chien et je dis : « C'est le plusieurs sexes », je suis lassitudes au pluriel, un médium qui un bel athlète qui, je suis dedans comme manqué à plusieurs vies et je finirai comme ça, dans une erreur cardiaque qui une église qui avec des voix appelantes et demandantes, forgeant la récitation des croyances c'est désolant. Beauté double-cœur gamine crâne et mourir vite, beauté bourrasque peur et misère, beauté fin du monde et voix appelante.



Photo: Lucie Bélanger

André Carpentier

Moments de parcs
(extraits)

Ça ne s'invente pas (printemps)

Après une marche de plus de quatre heures au gros soleil avec un ami, un mercredi printanier de très beau temps hâtif qui ne durera pas, bien sûr, je me glisse dans un parc où ma gardienne d'autrefois, apparemment pour me faire prendre l'air, m'amenait rôder autour du kiosque le samedi soir, là où se tenaient des garçons aux manches de chemise et aux bas de jeans roulés. J'avais alors cinq, six ans et elle, j'imagine, seize ou dix-huit.

Les gens du quartier ont fait main basse sur ce double espace de verdure divisé par une rue passante. Ils y sont en si grand nombre que le réseau de sentiers s'apparente à une piste d'autos tamponneuses au ralenti. Des couples peinent à s'y promener sans se laisser la main ou la taille – mais ce n'est que pour mieux se rattraper. Des jeunes mères déambulent penchées sur des landaus. Des filles marchent un livre à la main à la recherche d'un coin tranquille ; des garçons riches du bonheur d'exister les lorgnent en se réjouissant du retour des jupettes et des fines bretelles. Une fille dans la trentaine traverse le parc en donnant à lire un corps exceptionnellement sculpté, dont elle accentue l'aspect athlétique par une démarche empreinte de gravité. Des gamins sur des petits vélos s'amusent à se frôler, jusqu'à ce qu'un accrochage par les poignées en jette deux au sol, qui se tordent moins de douleur que de rire, me semble-t-il.

Trois cyclistes à queue de cheval grise, des artistes de la lenteur, s'arrêtent et prennent possession d'un banc qui justement se libère. Ce sont des baby-boomers

physiquement, psychologiquement et sociologiquement représentatifs de la génération née entre la Seconde Guerre mondiale et la guerre du Vietnam, qui ont eu vingt ans vers soixante-huit, soixante-dix. Ils sont restés longtemps écartelés, d'une part, entre la gauche de leurs idéaux et la droite du confort familial ; et d'autre part, entre le bas de leur liberté sexuelle et le haut de leurs aspirations spirituelles issues de préceptes bouddhistes délayés dans une idéologie contestataire, ce qui a pris le nom de *flower power*. L'un raconte aux deux autres, qui le comprennent « tellement bien ! » sa difficulté à concilier l'accompagnement de ses vieux parents malades et la récupération de ses petits-enfants à l'école ou le gardiennage les jours de congé scolaire. « C'est ça, la retraite ! » dit avec sérieux celui de ces interlocuteurs qui porte un t-shirt batik et qui épie, à l'évidence avec envie, des ados, sur la pelouse, qui se renvoient un frisbee jaune fluo.

Je continue mon chemin entre des filles à demi-dévêtues qui se font bronzer sur des serviettes de plage et des mamans attablées en marge de l'aire de jeux des six mois à cinq ans, qui servent des collations à leurs petits affamés. Plus loin, des joueurs de boules examinent le terrain d'un œil expert : « Moi non plus, j'ai pas pensé apporter mes boules... » Une lectrice fébrile, adossée à un arbre, vérifie son échancrure aux cinq secondes. Un cinquantenaire, les coudes sur les genoux, tient d'une main un téléphone portable et le livret d'instruction de l'autre en se mordant la lèvre. Un ado se noie doublement, dans ses bermudas et dans les yeux d'une fille de son goût. Une jeune mère, en retrait, donne le sein à son bébé, tandis que son compagnon s'exerce à marcher sur les mains. Ça ne s'invente pas !

Un amour du pavé maçonné (été)

On convient généralement sans trop de réserves que celui qui s'engage sur un sentier de parc bordé d'arbres et de pelouse s'introduit dans un paysage – au sens étymologique d'une étendue de pays. Or, c'est bien l'impression qu'on reçoit en abordant ce petit parc de quartier : qu'on accède à un paysage, mais un paysage inspiré, non pas des prés et des forêts, mais des déserts américains. Et ce trait

distinctif, ce parc le martèle dès qu'on l'approche. Avant tout par la négative, car ce qu'il dévoile avant tout, c'est qu'il n'est pas recouvert en de multiples couches par la matérialité coutumière des parcs : pas d'espaces gazonnés ni de sentiers sinueux, pas de broussaille ni de bancs de bois...

En fait, ce parc se résume à un montage de pavés maçonnés, tout en courbes et en effets de dunes, formant ici et là des bancs circulaires au milieu desquels s'éploient des arbres ou des massifs de graminées. Des dunes de pavés et de la touffe, voilà ce parc ! Avec une table, une poubelle et une murale balafrée de tags en arrière-fond.

Ce parc, qui proclame haut et fort son originalité, présente un cachet d'une sensibilité résolument moderne, ce terme référant moins ici aux progrès technologiques qu'à un désir de rupture avec les formes conventionnelles des parcs. Ce design témoigne en effet d'une aspiration à remplacer les formes coutumières par une nouvelle tradition. Il y a là une audace d'aménagement qui puise en avant dans le stock de rêves des paysagistes.

Évidemment, on s'attendrait à rencontrer ici des parangons de progrès et de modernité. Au lieu de quoi, en cette fin d'après-midi de plein été, je tombe sur un itinérant qui fouille dans la poubelle, un dealer et son client qui s'échangent des petites choses secrètes, quelques prostitués qui y passent sans conviction, un vieux monsieur qui traverse le parc sans s'arrêter pour la peine, vu qu'il ne trouve pas le confort sur ces dunes de pavés ; il y a même une dame portant des sacs de pharmacie qui n'arrive pas à s'y asseoir. Un jeune guitariste à cheveux lisses, assis en tailleur sur une butte, l'oreille collée à son instrument, improvise un air à la manière folk ; mais le bruit de la rue en avale la moitié. Une tireuse de cartes à la barbe forte vient s'accroupir un instant devant moi et m'informe que ça me ferait bien si je portais un chapeau de cow-boy !

La solitude du flâneur est d'abord un amour qui, en nature, est un amour de la nature et du monde ; et en milieu urbain, un amour du monde et des autres. Or, dans ce parc, le flâneur doit déployer un amour du pavé maçonné et du peu d'usagers. Car je n'ai jamais vu personne glander dans ce parc plus que le temps d'un café, d'une cigarette

ou d'une sollicitation, voire d'un hamburger du midi vite avalé. Moi y compris.

Les épris d'austérité (automne)

Mi-automne, un peu passé mon anniversaire, un de plus! *Panta rhei*, dit Héraclite, *everything flows*, traduit-on en anglais, tout s'écoule. Dans un petit parc de quartier populaire, à dix minutes de l'Université, où, sauf exception, je m'arrête une demi-heure l'après-midi de mon séminaire du lundi soir, je retrouve des habitués qui, en après-midi, sont les principaux occupants de cet espace commun. Car si les parcs se distinguent par des critères spatiaux – emplacement, dimensions, aménagement –, ils se particularisent aussi selon les temps de l'année, de la semaine, même du jour.

Ces habitués du milieu d'après-midi, c'est-à-dire d'avant les sorties de la petite école, je les connais maintenant assez pour savoir qu'ils vivent une vie resserrée autour de la télé, du dépanneur et du parc, du moins au long des saisons fréquentables; l'hiver, qui viendra bientôt, ils se rendent plutôt jouer aux dames et aux cartes dans un centre de loisirs.

Chez ces habitués, ils me l'ont affirmé, l'austérité, non seulement s'impose, car leur pension est modeste, leurs amours sont usées, mais, disent-ils, les privations leur sont indispensables, parce qu'ils se privent du superflu. Plus précisément, ils sont de ceux pour qui le superflu n'est pas nécessaire. Ce stoïcisme se sent jusque dans leur peu de mots, leur peu de gestes... Je leur parle du mouvement de la *simplicité volontaire*, ils ne sont pas certains d'en avoir entendu parler, ça semble un peu trop organisé à leur goût.

Ces hommes-là passent au parc à heure fixe, qui n'est pas la même pour tous. Alors ils se croisent, passent sur un banc un bout de temps ensemble. Ils ne commentent l'actualité que si elle a le poids de ce qui fait l'histoire, sinon ils analysent l'époque sur le ton de ceux qui n'y sont pas à leur place.

Lorsque des amoureux se présentent par une allée, ils se taisent et se recueillent en fixant le sol ou en scrutant le ciel – il arrive que ça soit chose pareille. Et si des gamins

surgissent en vélo ou sur des planches à roulettes, ils attendent que ça passe. Ce n'est pas qu'ils détestent les jeunes, c'est juste qu'ils ne supportent plus leur agitation, le vacarme qui les précède et les suit. Surtout les forts en gueule... On dirait que je décris de vieux mutiques, alors qu'ils ne sont pas si âgés que ça! Ce sont juste des retraités hâtifs, qui se sont mis au rancart vers le milieu de la cinquantaine.

En ce moment, ils regardent venir l'averse, bien qu'ils n'en voient pas vraiment les signes avant-coureurs depuis ce parc encastré dans une avenue résidentielle bordée d'arbres à maturité. C'est qu'ils la flairent comme s'ils la voyaient. De la même manière qu'ils pressentent le crash de la mondialisation comme si un cinéma en présentait la bande-annonce.

À un certain moment, réagissant à je ne sais trop quel indice, ils se lèvent d'un même bond et retournent juste à temps dans leur demeure. Je reste seul sous mon parapluie rapporté la semaine dernière de Saint-Pétersbourg; un accessoire certainement composé d'anciennes pièces de char d'assaut et de parachutes de l'armée, car il pèse trois fois le poids d'un parapluie normal. Je m'amuse un moment à tester son armature en l'exposant au vent et au grésil qui tourne bientôt à la neige. Au milieu des cabrioles, allez savoir pourquoi, j'ai une pensée pour ces hommes primitifs qui se tenaient plus près que nous des éléments. De la terre, de la giboulée...

Au ravissement de tous ceux qui s'approchent peu à peu, le parc se veloute en un rien de temps d'une première neige qui ne tiendra pas – on connaît ça –, mais qui excite les retours de l'école et même leurs parents. Je vois des papas qui forment des petites boules bien tapées dans leurs mains et qui les lancent, à mon avis moins pour se dégourdir les bras que la mémoire.

Tandis que les gamins apprennent à contrôler leurs glissades, sans cesse courant et s'aplatissant au sol et riant aux éclats, je me déplace vers le fond du parc afin de laisser le champ libre aux boules de neige. La lumière du jour déjà tombant perce à peine le fouillis des houppiers défeuillés. Un peu après, les papas calmés et les gamins épuisés, je reviens sur le pointillé de mes pas, brouillant ainsi mes traces.

Je reste un moment en doute au-dessus d'une souche d'arbre fraîchement coupé, dont la moelle et le duramen ont laissé place à un vide bordé de matière pourrie. Puis, tout joyeux mais le pas prudent, je reprends ma marche vers le lieu du séminaire.

Le tandem 1 (hiver)

Deux promenades par jour dans le même parc, soit à 10 h et à 14 h, quatre jours de suite, des balades de quarante minutes à peine, sous une température descendant vers les -14° C, ressentie comme -21° C. Je devrai renoncer à cette série le cinquième jour en raison d'un -19° C ressenti comme -30° C, ce qui durcit la neige et rend la marche périlleuse. J'ai choisi ce parc parce qu'il n'est pas clôturé et parce que je peux m'y rendre à pied de chez moi. Il s'agit en fait d'un de ces lieux ouverts qui débrouillent le proche et le lointain, si encombrés dans le reste de la ville – ce phénomène étant surtout perceptible après la défeuillaison et plus encore la neige venue.

Sans vent et sans autres passants que moi, le parc apparaît figé, on dirait un dessin. Je ne dis pas une aquarelle porteuse de volumes bougés : plutôt le dessin à la pointe d'un coin de nature pétrifié, contrairement à ces circonstances de grands vents d'automne où les aplats cherchent à s'évader des traits de contour. Un parc sagement dessiné en noir et blanc, du moins vu de sa périphérie ; plutôt en bistre et craie lorsque perçu de l'intérieur.

Mon manteau d'hiver tout neuf et mes bottes à crampons produisent un tel mélange de chuintements et de craquements qu'il me faut m'arrêter pour capter le bruissement du quartier, mais aussitôt me remettre en marche pour obvier au double inconvénient du froid et de la clarté éblouissante qui saille du sol glacé.

Le peintre Signac disait que les lignes horizontales expriment le calme, et les ascendantes, la joie. Ni les unes ni les autres ne manquent, ici, ni surtout les lignes en gerbes des branches défeuillées, qui expriment le foisonnement – c'est moi qui le prétends. La pensée ne manque d'ailleurs pas de s'égarer dans ses ramifications, à telle enseigne qu'au retour, je ne me souviens jamais vers quoi la pensée m'a conduit.

Le champ est labouré dans tous les sens d'empreintes de pas qui racontent leurs petites histoires de marches vers l'école, de promenades pour tromper l'ennui, de rendez-vous secrets, de chamailleries avant le souper. Mais aux heures de mes traversées, le parc est désert de monde. J'y croise des tracés, esquive des ornières qui ne laissent pas de répéter leur danger, invente mes trajets. Je fais des petits sauts comme au jeu de marelle, sur un pied, sur les deux, pieds rassemblés, jambes écartées. Un observateur attentif pourrait croire que j'investis dans ces parcours la maturité de l'adulte ayant retrouvé le sérieux de l'enfant qui joue – comme le dit à peu près Nietzsche. Et il se produit qu'à force de chercher une présence au lieu, à force d'être dans l'actuel de sa banalité hivernale, je me sens étrangement inactuel. Disons plutôt d'aucun temps, ou de tous les temps, ce qui est sans doute la même chose.

Un parc sans passants, disais-je. Sauf un après-midi de ciel se javellisant, alors qu'une dame toute menue, que j'oserais dire très avancée dans sa décroissance squelettique, s'y présente seule à petits pas traînards avec un sac de graines qu'elle jette à des oiseaux vite rassemblés à ses pieds et jusque sur son bras. Par crainte que les oiseaux ne fuient, j'attends qu'elle ait fini sa distribution pour m'approcher. « Puis-je vous tenir le bras ? » que je lui demande. « Si vous avez peur de tomber », dit-elle en m'adressant un sourire minimaliste. « Vous êtes une petite crapaude, vous », lui dis-je en lui prenant le bras. Et elle rit, elle rit, elle rit.

Sur le chemin qui la ramène chez elle, elle piaille et couine de sa petite voix grêle, elle parle des saisons, de la brièveté de la vie, de son amour des oiseaux et des chats, « ce n'est pas incompatible », assure-t-elle, et je m'étonne moins de cette affirmation que du fait qu'elle articule normalement, alors que le froid m'ankylose la mâchoire et me rend difficile de répéter le mot incompatible. « J'ai plus rien sur les os qui puisse geler », dit-elle. Évidemment, j'en perds mon latin, car il me semble avoir appris que la graisse de l'ours polaire le protégeait du froid. Je n'en souffle mot à la dame, qui m'objecterait que si elle était un ours, je ne lui tiendrais certainement pas le bras.

Arrivée devant sa maison, elle se laisse accompagner dans les quelques marches menant à sa porte, puis elle attend que je redescende avant d'ouvrir, au cas où je voudrais entrer de force, j'imagine – j'approuve cette prudence. Et je repars tel un voleur, un voleur de mots à mettre dans le carnet avant de les oublier.

Ainsi, je cours me calfeutrer dans un café et note aussitôt les paroles de la dame aux oiseaux, dont une de ses maximes, sans doute issue de la sagesse populaire : « La vie, c'est comme à l'épicerie, y a toujours un moment que t'arrives au bout de la dernière allée, et là, c'est le temps de passer à la caisse ! » À force de multiplier des détails la concernant, et l'épisode de notre marche en tandem, j'en viens à noter autre chose dont je n'avais pas vraiment pris conscience : que la dame se référait constamment à son « ami Dieu ». Son « ami Dieu » qui lui « accorde quelques dernières joies » – sa voix me revient en écho – et qui la « rassure » et qui l'« attend ». Cela prononcé sur le fond d'un sourire minimaliste, mais un sourire quand même.

Est-ce à cause de la chaleur réconfortante du café ou du pouvoir évocateur des mots, toujours est-il que je n'ai pas fini de noter les détails de cet épisode qu'une autre scène me revient à l'esprit, qui s'arrime à la précédente. Les faits ne sont ni de la même année ni du même parc, mais ils font apparaître des télescopages comme la mémoire et les mots ont le don d'en produire à notre insu.

Le tandem 2

L'affaire a lieu aux toutes premières promesses de beaux jours, alors que la communauté entière mord à la pulpe du proche printemps. Mais ouvrons l'anecdote par l'idée de planification… À la ville correspond en effet une matérialité planifiée par des urbanistes, des architectes, des politiciens ; mais aussi, parfois, une matérialité improvisée, qui relève du vivre ensemble. Dans les parcs, cette matérialité planifiée s'appelle pelouse, bancs, sentiers. Mais il arrive que les usagers créent leurs propres sentiers, à force de pas répétés dans le même axe, généralement par souci de raccourci. Un sentier planifié est un fait d'urbanité appréciable ; un sentier improvisé par des passants anonymes est le résultat d'un acte de paysage proche de la poésie.

De tels sentiers improvisés, on en voit surtout l'hiver, dans les ruelles, dans les terrains vagues, dans les parcs ; mais il en est d'autres, vestiges d'années précédentes, qui ressurgissent vers la fin de l'hiver et que les habitués sont heureux de retrouver, bien qu'en cette saison la boue les rende impraticables. À moins de vouloir en confirmer le tracé. Pour cela, certains doivent y traîner les bottes, ce à quoi s'adonnent volontiers des gamins et des jeunes gens en manque de transgression. Sauf qu'ici, en cet après-midi, c'est un volumineux vieil homme qui traverse le parc en diagonale et qui semble empêché d'avancer sur un sentier clandestin imbibé de neige fondue et parsemé de plaques de glace. C'est à se demander si le gros homme n'est pas coincé là depuis assez longtemps pour que son ombre ait eu le temps d'en faire le tour !

Je m'approche, non sans difficulté, et lui offre mon aide. « Il vous faudrait des voyages de zéro trois-quarts », me lance-t-il de son accent d'Europe centrale. Je ne pose pas de question, devinant bien qu'il me reçoit par son côté moqueur. « Du gravier, vous savez… » Je lui présente plutôt le bras, « Vous permettez ? » auquel il s'accroche volontiers et nous faisons déjà quelques pas ensemble entre des ornières glacées. « Vous êtes sûr que vous voulez passer par là ? » Il répond par une brusque poussée du menton vers l'avant. Ça ne semble pas négociable ! Si ça se trouve, il fait partie de ces marcheurs dont l'idée de sentier obnubile l'esprit jusqu'à l'hypnose, et qui les suivent comme le train ses rails.

Après une minute de marche, j'essaie d'amorcer une conversation avec ce gros homme dont le cœur bat sous des pelures de vestes, de blousons et de foulards : « Vous habitez le quartier ? Vous êtes un habitué de ce parc ? » mais il répond chaque fois par le même geste du menton qui signifie « en avant toute ! » Et il multiplie ses petits pas hasardeux avec l'application de qui sait ce qu'il fait. Je n'ai bientôt plus d'autre choix que de me taire et de marcher en tandem avec ce parangon de retenue – une retenue qui, chez lui, me semble tenir lieu d'élégance.

Dix minutes plus tard, une fois à l'angle du parc, le gros homme se rapetisse sur un banc. Ça me semble sa manière d'établir ce retranchement provisoire qui lui sert

de pause. Soudain, à le voir de face, je le perçois autrement : moins comme un donneur d'ordres que comme un solitaire enfoncé dans un marais d'idées fixes. Il roule des yeux rouges derrière ses lunettes aux verres épais, on dirait des hublots, et lui un poisson. Il affecte un défaut de prononciation, comme si un hameçon lui était resté dans le palais ! Je lui demande s'il habite tout près. « C'est que… » On dirait que les souvenirs rupestres se sont effacés dans la grotte de son cerveau. « C'est que… » Ses regards partent alors au vent et vont s'emmêler à la neige qui virevolte au milieu du parc. « C'est que… chez moi, c'est par là », dit-il en pointant l'autre bout du sentier.

Non, ce n'est pas moi qui l'ai guidé dans la direction opposée à son appartement, sa marche le menait bel et bien à ce banc. Oui, je le raccompagnerai et il va de soi que nous ferons plutôt le tour du parc par les trottoirs. Non, je ne lui ferai pas la morale. Et oui, la démarche libre, il me racontera toute une histoire, celle d'une vie de migrant ne s'étant fixé à un territoire qu'avec la fatigue de l'âge. S'en étonnera-t-on ?

François Godin

Petits désastres du corps I

le pont récit des jeux et abri blême des heures les membres mutilés le regard figé dans la rive son point de fuite ses bras logés dans leur asile liquide brisés par leur élan suspendus avec le désir de chute là où l'air scrute s'attarde la dentelure sombre des pierres un territoire fertile le visage offert aux songes déjà vieux à la dernière catastrophe du vent il y a les miettes de pas sur son dos qui oxydent sa mémoire

antichambre éclairée par les caresses gisement des silences son organe fort résiste à la passion aux remous il brave les lectures de la pluie sur ses flancs il s'agrippe à ses légendes des dépôts glaciaires il défie le savoir-faire du fleuve gonflé par les siècles ravagé par la famine et les distances infranchissables de l'ombre à ses pieds seul à pleurer des poussières au vent à se détourner du royaume qui l'a amputé de sa voix sa pierre angulaire

elle arrive à lui avec ses lèvres enduites de jours neufs

de la rivière plein la voix de la corde à mots qu'on attache aux sens des remparts contre les envolées sans chaînes des petites erreurs c'est mal lire l'horizon il embrasse la route brisée imprimée au regard du plus pauvre œil c'est tout arracher à la lisière du passage on chasse la poussière qui racle ça tempête contre les poutres les racines la petite fille soulève la semence des âges anciens sous ses pas

elle dialogue avec les interstices qui progressent dans les coulisses dans sa chair friable ça lui parle des pertes sèches des rires étouffés par les projectiles l'illusion en couches posée sur les nerfs le silence fragile rempli

c'est la rumeur d'une humanité à vif qui se pose sur sa joue

elle courbe son corps au-dessus de la rampe pour envelopper sa fuite les fissures à rêver son ventre gonflé par les châtiments en écho sur le fleuve qui dérobe tout la mémoire pas la fierté pas la dérision les images et les cris ça oui

> ça craque sur son dos trop petit pour soutenir le temps rouge au bout l'horizon clair

elle frôle la pierre cariée avec ses brisures elle pose un songe une danse c'est le rythme arraché aux âges qu'elle mâche

élucider les voix
leur usure

elle ne se résout pas elle lèche la rampe avec son souffle et les lumières éclatent sur l'iris du ciel un rien dans le coin infime puzzle démonté rapiécé en désordre surtout sans le numéro des pierres trace des redites des répliques vaines elle expire son ignorance sur la rampe cède là où elle s'efface

suspendu au creux de ses yeux le pont se vautre dans des mondes infinis qu'elle lessive et dépouille de leur masque

elle ensevelit ses morts sous ses doigts elle se roule sur la terre ancestrale attend l'expression fraîche du fleuve elle emballe ses tributs dans leur sauvagerie ses doigts lissent le désastre les embuscades ils rentrent en elle avec ses éclats indigènes les entailles pratiquées dans la voix sépulture refusée dans la poitrine du pont

je suis la petite fille en broussaille dans ses gestes je recouvre mes eaux de blessures rouges bien fissuré dans les songes les secondes mythiques les plis à la commissure des yeux les passages à trouver après le pont je porte le terroir sur les lèvres tout le corps la voix le souffle les mains les petits seins

je me fais dentelles sous la poutre

Nicholas Dawson

Atacama

Este es el norte sol
todo silencio ;
más antigua es la tierra
en esta tierra.

Sergio Hernández

Brinquebalant, le bus traverse les collines en contournant avec adresse les falaises et les palmiers : détour après détour, nous tentons d'oublier la mer et la Cordillère. Puis l'autoroute subitement se dresse vers l'horizon et désigne comme une flèche le nord qu'on ne quittera plus. Je me souviens alors de la géographie du pays, de cette ligne droite et verticale qui habite le corps et qu'on reproduit à tout mouvement. Le territoire est une ligne droite qui se parcourt en spirale.

La Cordillère n'est jamais loin : voici qu'on la survole dans un avion soumis aux turbulences. Les passagers jacassent et rient pour taire l'angoisse en surveillant pourtant du coin des yeux les hublots qui encadrent les sommets enneigés des Andes, bleus et blancs, lunaires, menaçants ; leurs pics fièrement élevés deviennent des dards sur lesquels on pourrait s'écraser. Chaque coup de vent est une bourrade. La Cordillère se renverse. Elle est une épée de Damoclès.

Puis la neige cède tranquillement sa place à la sécheresse : le paysage brunit, jaunit, rougit, gêné par ce ciel brusquement sans nuages. La toute petite ombre de l'avion caresse les monts qui se dégonflent à mesure qu'on avance ; ils sont désormais d'infinies plaines, parfois douces, parfois rêches. Si l'avion s'écrase ici, au beau milieu d'Atacama, nos corps calcinés se mêleront aux os des révolutionnaires qui

ont péri pendant la dictature, ces hommes que les militaires ont lancés de cette même altitude pour punir leurs paroles, pour que dans leur chute s'éteigne leur voix et se disperse leur rage jusqu'à la poussière. Peut-être croiserons-nous une femme endeuillée au dos éternellement courbé qui des mains et du regard tente encore de percer la rocaille et le sable pour trouver parmi les éclats les restes momifiés de son mari, de son père, de son frère.

Des grandes villes au désert, le pays s'est vidé sous mes yeux. Je tiens mon carnet dans mes mains. Je guette le territoire, je cherche des mots.

*

Les cailloux couleur rouille craquent sous mes pieds : avec lenteur je marque le rythme du murmure immortel du vent qui soulève le sable et voile le volcan Licancabur. Je m'arrête pour entendre le son de mes gorgées d'eau réverbéré dans l'étendue, puis le vent occupe à nouveau tout l'espace ; je peux alors reprendre ma route. D'autres marcheurs balaient le sol avec la même langueur, mais je ne les vois pas. J'entends une rumeur au souffle court, assoiffée.

L'auberge où je loge est tout près, pourtant entre elle et moi voyagent les bruits du désert à peine perceptibles, flous. Je n'ose pas gâcher l'harmonie du paysage avec mes paroles, chaque pas suffit à ajouter une voix à ce vacarme délicat et à étirer la distance du désert. Ici, l'horizon recule parce que ma démarche le pousse.

*

Nous accueille un homme aux énormes verres fumés qui emprisonnent son regard sans laisser passer un seul rayon de lumière ; malgré la chaleur, il porte un coupe-vent et des pantalons. Son apprenti n'a rien compris : ses yeux semblent aussi vulnérables que ses bras découverts, offerts à ce ciel transparent. D'un simple coup d'œil, pourtant, on sait qu'ils vivent ici, on le voit aux précautions de l'un, à la désinvolture de l'autre. Tous deux ont dompté notre obsession, ce soleil qui domine nos pensées, ce soleil que

nous craignons. Je salue les deux guides touristiques en étendant pour la quatrième fois de l'écran solaire sur mes bras.

Dans la voiture, l'homme emploie un ton rassurant, presque murmuré, pour nous parler de l'excursion, nous décrire les lagons, les étendues de sel, les volcans, le coucher du soleil. Il s'arrête régulièrement pour nous montrer un arbre solitaire dans le désert. Il retire ses lunettes et nous présente un regard rassérénant. Il nous parle des taches blanches au sol et de la lave dans les volcans. Il dit que tout a l'air mort, mais que tout est vivant. Il demande alors à son apprenti de sortir de la voiture et de cueillir un fruit de cet arbre unique ; le jeune garçon revient en caressant avec affection une fève dure comme une roche, non comestible et plutôt laide, dont on ne peut faire que des bijoux. L'homme dit que cet arbre a plus de cent ans, il sourit. Il a les yeux de mon père quand ils sont tendres. Il a les yeux que les pères posent sur leurs enfants pour leur faire comprendre que la vie est douce quand ils souffrent. Le guide touristique devient un père au regard affectueux et au savoir intimidant, un père dont les paroles se boivent à distance et imposent un silence de mort en insufflant au désert un peu de clémence, un peu de vie.

Pendant que l'homme et l'apprenti nous attendent déjà à l'extérieur, les voyageurs et moi nous enduisons à nouveau d'écran solaire ; nos odeurs chimiques se mélangent dans la voiture comme si elles se préparaient à faire la guerre au soleil. Je sors avec l'impression d'être armé d'un bouclier odorant qui empêchera de s'imprimer sur moi les couleurs du désert et de ses habitants, je suis aussitôt pris d'un étourdissement. L'homme me donne à boire, il accuse le manque d'oxygène et la chaleur. Il me tient le bras, mais ses doigts glissent sur ma peau.

*

Nous marchons sur des cristaux de sel comme sur une mince couche de neige. Entre voyageurs, nous échangeons des regards timides mais complices, nous nous imitons. Nous prenons le sel dans nos mains, nous le balayons des pieds, nous le lançons dans les airs et nous sautons. Nous

commençons à parler, puis à rire, et encore nous nous taisons. Nous passons du bruit au silence, de l'amusement au recueillement. Nous photographions frénétiquement l'étendue, les montagnes, le ciel, l'horizon. Certains s'amusent à faire des arabesques ridicules, feignent de manger le sel, s'en mettent sur le torse ou sur la tête en ricanant. Plus je garde le silence, plus le tohu-bohu des voyageurs me gêne, je m'éloigne d'eux comme un enfant sans amis. Je sens la présence de notre père nouveau et temporaire qui nous attend, qui fait de nous des gamins, et du lagon salé un terrain de jeu. L'étendue de sel semble changée en carré de sable.

L'homme nous rappelle, j'accours pour entendre ses récits. Tandis qu'il nous raconte l'histoire millénaire du lieu, je regarde mes chaussures blanchies par le sel, les jambes tachées des femmes, les pantalons tachés des hommes. Ses paroles historiques me couvrent de remords : je déplore nos photos, nos rires et nos cris, je crois que nos jeux ont gâché le paysage et que nous avons souillé le territoire d'une honteuse légèreté.

L'homme nous sert un Pisco Sour trop sucré pour contempler le coucher de soleil. La lumière changeante colore les volcans. Quand ils deviennent roses, il nous pose quelques questions pour savoir qui nous sommes. Quand ils s'arrêtent au bleu, l'homme nous parle de lui. Il ne sait pas comment parler de son amour pour cette terre désolée. Il invente des phrases simples, il répète que tout a l'air mort, ici, mais que tout est vivant. Puis, imitant le soleil désormais disparu, il impose un silence qui nous place de l'autre côté du désert, dans l'obscurité glaciale du printemps. Nous recommençons tranquillement à bouger, nous frottons nos mains pour les réchauffer, nous ajustons nos foulards, nous attachons nos manteaux. Emprisonnés dans nos protections, nous bravons le froid à notre façon, en sautillant sur place, en respirant plus fort, en nous enivrant de ce Pisco Sour qui nous rend hilares mais sans plaisir, tandis que l'homme depuis longtemps immobile s'est terré dans une solitude invisible. Il attend que toutes les couleurs s'effacent jusqu'au noir.

*

Notre guide à la peau très foncée et aux yeux bridés lance des dates dans le désordre et nomme pêle-mêle des civilisations. Il répète en moins de détails ses histoires dans un drôle d'anglais. Manifestement fier de son savoir, il se retire quelques instants pour nous laisser contempler l'énorme canyon. J'y lance une pierre pour en connaître la profondeur, puis un vertige s'empare de moi. Le guide me sourit, il reprend sa place au bord du gouffre.

Il récite un conte dont plusieurs mots sont prononcés en quechua et en kunza ; attentionné, il les répète et les traduit en maintenant le ton de la confidence. Je m'approche de lui pour mieux l'entendre décrire le Pueblo del Cajamarca qui aurait vu naître la feuille de coca, je regarde une croix à peine perceptible au bout de la vallée. Je comprends que la légende n'a rien à voir avec le peuple dont elle célèbre la mémoire. Pourtant nous nous tenons si près de son souffle, en toute intimité, malgré l'immensité.

Sur le sable, il trace avec son doigt des petits carrés. « *Esta es nuestra bandera* », nous dit-il au bout de ses lèvres. Ses chuchotements dispersent sa légende avant de nous parvenir pour qu'elle appartienne aussi au lieu. Sa voix alors semble s'être dissipée parmi les montagnes, comme ce drapeau rassembleur à nos pieds dont les couleurs auraient été effacées par le soleil et par le vent.

*

Nous sommes une centaine à suivre le rythme lent de ses pas sur les roches salées, puis sur le sable de plus en plus fin à mesure que nous nous rapprochons des dunes. Notre guide s'arrête à mi-chemin et nous prie de continuer seuls la randonnée en suivant le fil infini approximativement tendu à nos pieds. Le sentier de fortune est vierge devant nous comme si nous étions les premiers à fouler ce sol, mais rapidement le vent couvre nos traces laissées derrière : nous sommes soumis au territoire qui voile tout ce qui le traverse. Le désert n'est une demeure que pour le sable.

L'un à la suite de l'autre, nous escaladons comme des fourmis les dunes lisses, découpées au couteau et dont les seules empreintes sont celles des courants d'air qui par

endroits dessinent des vagues immobiles et temporaires pareilles à des rides. Nous accélérons le pas afin de ne pas rater le coucher du soleil : nous marchons sur un sol instable aux couleurs alternantes, nous pourchassons le temps. Au sommet, j'oublie ma fatigue à la vue de l'horizon. Pour l'atteindre, il faudrait multiplier ces promenades de dune en dune, de montagne en volcan, de cratère en canyon, et périr avant la fin, la peau vieillie, asséchée, brûlée. Je me contente de contempler le chemin interminable qui nous sépare.

J'essaie de méditer, mais le désert me le défend en me soufflant au visage des bourrasques remplies d'aiguilles. Il ne révélera rien de plus que ce qu'on voit : une étendue perpétuellement lisse qui recèle les roches qu'on a lancées dans le vide, les mots qu'on a tracés, les cris de douleur, les appels à l'aide, les os, les éclats et les restes des disparus. Me prend l'envie d'écrire le récit du désert, mais mon regard ne se rend pas jusqu'à l'horizon. Il emprisonne le territoire dans un cadre rempli de la voix des touristes et de la mienne, rempli de nos mots, rempli de notre vacarme. Ici nous ne sommes que du bruit. Nous ne sommes que des faiseurs d'images. Nous ne parviendrons pas à faire jaillir la mort et à en libérer les mille secrets camouflés sous terre. Le soleil se couche déjà. Le sable se tait et devient aveugle.

Julia Pawlowicz

Mon fracas, ma boréale

l'Abitibi c'est les lacs tout le long de la route
l'envie toujours de sauter dans leur eau claire
il n'y a pas de plus grands ciels que ces ciels-là
suspendus si haut au-dessus de nos têtes
qu'on n'espère jamais toucher aux nuages
il y a des gisements ici on arrache la terre
on choisit les rochers on les dynamite
on cherche des filons qu'on trouve et qu'on dépouille
il n'y a personne dans l'obscurité pour savoir
combien on prend
combien on mange
combien on est gourmands
impitoyables
sous la terre il n'y a que l'impression du trop-plein à vider
et le silence
et les explosions
moi j'extrais le minerai de la carrière
je conduis le truck immense
je déchire tout sur mon passage
les roues de mon camion sont plus hautes qu'un enfant
c'est mon playground
mon carré de sable hors proportions
le soir quand je m'arrête je regarde
les strates couleur sable et lune de la mine
un inventaire des âges préhistoriques
il y a eu beaucoup de pluies ici jadis
beaucoup d'hivers et de très nombreux printemps
différentes ères
des crues des déplacements de glaciers
sans doute des loups sont morts dans ce qui était la forêt

leur carcasse est devenue de la poussière
aujourd'hui on chercherait longtemps pour trouver les traces
    d'une saison
il n'y a plus d'animaux sauf nous vus du ciel
des fourmis patientes
en marche à rebours dans le temps

le village c'est pas la grosse affaire non plus
moi j'avais pas d'autre endroit où aller
je me suis habitué au clocher de l'église
aux rues de béton vides sur l'heure du souper
aux nouveaux quartiers propres aux expropriations
aux tas de roches grises partout autour aussi
ici on est coupés de la forêt et du monde
on sent une sorte de paix parfois
on est apatrides
sans attaches
le soir à taverne on trouve des filles
des danseuses
importées des quatre coins de la province
pour des shifts de quinze jours
anonymes
des Cindy des Crystal
des noms comme dans un feuilleton à tv
on commente leur passage
on se demande lesquelles parlent français

mon premier souvenir de toi est une odeur
un mélange de ta sueur et de poussière de route
le pouce levé
imprudente
j'ai arrêté mon camion et tu es montée dedans
tu sentais peut-être le genévrier ou l'épinette
un parfum collant mais frais et j'ai pensé
non
elle ne devrait pas être là sur l'accotement
entre Val d'Or et Malartic
c'est le soir
après c'est juste ta peau claire que je me rappelle
cette odeur après la douche elle a tout de suite disparu
dans mon camion tu as dit j'aime la route

moi j'étais figé sans réplique
les épinettes défilaient et la nuit s'installait
le paysage hachuré par mes phares
accompagnait le rythme des battements de mon cœur
le muscle aurait pu flancher
je sentais tellement de désir pour toi
même la danseuse hawaïenne sur le dash me semblait érotique
le plastique aux couleurs vives
chaque ondulation du bassin mécanique
j'aurais pas imaginé un jour t'appeler ma douce
je t'ai dit finalement tu veux boire un café
quand tu as souri quand tu as répondu oui j'ai même pas tourné la tête
je voyais le monde s'ouvrir
et au-delà du monde il n'y avait plus ni route ni camion
une fois chez Tim je ne savais même pas
comment je nous avais transportés jusque-là

dans ce temps-là j'avais des rêves simples
je les avais débusqués dans des revues froissées dans le fond de la shop
dans des almanachs
dans certains catalogues
c'étaient des robes à carreaux ou des odeurs de pain
des cheveux bouclés
des images sur lesquelles un bras nu est plus désirable encore qu'un sein
des images pour d'autres sans doute
venues d'autres temps aussi
toutes des images de toi au fond
ma femme

si on veillait trop tard au village je venais malin
les hommes te tournaient autour
je voyais au fond de leurs yeux
je me souvenais de moi dans un autre temps
les belles filles les bonnes filles les filles qu'on ne connaît pas ici sont rares
tu étais un diamant brut accoudée au comptoir

quelque chose de toi brillait plus fort et plus loin que l'étoile polaire
on enfilait les shooters
je redemandais à boire mais je vais te l'avouer maintenant
je n'ai jamais bu plus que la moitié de ce que tu as descendu dans ta gorge
non
j'étais aux aguets
toujours en état de veille

à la fin du printemps
un jour de vents trop chauds venus du fond du monde
j'ai tout compris
j'ai vu clair en moi
il y avait tes hanches tes mains de porcelaine oui
mais autre chose que ton corps ou ta voix me remuait en dedans
un espoir franc était né au fond de ma poitrine
ça déménageait mes respirations
ça me donnait le goût de me tenir droit
ta présence
s'était installée là
en moi comme dans une maison

il y avait des jours où on ne parlait pas
tu buvais ton café en silence et je traînais dans la chambre
des fois tu regardais par la fenêtre les oiseaux dehors
il n'y a rien à dire de ces jours-là rien à raconter à personne
pourtant c'était l'essentiel de l'affaire
c'étaient les jours les meilleurs
les jours de silence comme une fête
les jours de bonheur à murmurer des mots insignifiants
une chaleur partagée
rien que l'envie de voir s'arrêter l'horloge
des fois on allait au spot à bleuets
dans cette partie de la forêt il y avait eu un feu immense
ça commençait à faire longtemps
on partait en quatre-roues
il fallait se méfier des ours garder un œil ouvert
tu t'amusais comme une petite fille
le dessous des ongles l'espace entre les dents

tout devenait violet
tu me promettais des tartes
mais tu mangeais tout au fur et à mesure
je guettais les mouvements des bêtes dans les buissons
je pensais
elles ont la même chance que moi
spectatrices

au retour
on faisait l'amour dès qu'on avait franchi la porte
quand tu te cambrais tu pouvais avoir l'air féroce
il y avait dans ton cri quelque chose des origines
surgissant de loin et d'ailleurs
j'aimais poser mes mains sur tes hanches
rester un instant immobile
regarder ta peau contre la mienne et la bosse timide de ton coccyx
son duvet transparent et frêle
je possédais tout ça
je ne le disais pas comme ça mais je le pensais tous les jours
tu étais à moi
je connaissais chaque racoin de ton corps toutes tes cicatrices
surtout j'avais la passion des endroits inutiles
du haut du genou et du pli des aisselles
personne n'aurait jamais pu me les prendre
notre histoire
        une géographie
il y a eu aussi quelques vacances rares
toi tu voulais toujours aller plus loin monter les marches du pick-up
être mon assistante ma copilote
une grande carte dépliée sur les cuisses
tu rêvais de la mer tu nommais Cape Cod tu disais Virginie
mais les vagues là-bas auraient pu emporter ton corps
je te préférais dans la forêt sous les épinettes
dans ton abri conifère
avec moi
dans l'immobilité patiente des choses

quand ton ventre a gonflé la terre est devenue minuscule
le territoire autour de nous
l'espace a rétréci

il fallait voir comme les sapins
agitaient leur tête dans les vents sous les boréales
tu aspirais le monde sous ta peau

autour de nous il n'y avait plus rien
et rien d'autre n'a plus jamais existé

Daniel Grenier

Avant l'exode

New Echota, Géorgie, septembre 1837

Les armes confisquées aux hommes et aux adolescents de la nation cherokee étaient empilées dans une des maisons du major Ridge, à qui on n'avait pas demandé la permission. Comptabilisées rapidement, elles étaient là, les canons longs dans une pile, les pistolets dans une autre, pour être redistribuées à la milice privée qui accompagnerait l'armée au cours du déplacement de masse du début de l'année prochaine. C'était une mesure de protection pour les Indiens comme pour les pionniers, les fermiers et les soldats. Ça se ferait de façon civilisée, personne n'en doutait, même pas les chamans.

Les armes attendaient d'être distribuées, dans une maison à quelques kilomètres au sud de New Echota, capitale de la nation cherokee. Quelqu'un s'occupait de les garder et de les protéger contre une éventuelle insurrection des Indiens, mais on savait qu'on pouvait compter sur la collaboration du major, signataire principal du récent traité avec l'ex-président Andrew Jackson, et celle des autres chefs d'envergure. On n'avait pas peur des sauvages, on savait qu'ils s'entretueraient si un des leurs venait à mettre en danger la sécurité des familles. La semaine précédente, trois hommes avaient été retrouvés morts parce qu'ils avaient décrié publiquement le traité de déplacement vers l'ouest. Quelqu'un de furtif leur avait tranché la gorge durant leur sommeil.

Le major Ridge, qui avait déjà émigré avec sa famille à l'est de l'Oklahoma sur les terres allouées aux Cherokees, n'avait aucune idée de ce qui se tramait en son nom, mais ça ne changerait rien au bout du compte. Il continuait

à avoir confiance en la bonne foi des parties impliquées, à faire écrire des missives tentant de convaincre les récalcitrants de venir les rejoindre de l'autre côté des montagnes, *in the land of milk and honey*. Là-bas, le climat était bon, les terres généreuses, il y avait du bétail et des troupeaux sauvages. Là-bas, les Américains laisseraient enfin les Cherokees vivre en paix, jamais les États-Unis ne s'étendraient jusqu'aux confins des territoires, c'était inconcevable. Et le père Jackson, comme il l'appelait encore, qui avait maintes fois prouvé qu'il était un homme de parole, le leur avait promis : les Cherokees seraient libres là-bas, par-delà le Mississippi, par-delà l'Arkansas, les terres consenties de bonne foi par les Américains ne leur seraient jamais enlevées, ne seraient jamais envahies par les Blancs. Il y avait de la place pour tout le monde sur cette plaine infinie, ça s'étendait à perte de vue, le paysage en canyons et les perspectives bien droites.

Un seul garde de l'armée était posté à la maison de Ridge, où il pouvait compter sur l'assistance de la trentaine d'esclaves africains du major si un ou deux inconscients décidaient de se révolter. La nuit était calme, on avait tué une des dernières vaches durant l'après-midi, pour nourrir les troupes qui n'allaient pas tarder à arriver, dépêchées de West Point. On avait donné huit ans aux Indiens pour quitter de leur plein gré, et l'armée se préparait maintenant à les évacuer. Les rumeurs circulaient, les gens commençaient à parler d'une longue marche forcée qui se tiendrait quelque part en février ou en mars. À New Echota, les assemblées des chefs Cherokees étaient houleuses, pleines d'amertume et de rancœur, des clans se formaient, mais la dissension n'était pas encouragée. Si un des chefs avait parlé fort, plus haut que les autres, il s'excusait avant que l'assemblée soit terminée et chacun rentrait chez soi en ravalant sa colère. Il fallait sauvegarder les apparences et prouver aux Américains que les Cherokees savaient s'entendre. Ici, sur l'immense ferme désertée depuis des mois par le major, il n'y avait plus que quelques bêtes et des dizaines d'armes à feu. Une ou deux bicoques de colons avaient poussé dans la plaine, déjà. On distillait de l'alcool, on construisait des clôtures pour éloigner les coyotes. Dans la nuit on pouvait voir de minuscules lumières scintiller.

Trois ans auparavant, durant une journée comme les autres, quelqu'un avait trouvé une pépite dans le flanc d'une des montagnes ou dans le lit d'une des rivières et il l'avait rapportée en ville pour la faire évaluer. Il avait dit, en arrivant au bar où il avait payé une tournée, et les suivantes, probablement avec humour, un grand sourire sans dents sur les lèvres, qu'à partir de maintenant, les Peaux-Rouges allaient devoir faire de la place, parce que les hommes blancs arrivaient : il y avait de l'or dans le ventre des Appalaches. Dès le lendemain les ventes de tamis et de matériel d'excavation avaient explosé.

Aimé Bolduc était le dernier maillon d'une chaîne complexe d'opérateurs qui commençait sur la rive sud du Saint-Laurent, dans les environs de Saint-Jean, et qui se déployait de façon tentaculaire jusqu'en Géorgie et en Alabama. Un certain Arthur Pothier, docteur et notaire, l'avait engagé. Il savait qu'il devait livrer les armes à un jésuite en périphérie de Chattanooga, le reste ne le préoccupait pas. Il n'avait jamais rencontré Pothier, leurs échanges s'étaient déroulés par missives ultrasecrètes, alors qu'il se trouvait dans les environs de Boston, cherchant des sensations fortes. Intuitivement, il savait que les armes serviraient à préparer l'insurrection imminente au Bas-Canada, mais il n'avait jamais traité avec qui que ce soit qui se serait réclamé ouvertement de la Société des Fils de la Liberté. Son nom circulait dans certains milieux : il était fiable, téméraire, et ne posait pas de questions. Il avait de l'expérience. Aimé n'était qu'un maillon, probablement le dernier, ou le premier, d'une longue chaîne d'influence et de contacts qui cherchaient à armer les rebelles par tous les moyens possibles. Pendant que Louis-Joseph Papineau tentait de convaincre Martin Van Buren, fraîchement assermenté, d'appuyer le Parti Patriotes si les pourparlers avec la couronne britannique venaient à s'envenimer, d'autres réseaux s'étaient mis à s'organiser. Le nom d'Aimé circulait, c'était un jeune homme sur qui on pouvait compter, un homme d'honneur malgré ses activités mercenaires. Il connaissait bien l'est des États-Unis, le long de la cordillère des Appalaches, il connaissait plusieurs personnes d'intérêt et on avait entendu dire qu'il ne craignait rien.

Sortant de sa cachette sous les épines, Aimé s'est infiltré sur la propriété sans se faire remarquer, éclairé dans le dos par une lumière lunaire indécise et laiteuse. La surveillance était pratiquement inexistante. Des nuages circulaient lentement dans le ciel, masquant certaines étoiles avant les autres, et accentuant l'effet de courbe de l'horizon. Il s'est avancé rapidement sur l'herbe coupée et ensuite sur un chemin entre deux collines de peu d'envergure et la maison est apparue dans son champ de vision. À sa hanche il traînait un couteau ; il le touchait avec ses doigts en s'approchant des fenêtres de la grande véranda virginienne qui faisait le tour de la maison du major. Il a regardé à l'intérieur par une fenêtre du rez-de-chaussée, celle d'une sorte de boudoir, bien meublé, faiblement éclairé, où somnolait un jeune soldat engoncé dans un uniforme sale, étendu sur un récamier. La lueur des chandelles, posées sur une table à proximité, vacillait avec sa respiration. Aimé a fait le tour de la maison pour vérifier qu'il était bien seul, pour s'assurer de la véracité des informations reçues. Loin, à gauche de la demeure élégante, construite sur deux étages, se trouvaient les cases où vivaient les esclaves. Aucune lumière ne venait de ce côté, mais Aimé connaissait leur emplacement et les allées et venues qui s'arrêtaient totalement après la tombée de la nuit. Il s'est approché de la porte d'entrée et s'est glissé à l'intérieur, sans bruit, sans hésiter. La moustiquaire n'a pas craqué, ses mouvements étaient secs, précis et professionnels. On aurait dit qu'il faisait ça depuis longtemps, qu'il l'avait fait souvent, dans des circonstances diverses, qui demandaient toutes un contrôle aiguisé du corps et des membres.

Pour atteindre la pièce où se trouvaient les fusils, il a longé le couloir en marchant sur le tapis déroulé sur plusieurs mètres devant lui. Les murs rapprochés du couloir étaient peints en blanc et des enjolivures ornaient les poutres de soutien au plafond. Aucune trace de la culture cherokee n'était visible dans les chandeliers ni dans les bols d'eau fraîche disposés sur une longue étagère encastrée. En jetant un œil dans le boudoir par la porte à sa gauche, Aimé a vu la tête du chevreuil au mur du fond mais il n'a pas pu voir celle de l'ours qui lui faisait face et la regardait dans les yeux. Le soldat dormait, il était presque quatre

heures du matin. En sortant, Aimé attraperait son fusil également, peut-être le garderait-il pour lui.

Les armes confisquées aux hommes de la nation cherokee étaient empilées dans une pièce du fond, sorte de réduit qui n'avait pas le lustre du reste de la maison. On avait déposé les fusils le long d'un mur en lattes de bois grossières et les pistolets sur le sol. L'obscurité était presque totale, il se servait de ses mains pour s'orienter, lentement mais avec assurance. On aurait dit qu'il était déjà venu ici. Ses mains se déplaçaient sur les murs comme des pulsations rythmées et assurées. Aimé a déroulé par terre un grand sac de jute dans lequel il a commencé à transférer les fusils. Ça deviendrait lourd très vite, mais il avait promis une certaine quantité et n'aurait pas à les traîner sur une trop grande distance. L'important, c'était que la courroie de cuir qui formait la bandoulière ne se brise pas. Aimé a pensé qu'il n'hésiterait pas à trancher la gorge du jeune soldat s'il le surprenait, s'il tentait de sonner l'alarme ou d'appeler à l'aide. Il n'avait jamais tué personne, c'était quelque chose qu'il n'avait pas encore vécu, une sensation qui lui était encore inconnue. C'était possible de vivre aussi longtemps, de sortir de l'adolescence et de ne tuer personne. Il n'avait jamais tué qui que ce soit, mais il savait qu'il n'hésiterait pas : ça serait un mouvement parmi les autres, un geste claquant au milieu d'une longue série, un geste nouveau, inédit, mais emmagasiné dans le bagage collectif qu'il traînait avec lui, sur sa hanche, quelque part dans le couteau de chasse pendant dans son étui de cuir retourné.

Il travaillait vite, ne ressentait pas la peur. Il ne s'arrêtait pas au moindre craquement de la maison, des murs, des embrasures, il saurait reconnaître la différence dans le son si le soldat venait à se réveiller, une sorte de langueur délibérée, humaine, dans les vibrations. Son sac plein, il a tiré les cordes pour refermer l'encolure et se l'est passé sur l'épaule. Ça pesait des dizaines de kilos et Aimé s'est affaissé un peu sous le poids, en sentant un bout de métal lui pousser dans le dos, entre deux vertèbres. Il est sorti de la pièce froide et noire et s'est dirigé vers la porte d'entrée. Il est revenu sur ses pas et a furtivement traversé le corridor une seconde fois pour monter à l'étage. La

porte de la chambre des maîtres était entrouverte, laissée à moitié fermée depuis le départ du major et de sa famille. Aimé l'a poussée avec ses doigts tendus. Les lumières distantes de la nuit pas encore civilisée pénétraient par la grande fenêtre. Une peau d'animal servait de tapis au pied du lit. La pièce respirait la présence humaine, comme si les habitants venaient de quitter, à peine cinq minutes auparavant. Le baldaquin élégant flottait dans le souffle subtil qu'Aimé avait créé en poussant sur la porte. Après quelques secondes où il avait eu l'impression qu'un spectre fluorescent s'évadait à travers la vitre fermée, sans la fracasser, en passant au travers, il s'est avancé vers le grand chiffonnier d'acajou et a dérobé des objets précieux, quelques bibelots, des bijoux, et un capteur de rêve qu'il allait pouvoir revendre en ville.

En repassant près du jeune soldat, sans le mépriser pour son sommeil, il lui a volé son pistolet, comme prévu. Aimé ne ressentait aucun mépris, il trouvait qu'ils se ressemblaient, par leur visage et leur manière de profiter d'un moment de calme avant le déclenchement des hostilités. Il savait qu'à cause de lui, ce jeune homme perdrait probablement son poste et sa pitance. Il serait accusé formellement de négligence par ses supérieurs. Il finirait quelque part dans une allée de Savannah, oublié, gisant dans sa pisse, avalé par une dernière lampée d'alcool frelaté. Aimé s'est demandé ce que ça voulait dire, être un bon soldat, si le jeune homme qu'il avait devant lui aimait son pays au point de vouloir en porter les couleurs au quotidien. Il se demandait quelle était la différence entre porter les couleurs d'un pays, porter une arme réglementée, des galons, rêver à l'avancement d'une nation, ou à son avènement, et agir pour soi, dans l'obscurité, sans se faire remarquer jamais. Ça a duré une fraction de secondes, cet échange intime, à sens unique, entre Aimé et le soldat endormi.

Tout de suite après, il est sorti de la maison du major Ridge et s'est mis à courir dans la nuit. Les fusils s'entrechoquaient et le cliquetis rythmé du métal et du bois le rendait nerveux. Il courait en ligne droite, et en contrebas il a commencé à apercevoir dans le noir les cases, éteintes depuis plusieurs heures, et pour quelques heures encore.

Il a traversé le champ de coton laissé à l'abandon depuis plusieurs mois et avait presque atteint les collines quand il a entendu du bruit, une branche cassée, qui a résonné dans le vide de la propriété abandonnée. Aimé s'est arrêté, un homme noir de grande taille, besace à l'épaule, gourde à la main, les vêtements foncés, déchirés, se tenait sur le chemin, à un ou deux pas de lui. Des gouttes d'eau tombaient de la gourde. Il était presque invisible, se fondait dans l'obscurité. La seule chose qu'Aimé distinguait nettement, c'était le rose de l'intérieur de ses lèvres, et le blanc grisâtre entourant ses iris. Ils se sont regardés en silence. Aimé a déplacé lentement sa main droite vers le manche du couteau de chasse à sa taille et a tendu les muscles du haut de son corps. L'autre l'a regardé faire, respirant par sa bouche ouverte, une expression neutre sur le visage, entre le bâillement, la souffrance réprimée et l'indifférence, comme un long début d'éternuement qui ne viendrait jamais. Lentement, il s'est écarté du chemin, ses deux pieds nus de deux couleurs se déplaçant sur le sol en raclant la terre sèche et soulevant des particules de sable invisibles. Retirant sa main du couteau, soulevant les paumes en signe de bonne foi, Aimé est passé à côté de l'homme noir, qui ne portait aucune chaîne aux chevilles ni au cou, mais qui avait une cicatrice épaisse et rugueuse le long de la joue. Ils ne se sont rien dit. Aimé ne savait pas quoi dire à un esclave, même pas merci, c'était inconcevable, même en essayant. Il a remarqué la cicatrice boursouflée qui a laissé une marque dans son imagination et il est reparti en courant, vers les cimes des arbres qui lui bloquaient la vue des étoiles et derrière lesquelles la lune était en train de disparaître.

Aimé avait laissé son cheval et sa petite carriole dans la forêt dense près des berges de l'Oostanaula. Il faisait plus ou moins attention à ne pas reprendre le même chemin qu'à l'arrivée. Il a lancé le sac dans la carriole et a attrapé les rênes en sautant sur le siège. Chattanooga était juste au-delà de la frontière de l'État, à quelques dizaines de milles au nord, le long de la rivière. Il savait que les Indiens de la nation cherokee n'auraient aucune difficulté à retracer sa piste, les indices étant nombreux, mais il savait aussi que personne ne leur demanderait de le faire.

Quelques semaines plus tard, dans un champ en bordure du Richelieu, à l'ombre du mont Saint-Hilaire, un groupe de quatre habitants choisis par Maître Pothier pour leur discrétion a découvert une malle contenant onze carabines Springer datant de la guerre de 1812, vingt-deux pistolets Deringer de calibre .50 en mauvais état et plusieurs bijoux de métal ayant appartenu à Susanna Wickett, la femme sang-mêlé du major Ridge, qui les avait abandonnés derrière elle. Elle n'en aurait pas besoin, en Oklahoma, où une vieillesse tranquille et prospère l'attendait. Ici, dans le Nord, en prévision de la bataille qui aurait peut-être lieu à Saint-Denis, ou ailleurs, on pourrait les fondre pour en faire des balles.

Paul Chamberland

Le monarque

Entendu à la radio, le ton était léger, « Requiem pour le monarque ».

Tel est le nom que dans nos langues nous donnons à ce papillon pour lui rendre hommage.

Serait-il décent de signaler du bout des lèvres sa proche disparition en omettant de désigner qui le chasse de son règne ?

L'homme, comme il est écrit dans l'un de nos plus anciens livres, a reçu la Terre en héritage.

N'étions-nous pas assez doués, nous, l'espèce humaine, pour en faire un jardin ?

D'où venons-nous ?

Qui peut le dire ?

Depuis toujours nous avons inventé des histoires pour tenter de percer le secret de notre origine.

Nous prétendons désormais y être parvenus grâce à un savoir si exact qu'il nous donnerait accès au réel même.

Nous nous croyons malins.

Ce que nous avons fait de la Terre ne nous oblige-t-il pas à reconnaître que nous avons commis quelque lourde erreur dans nos calculs ?

N'est-il pas temps de réviser sans complaisance le récit de nos prouesses ?

Au cours de millions et de millions d'années l'aveugle poussée de la vie a multiplié, varié et englouti ses innombrables formes à fonds perdu.

Notre espèce s'éveille terrorisée par les grands fauves. D'âge en âge, l'homme a écarté tant d'obstacles sur sa route qu'il en est devenu le suprême prédateur.

Nous nous sommes approprié tout le domaine terrestre pour en faire notre terrain de chasse.

Nous nous croyons seuls à régner.

Une espèce pourrait-elle impunément décider que tout lui appartient et qu'elle en fait ce qu'elle veut sans se soucier de la niche qu'elle partage avec tous les autres vivants ?

Hasard ou nécessité, la vie a produit avec le cerveau humain un organe capable de se représenter l'ensemble des existants pour en former un monde.

N'aurait-elle donc trouvé là qu'une arme ultimement tournée contre elle-même ?

L'homme n'était-il destiné qu'à devenir ce prédateur si monstrueux qu'il en vienne à détruire jusqu'aux conditions de son existence ?

Pourrions-nous admettre comme inéluctable pareille conclusion sans sourciller ? (Certains le font avec désinvolture en se félicitant de leur lucidité.)

Si tel est bien le cas, ayons au moins l'honnêteté de convenir que nous dénions du coup la possibilité d'une autre voie ouverte dès nos premiers pas sur Terre.

Aurions-nous le cœur de tenir pour une inconsistante chimère le rêve d'une humanité venant à bout de ses impasses, ce rêve au nom duquel tant d'hommes et de femmes, à travers les siècles, ont osé donner jusqu'à leur vie ?

Ou encore, nous abuserions-nous au point de ramener au rang de friandises « culturelles » toutes ces œuvres qui, à contre-courant de nos défaillances, ont fait resplendir la promesse d'une échappée hors du chaos où nous nous enfonçons les bras croisés ?

Mais aurions-nous ne serait-ce qu'entrevu dans toute son envergure la puissance qu'a transmise la vie à une espèce animale parmi d'autres ?

Le cerveau humain est fait de telle sorte que, comme un miroir aux innombrables facettes, il est capable de réfléchir tout ce qui est autre que lui en son infinie diversité.

Si tout au monde converge en un point, ce point n'en devient-il pas du coup le cœur appelé à tout accueillir de manière à rendre à chaque vivant la part qui lui revient dans le partage d'un seul Règne ?

Un été viendra où l'on ne reverra plus le monarque virevolter au-dessus de son discret royaume d'asclépiades.

Ne sera-t-il pas alors trop tard pour nous aviser que ce qu'il aura emporté avec lui était un peu de nous-mêmes ?

Si nous persistons à ne tourner de tous côtés que vers nous ce miroir qu'en nous créant s'est donné la vie, nous y périrons emmurés comme dans un cauchemar.

Ne subsistera plus trace de notre passage sur Terre qu'un crâne abandonné sur un tas d'ordures –

et personne pour chanter le requiem du chasseur chassé.



Photo: Lucie Bélanger

Louis Hamelin

Patvinsuo
une fiction et sa glose

La petite Accent de location file le long d'une route paisible, au pavage impeccable s'étirant entre des forêts de hauts pins droits aux troncs d'un rouge cuivré. Le ciel est gris, parsemé de nuages incolores. La frontière russe se trouve à une centaine de kilomètres au sud-est, et un peu plus loin s'étend le grand lac de Ladoga, dont la route de glace, pendant la Seconde Guerre mondiale, a permis à l'ancienne Leningrad d'échapper à l'encerclement complet par les troupes allemandes.

Éva et Dan ont quitté Helsinki vers le milieu de l'avant-midi, ils roulent maintenant sur la Nationale 6 et se dirigent vers Lappeenranta, porte d'entrée de la « région des lacs ». Jusqu'ici, deux choses surtout les ont impressionnés : l'absence à peu près totale, sur les routes locales, de ces poids lourds et trains routiers qui encombrent, défoncent et congestionnent comme une fatalité les chaussées nord-américaines ; le scrupuleux respect des limites de vitesse par les conducteurs locaux. Impossible, dirait-on, d'en prendre un seul en défaut. Personne non plus pour surgir sans prévenir dans votre rétroviseur et vous chauffer le derrière sur l'air de « Tasse-toé, mononcle… ». Le contraste avec les routes québécoises, où les chauffeurs de 16 à 66 ans donnent tous l'impression de carburer au même mélange de testostérone et de Red Bull, ne pourrait être plus grand.

En Finlande, ont constaté Dan et Éva, on ne voit pas non plus d'auto-patrouilles embusquées sur les terre-pleins et les chemins de traverse à tous les 50 kilomètres,

comme des chiens de garde prêts à bondir sur une population d'automobilistes collectivement infantilisée. Ce n'est qu'au bout d'un certain temps qu'ils commencent à remarquer la présence de photo-radars braqués de loin en loin sur les voies.

— Je commençais presque à croire que c'était à cause de ta chère *discipline nordique*, lance Éva. Le sens civique, la social-démocratie dans le sang, tout ça.

— Oublie pas qu'un des principaux produits d'exportation finlandais, c'est les champions de rallye et de Formule Un.

— Oui. Ça nous apprendra à idéaliser les peuples…

Le Danemark, capitale mondiale du bonheur. La Norvège et son exploitation intelligente et sécuritaire du pétrole de la mer du Nord. La Suède, ses mœurs avancées, son sempiternel modèle social-démocrate. La Scandinavie possède le don de faire rêver notre petit coin d'Amérique du Nord. Prenez la Finlande. Ce pays et le Québec ont assez de choses en commun pour rendre la comparaison intéressante : des populations comparables, de faible densité; d'importantes minorités issues d'anciennes puissances impériales (anglaise et suédoise) ; le bilinguisme officiel (français-anglais, finnois-suédois) ; une identité nationale en partie construite sur l'opposition à la domination historique d'un puissant et gigantesque voisin (États-Unis d'Amérique, Russie-URSS) ; des débouchés sur une mer intérieure (golfe Saint-Laurent, Baltique) ; d'immenses espaces nordiques situés au-delà de la limite des arbres (Nunavik, Laponie) ; un territoire couvert pour l'essentiel de forêts ; une topographie marquée par le passage des glaciers et la présence de milliers de lacs. Nous sommes les produits de situations semblables mais d'histoires différentes. Nos territoires se ressemblent comme un milliard de milliards de gouttes d'eau.

Les genoux remontés contre le coffre à gant, Dan regarde défiler le paysage pendant que sa compagne propulse la Hyundai vers les territoires marquetés de lacs de tous formats situés au nord-est de la capitale. Ils ont bien aimé Helsinki, ses rues partagées en quatre voies d'égale largeur entre piétons, cyclistes, tramways et voitures. Ici,

a dit Éva, les autos, plutôt que d'être considérées comme des égales métalliques des personnes, nanties d'un permis implicite de tuer, comme dans la cité nord-américaine normale, sont vues comme un maillon parmi les autres de la chaîne du transport collectif.

Un soir que, à l'heure de l'apéro, ils étaient attablés dans la capitale en compagnie d'un petit groupe sur une terrasse près du port, un jeune cinéaste, venu présenter son film au même festival que Dan, après avoir écouté d'un air sceptique l'apologie de l'aménagement urbain helsinkois prononcée par Éva, leur a dit :

— Ce que vous m'avez tout l'air d'admirer chez eux, cette belle discipline que vous paraissez tant leur envier, je voudrais pas vous faire de la peine, mais on la retrouve à d'autres moments de l'histoire, sous un nom différent.

— Quel nom ? demande quelqu'un.

— Fascisme, murmure Hervé, et il cesse aussitôt de sourire.

Un silence étend son aile sur la table.

Dès qu'une société donne l'impression de vouloir fonctionner, il faudrait que ce soit grâce à l'extrême-droite ? Un peu facile. En fait, les Finlandais ont été gouvernés plutôt à gauche depuis cinquante ans, mais il s'en trouvera toujours pour leur reprocher d'avoir participé à l'Opération Barbarossa en 1941. De s'être alliés aux nazis. Disons qu'un gars de 300 livres veut te faire mal. Toi, t'es tout petit, alors il te sacre une volée, mais tu rends coup pour coup et tu t'en tires plutôt bien. OK, t'as peut-être sauvé l'honneur, mais ça n'empêche pas que le gros est parti avec ta veste de cuir. Un peu plus tard, un autre gars vient te parler. Il pèse seulement 230 livres, mais il pratique les arts martiaux et une petite bande de trois ou quatre voyous le suit partout. Ce gars-là t'informe que lui et ses copains, ils s'en vont sacrer une raclée au gros, et que si tu te joins à eux, il y a des chances pour que tu puisses récupérer ton bien. C'est ce qui est arrivé aux Finlandais en 1941. Profitant du vent de dos que représentait pour eux l'offensive allemande et la grande croisade anti-bolchevique du Reich et de ses vassaux, ils ont reconduit l'Armée Rouge à travers la Carélie, puis campé sur leur frontière historique, au lieu de poursuivre jusqu'à Leningrad et de réclamer leur part dans

le dépeçage appréhendé de l'empire soviétique. Comme si, attaqué par Staline, on avait le choix de ses alliés…

Près de Lappeenranta, le premier soir, ils dorment dans une minuscule cabane en bois louée pour la nuit. Sur le terrain de camping où se dresse la cabane, d'autres habitations semblables les entourent, donnant l'impression d'avoir surgi dans le désordre du sol de la forêt, comme un village de lutins. Les voitures garées sous les pins, devant les cabanes, paraissent aussi grandes que ces dernières.

À l'intérieur, il y a tout juste assez de place pour deux couchettes à étage que séparent une table en bois brut et deux bancs. On y est tellement à l'étroit que la position la plus confortable, comme ils ne vont pas tarder à le découvrir, c'est dans les bras de l'autre.

Dan se fout immédiatement à poil et commence à se dandiner comme si l'idée était d'effectuer une petite danse de guerre sur ses vêtements tombés l'un après l'autre à ses pieds. Éva ne peut plus faire un pas de travers dans la cabane sans rencontrer sa grande queue branlante. Dan lui déboutonne son jean, lui remonte le t-shirt au-dessus des seins. Elle fait le reste. Repoussant les restants de sandwiches à l'avocat qui encombrent la table, ils font l'amour dessus.

Un jour, Éva a lu, dans le journal, l'histoire d'un couple de touristes finlandais surpris en train de faire l'amour sur l'autel d'une vieille église en Espagne. Ils ont été accusés d'avoir profané un lieu de culte. La première réaction d'Éva a été de s'étonner qu'il existe encore quelque part dans le monde des lieux à profaner. Ensuite, elle s'est sentie excitée.

Plus tard, Dan et elle vont manger de la pizza au bord du lac Saimaa. Puis, ils font un tour sur la promenade en bois qui longe la marina de Lappeenranta. Vers le nord s'ouvrent d'immenses dédales d'eau douce, et dorment des îles.

Impossible, quand on se tient dans cette micro-cabane plantée sous les grands pins rouges de Finlande, de poser les yeux ailleurs que sur du bois, aux riches teintes fauves et dorées, lattes et poutres à peine vernies, pleines de nœuds et de sombres veines. Partout où se porte le regard, il rencontre

les formes qui naissent et meurent dans les nœuds du bois. Et cette omniprésence du bois, cet amour du bois comme décor et matériau, âme d'une tradition vivante, à moins que ce ne soit la version ligneuse d'un fantasme intra-utérin, semblent inhérents à la culture finlandaise.

Sur la route du parc national de Kolovesi, deux jours plus tard, Dan s'extasie devant l'apparente absence d'indications routières balisant l'itinéraire à suivre. Après qu'ils ont quitté la nationale pour les routes secondaires, les deux visiteurs se retrouvent laissés à eux-mêmes, à croire que les natifs se fient sur l'existence d'un sixième sens pour guider les touristes étrangers vers leur destination.

Autre possibilité : ils s'en foutent complètement, des touristes.

Éva, qui conduit, ne détesterait pas voir apparaître de temps à autre, au bord de la route, un panneau de signalisation avec un arbre, une chaloupe ou un orignal silhouettés dessus, n'importe quel symbole de nature à évoquer, fût-ce de la manière la plus allusive, la présence d'un parc national à proximité.

Là, là, je pense qu'on est vraiment perdus…

Elle engage l'auto dans un petit chemin de terre, fait marche arrière et repart en sens inverse. Ils roulent au milieu des pins et des bouleaux. Parfois, la forêt se détrame, s'éclaircit, une fermette sur laquelle pèse un air d'abandon vient briser l'uniformité du décor. Les tourtereaux ne le savent pas encore, mais sous cette latitude, la morte saison est déjà vieille de deux semaines. Si le mois d'août tire à sa fin, la lumière déclinante est celle de novembre chez eux. Et toujours zéro humain en vue.

— La surindication, c'est pas leur truc, remarque Dan d'un air satisfait. Au Québec, on met des panneaux pour dire au gens de lire les panneaux.

Yesssssss. Bien envoyé.

Éva et Dan avancent le long d'un sentier minimaliste tracé dans la mousse et la bruyère sous les pins. Ils ont fini par trouver. Le parking était vide, on pourrait même dire vierge. Ils ont l'impression que la dernière voiture qu'ils

ont croisée appartient à un distant passé. Et pas le moindre petit kiosque d'information à des kilomètres à la ronde. Pas le moindre employé, gardien, préposé, pas le moindre petit trekker néo-zélandais ou touriste français surgi de nulle part sur son vélo de montagne ou sa trottinette tout-terrain. L'impression bizarre d'avoir affaire à des gens qui ignorent jusqu'au concept d'*infrastructures*. Ou de s'être aventurés par erreur dans une région évacuée la veille pour cause d'attaque nucléaire imminente.

À part le lointain toc-toc d'un pic-bois, le seul bruit qu'on entend est le frémissement des aiguilles de pin sous la caresse tiède et paresseuse du vent.

À part ce pic signalé par le heurt monotone de son bec en poinçon, les cieux de ces forêts semblent à peu près vides d'oiseaux. À peine si, à Kolovesi, quelques passereaux nasillants au volettement de sittelles arrivent à troubler la parfaite quiétude des lieux.

Le même constat de rareté s'étend à la faune terrestre. Depuis qu'ils ont quitté Helsinki, tout ce que les deux Québécois ont vu, c'est un écureuil sur la branche d'un pin et une espèce de musaraigne du genre pygmée en train de zigzaguer entre deux autos sur l'autoroute. Où sont les siffleux évachés sur les terre-pleins, les bestioles écrasées sur le pavage? Les passages d'orignaux signalés par des panneaux routiers sont nombreux, mais pour entrevoir le bout d'un panache, c'est une autre histoire. Il faut dire que les forêts de ce pays, fruit de la sylviculture et d'une interaction millénaire avec l'histoire humaine, sont le plus souvent pauvres en sous-bois, et donc en abris et en nourriture pour la faune.

Ou bien c'est la faute au nuage de Tchernobyl et aux isotopes radioactifs du genre Césium 17 qui, fixés par les champignons, ont tendance à s'accumuler dans le sol spongieux des forêts de conifères et à y contaminer les baies sauvages, la chair des bêtes, les bois des rennes…

Au bout d'environ deux kilomètres, Éva et Dan parviennent devant un site de camping inoccupé : emplacement de tente en bois, rond de feu muni de grilles bien astiquées pour la cuisson des aliments et d'un couvercle anti-pluie, bancs en bois brut disposés en cercle, bécosses rustiques

d'une propreté impeccable. La réserve de bois réserve une surprise : une belle sciotte, manche rouge, la lame comme neuve. Dan la contemple avec émerveillement.

— As-tu vu ça ?

— Oui, c'est une scie. T'en avais jamais vu avant ?

Dan se saisit de l'outil et le brandit à bout de bras.

— Je pourrais partir avec, si je voulais. Chez nous, y aurait une chaîne antivol avec des mailles d'un pouce de diamètre après ! Mais bon, tu verras jamais une sciotte sur un emplacement de camping ou dans un refuge d'un de nos parcs nationaux. Des fois que quelqu'un irait couper un arbre, y as-tu pensé ?

— Je sens que je vais encore entendre parler de la discipline et du sens civique des Finlandais.

— Chut. Viens voir...

Elle le rejoint au bord d'un rocher qui plonge vers une vaste nappe d'un bleu miroitant. Probablement une baie du grand lac Saimaa, envahi de presqu'îles et cerné de caps ouvragés par les glaciers. Le parc a été créé en 1990 pour protéger sa rare population de phoques annelés.

À leurs pieds, loin, ils voient un canot rouge glisser sur l'eau dans un silence absolu. Le temps est clair, l'atmosphère limpide. On distingue, dans le canot, une forme humaine accroupie, une canne à pêche inclinée, un moteur électrique greffé à la pince arrière de l'esquif. La dimension d'insecte de l'homme semble être la seule possible ici : sa juste proportion dans ce décor glaciaire. Le lac, le roc, la forêt, l'air, tous enfermés dans le même grand morceau de cristal où se rencontrent le nord magnétique, le silence et la lumière. On dirait une vignette idyllique comme celles qui ornaient jadis la couverture des cahiers d'écoliers.

Le jeu des comparaisons est peut-être injuste, mais avouez qu'on ne s'ennuie pas trop, dans les lignes qui précèdent, de notre fameux « tempérament latin ». Les ginos en motomarine, les notables de province embierrés en bedaine au volant de leur gros boat *équipé d'un 90 forces. Le ski nautique. Pontonville… Ceux qui coupent tous les arbres parce que, c'est bien connu, les branches, ça attire la bébitte. Qui se font construire des cabanes qui ressemblent aux maisons des vendeurs d'asphalte italiens de Laval-Nord, manque juste les lions*

en faux-marbre, mais ils appellent ça un chalet. Et de se bâtir, de métastaser au-dessus des rives déboisées, désherbées, gazonnées, azotées, creusées, remblayées, saupoudrées de gravier, pavées, dallées, bétonnées bien profond. Les dimanches après-midi, ce n'est plus évident de partir en canot ou en planche à voile. À la nage on n'en parle même pas. D'ailleurs plus personne n'ose se saucer au milieu des explosions d'algues bleues. Les bateaux à moteur des notables sont toujours plus gros et bruyants et rapides et ceux de la classe ouvrière pareil et toi, resté au bord, t'es maintenant obligé de crier pour essayer d'enterrer les hors-bord lancés pleins gaz et les décibels crachés par la radio du voisin d'en face. Bière, barbecue, bedaine. Les bûcheux de l'american way of life, mon vieux. Ça se croit sorti du bois. Et quid de la variété locale ? De l'équivalent finnois de ces sans-génie enragés du moteur à deux temps ? Elle existe peut-être, mais Éva et Dan ont roulé pendant toute une semaine à travers la fameuse « région des lacs » sans en apercevoir le bout du nez d'un.

Ils reviennent à l'auto par la boucle du sentier, sous la cathédrale des hauts pins très droits à l'écorce écailleuse et rougeâtre. Leur solitude et le silence environnant, ce silence du cœur même des choses, sont toujours aussi impressionnants. Et les aménagements toujours aussi minimes : la piste un simple sillon creusé dans le sol par les pas, les trottoirs de bois qui enjambent les zones humides sont rustiques et vieillis par les intempéries, mais en bon état. Les panneaux explicatifs (une dizaine au total) sont de faible dimension et discrets, ils donnent l'impression de vouloir se fondre dans le décor. Ce qui semble être l'idée, le principe général appliqué à tout objet d'origine humaine, dans cette forêt.

Oui…

Éva a l'impression que Dan est en amour, mais pas avec elle. Avec la Finlande et les Finlandais ! Il est distrait, n'a d'yeux que pour la forêt, les lacs, la végétation des rives, la construction des chalets, la couleur du ciel. C'est une chose de se défendre contre une rivale, mais contre tout un pays ?

Ils ont trouvé le chalet en s'adressant à l'Office du tourisme de Joensuu, capitale de la Carélie du Nord. C'est une construction en rondins équarris sur une seule face et grossièrement embouvetés. À part la cheminée centrale en briques rouges et quelques carpettes disposées sur le plancher en bois franc, partout où le regard va se poser, il rencontre du bois et encore du bois, planches vernissées, lambris de pin, meubles gossés à la main, lattes du plancher, énormes poutres plafonnières, partout du bois, dont la couleur naturelle semble boire et digérer la lumière plutôt que simplement la refléter.

Le même procédé de construction caractérise les dépendances : sauna, remise à bois, toilettes extérieures désaffectées. Une trouée dans la végétation ouvre sur l'étroit quai d'accostage en bois non traité qui s'avance au milieu des roseaux. Le rivage est fermé par de grands arbres qui filtrent la mince lumière du jour et retiennent la brise. Distant d'une trentaine de mètres, le lac est à peine visible du chalet. Tous les bâtiments sont peints en brun foncé, leurs toits en pente recouverts de vieux bardeaux moussus. Les poignées des portes sont de simples bouts de branches recourbés fixés par des clous aux deux extrémités.

Assis en face d'Éva au milieu du lac, Dan s'escrime sur les lourds avirons de la chaloupe.

— As-tu remarqué que quand on est sur le lac, on voit pas les chalets ? On dirait que tout le monde, ici, les bâtit comme ça : en retrait de la rive, cachés derrière les arbres.

— Ferme ta gueule pis rame.

Debout sur la galerie du chalet, Éva regarde son copain émerger du sauna, nu et cramoisi, enveloppé d'un nuage de vapeur brûlante. Il se fustige à l'aide d'une poignée de ramilles de bouleaux fraîchement cueillies avant de galoper jusqu'au lac en se donnant des grandes claques sur le tapis d'aiguilles de pin roussies. Plouf.

Le type qui leur a loué le chalet possède une ferme un peu plus haut sur la route. Quand il répond à la porte, il les dévisage en clignant des yeux ahuris, comme si on venait tout juste de l'exhumer de la tourbe gelée à coups de pic à glace. Il ne parle pas un traître mot d'anglais, comprend seulement le finnois, et peut-être le suédois – on

dit que le bilinguisme, en Finlande, consiste à se taire en deux langues.

Éva trouve les Finlandais un peu bizarres.

Ils le sont. Le sisu, vous connaissez? Une étrange vertu, l'esprit propre à cette nation, mélangeant courage, stoïcisme et inconscience. Si le Brésil a ses trois institutions nationales en S (samba, soccer, sexe), la Finlande a aussi les siennes : le sisu, le sauna et la sylviculture, ce dernier mot devant être entendu dans son sens le plus large, embrassant plus que des plantations et des pratiques forestières. Car la Finlande tout entière baigne dans une culture du bois.

Les indications routières pour atteindre l'entrée du parc de Patvinsuo, ou pour seulement réussir à s'en approcher, brillent par leur inexistence. Et la lecture de la carte routière tient de l'herméneutique.

La veille, ils ont arpenté les crêtes de Ukko-Koli, sur les hauteurs qui dominent le lac Pielinen. La plus belle vue d'Europe, a dit Goethe. Mais la foule du dimanche et les familles de badauds tous dûment équipés de leurs téléphones portables (une invention locale) et de leurs deux bâtons de marche télescopiques ont quelque peu gâché le plaisir de Dan, qui s'est mis à rêver à voix haute de la Laponie.

— Trop loin. Penses-y même pas...

Patvinsuo, avec ses 105 kilomètres carrés couverts de forêts, habitat naturel du loup, de l'ours et du lynx, tout près de la frontière russe, semblait un dédommagement acceptable.

Ils ont quitté le pavage et se sont engagés sur une portion de route poussiéreuse, couverte d'un fin gravier. Dan songe aux tanks soviétiques déferlant de l'est, aux Finlandais se portant à leur rencontre, à skis, attelés à des traîneaux. Sisu. Éva, qui officie comme copilote à côté, se bat avec la carte.

— J'ai absolument aucune idée d'où on est…

— J'imagine que la frontière popov est bien gardée. Je dis ça au cas où on raterait le parc.

Autour d'eux, la forêt est déserte, les mêmes pins rouges alignés jusqu'à la Sibérie.

Ils font demi-tour, reviennent sur leurs pas, prennent un autre embranchement. Lorsque cette nouvelle tentative se révèle être un cul-de-sac compliqué d'un labyrinthe de chemins forestiers, Éva commence à militer pour un changement de destination.

— As-tu remarqué qu'on n'a pas vu un seul être humain dans les cinquante derniers kilomètres ?

En vain. Dan se cramponne au volant, rétrograde, ralentit à chaque nouvelle fourche de la route, puis enfonce de nouveau le champignon. Il braque brusquement à gauche et engage la Hyundai sur deux ornières qui s'enfoncent dans les bois. Ils parviennent devant un grand chalet en rondins, le camp principal d'une pourvoirie, peut-être.

Dan, qui commence à connaître les Finlandais, s'obstine à grands coups de poings dans la porte, jusqu'à ce que, au bout de cinq minutes, un homme en veste à carreaux vienne leur ouvrir. Dans ses yeux très bleus se lit la même expression qu'on imagine à la Belle au Bois Dormant juste après le fameux baiser. L'anglais international semble du chinois à ses oreilles. Pire, on dirait qu'il n'a jamais entendu parler de Patvinsuo. Il les emmène dans la salle de séjour et, sur une grande carte murale, leur indique leur position. Éva repère, plus loin, la tache verte irrégulière du parc. Entre les deux, un embrouillamini de routes locales et de chemins de terre non identifiés. Aucune idée de l'échelle de la carte. Et le Finlandais semble aussi perdu qu'eux.

Dan a repris le volant. Il serre les dents, pas question d'abandonner, comme si renoncer maintenant signifierait une défaite impardonnable à ses yeux.

Ils roulent sur un bout de route pavée, se retrouvent, plus loin, devant une section dépavée recouverte de gros cailloux anguleux qui s'étire en ligne droite comme une moraine filant au milieu du muskeg jusqu'à l'horizon.

— On peut passer, dit Dan.

— Arrête. Ça prendrait un quatre par quatre. J'ose même pas penser à notre pneu de rechange…

Stationné près de là, avec son moteur tournant au ralenti, un camion à benne chargé d'un voyage de cette même grosse roche explosée et concassée. Dan, qui a mis pied à terre, essaie d'attirer l'attention du conducteur somnolent.

— Patvinsuo ?! Patvinsuo ?!

L'homme finit par étirer et pointer un bras par-dessus la vitre baissée de la portière, puis il hausse les épaules. Quelque part par là.

Dans l'avion du retour, au-dessus de l'Atlantique. La bouderie de Dan est déjà de l'histoire ancienne, mais quelque chose, vague inconfort, léger malaise, continue de planer entre eux, de flotter entre l'allée et le hublot, dix kilomètres au-dessus des falaises de l'Irlande.

Éva ferme les yeux, elle revoit Dan, debout à la limite du pavage, de dos, Dan qui scrute la route en réparation et, au-delà, la ligne d'horizon, les terres basses, les forêts de bouleaux, les pinèdes et les marécages qui s'étalent jusqu'à la Sainte Russie.

Sur le vol d'Air Transat, il paraît s'être totalement désintéressé de la Finlande et des Finlandais. Mais Éva sent bien que Patvinsuo, à la manière d'une femme qui se refuse, continue de l'obséder en secret. C'est absurde, raisonne-t-elle, mais elle devine qu'elle n'y peut rien.

À l'hôtel, la veille, Dan lui a fait l'amour sans jamais la regarder dans les yeux. Elle a songé : il est déjà parti.

Natasha Kanapé Fontaine

Exode

La fondation de l'homme est dans la poussière (Job 4,19)
et l'homme retournera en poussière (Job 34,14-15)

Je suis venue au monde trois fois.

Je ne sais pas jusqu'où j'irai inventer mes voyages, surtout mes fuites, et jusqu'où j'irai pour continuer à errer aussi fort pour me souvenir encore.

Au commencement était le verbe conjugué par l'amour.

La terre est ronde et il y a cinq siècles à peine on disait qu'elle était insipide. Tellement qu'on pouvait mourir en tombant des chutes immenses de l'espace matière lorsqu'on dépassait les limites.

Tout était incroyable.

Il est dit que le monde a couru jusqu'ici. Qu'il est plein d'espoir de courir au lieu de marcher. Que plein de monde préférerait mourir que vivre en marchant sur ses pieds.

*

L'Amérique n'existe pas. Elle n'est pas terre, elle est le nombre d'empires qui se reflète par lumières sur la stratosphère. Les étoiles sont tombées une à une et on ne leur a fait aucune sépulture, que sous les roues des voitures acidifiées par les pluies malades. Nul ne sonde la puissance de la psyché humaine, sinon quelques-uns parmi nous.

*

Il y a dix mille ans nous étions les mêmes. L'amour comme un bateau traverse les siècles. Les Andes et les

Appalaches s'embrassent allègrement sous le parvis des églises, dansent un tango des scorpions sur le sable infini blanc. Les sabliers luttent pour leur survie dans un monde immatérialiste.

Mon territoire à moi est un berceau de roseaux entouré d'anguilles. Né juste au-dessous de la lune et du soleil se partageant les effluves tendres sur les abords du fleuve, la Grande Eau. Il est dit que le territoire à moi est tombé des cuisses de la lune. J'ai inventé des histoires mais on ne m'a jamais raconté.

« Nitassinan j'ai pris corps dans le tien. Ta tourbe a caressé ma tête pour devenir mes cheveux dans la force tranquille des choses. La révolution est un verbe conjugué par l'amour », ai-je murmuré à l'oreille du peuple.

*

Une tortue nage dans les océans en oubliant son nom toutes les secondes. Son chemin elle le suit par distinction. Le Nord et le Sud baignent dans le doute, doute qui poigne les rivières à la gorge et les fait sortir de leur lit.

*

Combien la force du territoire est immense, me suis-je dit. Je venais à peine de naître et mon père m'avait prise dans ses bras.

Nous sommes partis en canot à la suite du grand-père plus fou que les rapides. Il dépeçait le castor comme on dépeçait les écorces des arbres, avec délicatesse.

Il pagayait au canot avec le même geste amoureux de l'univers. Il caressait la vivante eau féroce du pays, avec tendresse.

Nous sommes partis en canot à la suite du grand-père.

Les montagnes grossissaient à force de faire preuve de témérité.

*

Après des milliers de kilomètres en mesures d'homme à la nage, l'animal a suivi le fil de ses pensées jusqu'à la

dérive d'un continent immense, divisé en trois. On ne s'est soucié de lui donner un pays. On ne s'est soucié de le nourrir avec les herbes moites des golfes. On a préféré y échapper toute notre insouciance pour l'y noyer.

*

Ma mère sur le fleuve baigne ses yeux dans l'eau vive. Elle ne pleure pas. Elle lave ses globes oculaires et les poissons y sautent pour y faire des rondes d'eau douce, pour la bercer de l'intérieur. Les prunelles ouvertes.

La mère est belle.

Les toiles d'araignées sont contraignantes. On ne peut plus commettre de cauchemars la nuit titubante. Elles enferment les mauvais esprits entre les troncs mourants du pays.

Si on ne voit pas de mauvais rêves nous posséder, comment pouvons-nous percevoir autrement la douleur ? Est-ce que la douleur porte la vérité ? Toute terre est douleur. Autant les frontières telles des toiles d'araignées.

Je suis allée rejoindre ma mère sur le fleuve. Elle a couru dans les bois rejoindre sa nichée comme une martre effrayée. Alertée. J'ai lavé mes robes dans l'eau vive à mon tour et je n'y ai perçu que de la sombre substance sur mes tissus.

Qu'as-tu, ma terre ? Qu'ont-ils faits les hommes du noir autour de tes regards charnels ? Où a-t-on dissimulé la femme aux douleurs absolues de la naissance ?

*

L'Amérique a fait de la tortue sa demeure. Elle l'a affamée pour mieux peupler ses songes inertes. On a jeté sur le bord des routes ses enfants un à un. Nous croyions qu'ils réaliseraient l'indicible, c'est-à-dire et les forêts et la tourbe et les insectes. Nous sommes myopes de vouloir tout voir. Assurément.

*

Mon pied ratisse la mousse mauve du paysage, la vigueur tremblante de la roche ondulante laisse une marque sur la peau de mes Ancêtres. Je meurs peu après avoir vécu si bien dans la jouissance naturelle, celle qu'on extirpe de la chair du peuple d'eau.

Nus, nous marchons en âge des tempêtes. L'éveil est circulaire, le soleil empêtré dans les esprits qui parcourent l'âme ainsi que la terre. Le territoire est acte de délivrance.

Ceci n'est pas mon histoire. Ceci n'est que l'histoire du pays qui s'essouffle. Du pays qui se berce et qui se nettoie les globes oculaires dans les grandes eaux. Je suis la femme entre deux eaux. Les lacs et les esprits pleurent la forêt tout seuls en silence.

Tout est un cercle.

Marc-André Moutquin

La distance dont je parle

I
À l'heure où la brunante s'enracine dans l'épilogue du jour, il m'arrive de ne plus retrouver ce en quoi je m'appartiens. Dans cette demi-obscurité, la voix singulière d'une deuxième personne se fait parfois entendre. J'aimerais lui répondre, mais j'en suis incapable. Sous mes paupières, j'émets cette hypothèse : je suis comme une maison qu'on habite sans y avoir été invité.

II
Hier, avant d'aller me coucher, j'ai noté dans mon journal « lundi le treize, 22 h 30 » avant d'ajouter « ce soir, les minutes ont pris le visage des heures, et les heures celui des jours entiers ». Ces mots ne sont déjà plus mes mots : ils appartiennent à ce passé récent qui ne cesse de m'échapper.

III

Fractionner le temps en vingt-quatre parts égales n'est qu'une approximation. L'influence des marées et les irrégularités de l'activité du noyau terrestre font varier légèrement la vitesse de rotation de la Terre. La durée du jour tend donc à s'allonger avec les années. Si l'heure servait autrefois à définir la minute et la seconde, la relation s'est aujourd'hui inversée : la minute n'est plus une division de l'heure. Cette inversion ne fait aucune différence. De là où je suis, certaines heures sembleront toujours vides. Le bouleversement du monde s'amorce autrement qu'à travers ce temps.

IV

Le vide apparent des heures inégales constitue pourtant un moment crucial : c'est l'instant où la lie du quotidien se dépose enfin, le temps où mon regard peut s'arrêter sur l'espace que j'occupe sans recourir au moindre subterfuge. Une idée traverse alors mon esprit comme le feraient des perséides : trop tard, il est souvent trop tard.

V

Notre lit est le plus petit territoire qu'il me soit permis de partager. Être couché à tes côtés, c'est également se trouver là-bas, dans l'envers de ce décor de chair qu'habite cette seule question : à quelle distance sommes-nous réellement de nous-mêmes et de tous ces autres qui nous entourent ?

VI

Différents instruments nous permettent pourtant de mesurer avec exactitude la distance séparant deux points précis dans l'espace. Il m'est ainsi possible d'affirmer que 384 400 kilomètres nous séparent de la *Mare Serenitatis* sur la lune. En ce qui a trait aux pierres à feu de nos deux corps côte à côte, moins d'un mètre les sépare. Il s'agit d'une distance négligeable si on considère le vide moyen entre deux astres dans l'espace. La distance est une notion aussi subjective que le temps : te frôler, sentir ton odeur, ce n'est pas te connaître.

VII

La lumière émanant du soleil met précisément huit minutes et trente-deux secondes pour nous atteindre. Dans le vide sidéral, la vitesse de la lumière est une constante invariable : elle parcourt 299 792 458 mètres par seconde. Bien qu'aucune lumière n'émane de mon corps, tu m'appelais autrefois ton soleil. Un fait indéniable invalide cette métaphore : malgré le vide apparent de nos vies, mon rythme n'est pas constant. Il varie légèrement selon l'activité de mon propre noyau. Je dois en convenir, la distance dont je parle ne se mesure pas.

VIII

Ce matin, je me suis réveillé très tôt. Debout devant la fenêtre de notre chambre, j'observe le demi-reflet de mon visage imprimé sur la vitre. De ma position, je peux voir la grange qu'a bâtie mon grand-père. Derrière cette construction grisonnante, les hautes herbes tendent vers le ciel. Un peu plus loin, à la lisière de la forêt, les cimes affûtées crèvent le blanc des nuages. Nous aurions dû nous aussi préserver le réflexe des croissances orientées vers l'espace au lieu de nous soumettre sans résister davantage aux attractions terrestres. Avant d'atteindre le cœur, il faut affronter l'écorce.

IX

La majorité des scientifiques s'accorde pour dire que l'espace est un territoire en pleine expansion. Le concept général selon lequel l'Univers actuel proviendrait de la dilatation rapide d'un point d'une infinie densité doit être attribué au physicien russe Alexandre Friedmann. Sa théorie fut renforcée en 1965 avec la découverte du fond diffus cosmologique : une forme de rayonnement électromagnétique datant du début des temps. L'astronome belge Georges Henri Lemaître appela ce fond diffus l'*éclat disparu de la formation des mondes*. J'ai parfois l'impression de rechercher depuis toujours le reflet d'un tel éclat.

X

Notre maison est perchée à flanc de falaise et, dès les premières lueurs de l'aube, il m'est possible d'observer l'océan qui ne cesse de vouloir repousser ses propres frontières. Parfois, lorsque le brouillard s'agrippe à la crête des vagues et que sonne la corne de brume, je sors sur la véranda dans l'espoir d'apercevoir ce navire avançant sous le couvert de l'air sursaturé d'eau. S'agit-il d'un navire de pêche cherchant à gagner des eaux poissonneuses ou d'une frégate militaire chargée de protéger la souveraineté de nos milles marins ? J'ai beau me concentrer, plisser les yeux, le bâtiment fantôme s'esquive généralement sans avoir livré son secret.

XI

Indifférent au temps et à l'espace, l'océan ne cesse jamais d'abandonner ses débris sur la grève. Je m'y rends parfois pour prendre la mesure de ce qui ne connaît aucun repos. Face aux vagues frangées d'écume, je ne cherche pas à fixer les limites du territoire marin. J'essaie plutôt d'apercevoir l'autre rivage de l'Atlantique. Par-delà ce miroir mis à plat, quelqu'un regarde peut-être dans ma direction. Cette possibilité n'enlève pourtant rien à la solitude que je ressens en ce moment précis. Je ressens soudainement si fort ce cœur dans l'étui de mon corps, c'est un pistolet prisonnier de sa gaine.

XII

Le cœur d'un adulte mesure en moyenne douze centimètres de haut, soit un tiers de plus qu'un poing fermé. Avant l'ère chrétienne, on considérait que cet organe était le point d'origine des fonctions émotives et cognitives de l'homme. Plus tard, cette attribution fut renversée au profit du cerveau. Il n'y a pourtant que mon cœur que je sens battre. Et dans ce battement, je ressens toute l'incidence du monde.

XIII

Avant de me recoucher à tes côtés, j'ai déposé un verre d'eau sur la table de chevet. À l'intérieur de celui-ci, deux glaçons s'affranchissent lentement de leur forme et il ne sera bientôt plus possible de départager l'eau de ces deux corps en fonte. Près de la fenêtre, le bouquet d'azalées abandonne un premier pétale à la gravité. Sur l'oreiller, tes cheveux forment d'étranges paysages. Je sens soudainement naître en moi un sentiment sans nom, un passager clandestin. Cela ne fait plus aucun doute : je suis bel et bien comme une maison qu'on habite sans y avoir été invité.

Jean Désy

Visions nomades de la territorialité

Quand j'ai senti de façon très aiguë qu'il me serait difficile de pratiquer la médecine avec joie ailleurs que dans le Nord, je me suis dirigé vers les territoires de la Côte-Nord, vers la Minganie plus précisément. C'est là, pour la première fois de ma vie, que j'ai pu croiser des Innus. Je connaissais bien peu de choses de leurs coutumes ou de leur vision du monde. Peu à peu, j'ai beaucoup aimé les côtoyer, pour des raisons mystérieuses, appréciant certains traits de caractère que nous partagions. C'est par mon contact avec les Indiens que j'ai découvert la facette nomade de ma psyché, extrêmement dominante.

Depuis une dizaines d'années, grâce à la poésie, j'ai eu le bonheur de mieux connaître « l'âme » innue, prenant encore plus conscience de nos ressemblances en ce qui concerne cette envie sans cesse renouvelée de décoller, de partir vers un lac ou vers un autre territoire parfois situé à deux cents ou mille kilomètres, en direction d'un autre pays, parfois même d'un autre continent. Pareils à des outardes, les nomades sont constamment aux aguets du premier signal qui les fera déguerpir, l'essentiel étant de ne jamais se sentir piégé par un lieu, par une portion de territoire trop étroite. Le nomadisme, loin d'être une déviance ou une maladie, est une façon de voir et de vivre le monde. La grande majorité des Indiens que j'ai connus sur la Côte-Nord ou à la Baie-James (certains groupes, surtout au Sud, ayant beaucoup plus la « fibre » sédentaire, comme les Mohawks par exemple), sont foncièrement des nomades. Une ville, un village ou une maison ne sont souvent que des lieux servant à se reposer avant de repartir.

Je parle de nomadisme en sachant que l'objet de ma réflexion doit porter sur la notion de « territoire ». On ne perçoit pas de la même façon les contours d'un territoire quand on est nomade plutôt que sédentaire. Un jour, alors que nous étions une trentaine d'écrivains et artistes, autochtones et non-autochtones, réunis en Minganie pendant toute une semaine, le chef du village d'Ekuanitshit, Jean-Charles Pietacho, nous rappela qu'il n'existait pas de mots en innu pour dire « frontière ». Cela nous parut extrêmement signifiant, un déterminant supplémentaire afin de mieux comprendre certaines des structures mentales qui ont forgé l'esprit innu depuis des générations.

Au cours du printemps et de l'été 2013, pendant plus de deux mois, j'ai voyagé dans l'Ouest américain avec mon amoureuse pour un projet de film qui lui tenait à cœur, autour du ciel et de ses manifestations. Nous avons beaucoup bourlingué, de désert en désert, de parc national en parc national, et c'est avec joie que j'ai marché à 40 degrés Celsius dans le parc Joshua Tree, à trois cents kilomètres environ au sud-ouest de Las Vegas, bien que, par nature, je préfère, et de loin, le frais au torride. C'est sur la route du retour, en remontant vers le Nord et en passant par l'Idaho et le Montana, que j'ai ressenti un profond sentiment d'appartenance à ces terres, à cet air, à ces montagnes, aux quelques glaciers qui ont survécu au réchauffement climatique des dernières décennies, surtout dans le Glacier National Park jouxtant la frontière albertaine. Je l'avoue, j'ai vécu de réelles « euphories de vivre » en vagabondant dans ces espaces peu habités, en campant, en marchant dans la neige un premier juillet, à 2 200 mètres d'altitude, en buvant de l'eau de source, en découvrant des fleurs nouvelles, comme cette « herbe à ours » si particulière… Je l'avoue, j'ai aussi fait la rencontre de plusieurs Américains et Américaines très avenants qui m'ont laissé entrevoir une manière d'être éprise d'un type de liberté proche de ce que moi, toute ma vie, j'ai souhaité vivre. D'ailleurs, c'est en parcourant la Côte-Nord, le Nunavik et le Eeyou Istchee que j'ai réussi à me coller, au Québec, à un plus grand sentiment de liberté, m'inventant mille raisons de travailler au Nord comme de descendre des rivières du Nord. Plus le temps passe et plus

je me persuade qu'on ne peut être heureux dans un espace donné que dans la mesure où cet espace ne se trouve pas aux antipodes de notre personnalité, de nos goûts, de nos aspirations, de nos forces. Dans l'Ouest américain, en plus d'avoir eu le plaisir de traverser certaines petites villes ayant conservé leurs appellations françaises, comme Butte ou Pointe Labadie, ou de déambuler sur la plage d'un lac nommé Pend'Oreille, aux abords de Sandpoint, au nord de l'Idaho, je me suis senti très proche de mes propres « conventions » personnelles ou de mes « inventions » concernant la liberté. Je me sens libre au Wyoming, au Montana comme en Idaho. Je serais bien en peine de « prouver » quoi que ce soit à propos de cette sensation primordiale. Mais en tant que nomade, moi qui n'aime pas du tout le concept de frontière et moi qui tolère mal d'être tenu en laisse ou de devoir passer quelque frontière que ce soit, il m'a semblé que ces contraintes étaient moins perceptibles dans l'Ouest. Je n'aime pas les êtres qui créent des bornes. J'essaie le plus souvent possible de ne pas m'astreindre aux normes. Je ne veux jamais être soumis aux dogmes.

Au cours des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles en particulier, plusieurs centaines de mes ancêtres, des Français fraîchement débarqués en Nouvelle-France pour échapper aux tracas européens, ou tout simplement par goût de l'aventure, se sont épris du mode de vie des Autochtones. Pas tous, bien sûr. Des cultivateurs, et des valeureux, ont choisi de défricher, puis de cultiver les terres de l'île d'Orléans comme du sud de l'île de Montréal. Mais plusieurs ont « pris le bois ». Ils ont aimé les Indiennes. Ils ont adoré pêcher et chasser. Ils se sont fondus aux peuples premiers de l'Amérique du Nord, créant même un nouveau groupe, le peuple métis. Lorsque les « frontières » jugées trop artificielles de leur société les ont étouffés, ces gens sont partis, franc ouest. *Go West, young man!* Ils ont pactisé avec les forces des territoires où ils canotaient. Ils ont chassé pour survivre. Ils n'ont pas fait la guerre. Ils ont plutôt habité en nomades une contrée déjà fort bien connue par les Shoshones, par les Sioux et par des dizaines d'autres tribus. C'est ainsi que Lewis et Clark, mandatés par le gouvernement américain, au début du XIX^e^ siècle, pour découvrir une voie de passage entre la source du

Missouri et l'océan Pacifique, ont dû engager des métis, dont un certain Toussaint Charbonneau… un homme qui ne fait pas l'unanimité dans l'histoire, mais qui avait pour épouse une Indienne qui allait devenir une haute figure de l'épopée américaine : Sacagawea. Celle-ci accoucha peu de temps après le départ de l'expédition, poursuivit sa route avec les explorateurs tout en s'occupant du nouveau-né (Clark allait prendre l'enfant en affection et le surnommer Pomp. Sur un rocher visible de très loin dans la plaine du Montana, appelé Pompey's Tower en l'honneur du petit Pomp, on peut voir la signature de Clark, gravée dans la pierre, seul signe physique restant de ses voyagements dans l'Ouest). La présence de Sacagawea fut éminemment précieuse pour Lewis et Clark puisqu'elle agissait comme interprète. Mais ce qui est à retenir, c'est qu'elle savait aussi s'exprimer en français. Dans le premier tome des *Remarquables oubliés*, intitulé « Elles ont fait l'Amérique », Serge Bouchard et Marie-Christine Lévesque rappellent qu'une des pionnières de l'Ouest, Marie Iowa Dorion, bavardait en français avec son amie Sacagawea ! Est-ce cela, entre autres choses, même si je n'en étais aucunement conscient lors de mon périple de l'été 2013, qui a fait en sorte que je me suis senti autant « chez moi » ? En effet, ce n'est qu'après mon retour, et sur le coup d'un apparent hasard, grâce à une conversation avec l'une de mes filles qui me recommanda cette lecture, que j'ai plongé dans « Elles ont fait l'Amérique ».

Les traces du français ont beau se faire de plus en plus anecdotiques dans l'Ouest, cette présence toujours perceptible a probablement joué un rôle dans mon « inconscient », tout en magnifiant mes impressions de voyage, comme si mon « territoire » intérieur, ma vision du territoire avec ses potentialités de vagabondages, avaient su épouser des lieux bien réels qui avaient déjà été parcourus par des métis francophones. Oserais-je avancer que c'est par contact intime avec des portions de l'inconscient collectif qui s'ébroue en moi que je suis arrivé à éprouver ces émotions, si proches de celles que je ressens en descendant une rivière en canot dans le comté de Portneuf, ou en pêchant le brochet dans un petit lac non loin de Waswanipi, au Eeyou Istchee ? Il s'agit que je doive jongler trop longtemps avec les forces

de la ville, extrêmement sédentarisantes, pour que l'envie de fuguer me reprenne. Pourquoi ? Peut-être parce qu'il existe encore dans le paysage des traces des coureurs de bois et de froid qui aimèrent parcourir l'Amérique au grand complet, de Natashquan en passant par le Wyoming jusqu'au Yukon, aux limites de l'Alaska, ou en filant jusqu'à Bâton Rouge dans le delta du Mississippi. Ces traces jouent un rôle en moi, je le sens. Plus que jamais, je me sens « Américain », c'est-à-dire issu de l'humanité d'un continent tout entier, possible terrain de bien d'autres aventures.

Je n'oublie pas qu'il existe plusieurs frontières très réelles dans cette Amérique du Nord dont je parle avec une apparente naïveté. Je n'oublie pas que je suis Québécois. Je suis fier de mes appartenances. Je ne veux jamais oublier cette langue française qui m'a si puissamment marqué et qui détermine encore le cours le plus créatif de mon existence. Mais je ne souhaite pas rester emprisonné dans un espace périfluvial qui semble avoir encore tant de misère à reconnaître les valeurs de son Nord et de son Grand Nord. N'y a-t-il pas urgence à accepter que notre société ait été bâtie en bonne partie grâce aux trappeurs amérindiens… et aussi grâce aux aventuriers français qui aimèrent les coutumes et les langues autochtones. Combien de missionnaires eurent des visions d'avenir à ce point harmonieuses qu'elles continuent d'influencer les gens du Nord. Je ne veux pas appartenir à un monde replié sur lui-même. Il me semble qu'il persiste un déchirement détestable qui hante de nombreux Québécois francophones tout en les empêchant d'unifier deux grands désirs, soit le désir d'autonomie (si essentiel pour tout peuple digne) associé à l'envie de voir fleurir le fait français en Amérique, avec un autre désir, tout aussi puissant mais probablement plus caché, celui de ne pas créer de nouvelles frontières.

Le sentiment d'être chez soi et libre en escaladant une montagne au Montana, cela ne s'explique pas. Cela se raconte, certes, mais cela fait partie de grands enjeux qui originent plus de l'inconscient que de la conscience, qui dépendent aussi de ce que Carl Gustav Jung nomma « l'inconscient collectif ».

Bien des humains ont la désagréable habitude, tout en prétextant d'excellentes raisons, de mettre des bâtons dans les roues des rêveurs, Indiens, métis, chasseurs d'orignaux, pêcheurs de saumons ou simples photographes amateurs, amoureux des couchers de soleil comme des fleurs. Il est plus que temps de réaffirmer l'art d'habiter librement les plus vastes territoires possibles. La vision nomade permet cela.

Benoit Bordeleau

Hochelaga, en passant

La ville que j'habite : une invention verbale de matières inertes, d'esprit et de mains.

Marcel Labine, *Le pas gagné*

Devenir une ville, un pays, un continent et ne rien conquérir.

Elias Canetti, *Le territoire de l'homme*

Je foule une étendue urbaine assez restreinte, située, selon les aléas de mes trajets habituels et bifurcations, entre les rues Hochelaga et Notre-Dame, Moreau et Pie-IX. Pour Jean Hamelin, monter jusqu'à la terrasse Sherbrooke se révèle une véritable ascension et participe d'une altération du regard. À cette hauteur, le quartier prendrait, selon lui, les aspects d'un tapis magique. Comme pour les paysages de Marc-Aurèle Fortin, l'auteur nous présente un quartier – et plus encore une paroisse – dont la trame commence à s'étendre vers le nord, effaçant progressivement les dernières traces de l'espace rural. Déjà, nous dit-il, à la hauteur de la rue Hochelaga, « s'ouvre devant soi un pays presque inconnu, donc un peu terrifiant. Il n'y a plus de maisons, ni d'un côté ni de l'autre, on a l'impression d'être soudain à la campagne, voici des potagers qui se dessinent, cernés par des clôtures de fil de fer, ici et là de misérables cabanes, plutôt des hangars à débarras[1]. » J'ai parfois l'impression que ce paysage n'a pas tant changé, qu'il s'est densifié tout en conservant ce trait particulier : celui d'un Hochelaga avachi sur son devenir. Si le territoire a pour fonction de protéger et de définir, au ras de ce tapis, de ce jardin, je m'applique à y cueillir de la fragilité – de l'indéterminé.

sur Bourbonnière
dans un carré bouetteux
quatre sapins maigres
se tiennent

sur leurs branches
peluches cuirs troués
et cannettes de Bud
pendent

À 17 h 15, elle met le nez hors de son appartement du rez-de-chaussée, rue de Chambly. Elle est vêtue d'un t-shirt usé à l'effigie de Mickey Mouse, d'un pantalon de coton à lignes verticales dont les couleurs pastel retiennent mon attention. Tandis qu'elle récupère son courrier, je constate que seul son gros orteil gauche touche le seuil précédant la porte. Il s'enfonce dans une matière synthétique verdâtre. Des pentures grincent. Elle disparaît.

*

C'est un matin de juin, peu de temps avant la collecte des ordures. Un homme descend à vélo l'avenue d'Orléans avec, sous le bras, un miroir sur pied. Il s'époumone à l'endroit de je ne sais qui ou je ne sais quoi en zigzaguant jusqu'à la rue Adam : « Je dois ben charrier cent livres au carré ! » Je me dis que pour un seul homme, cela fait beaucoup de couvertures, de feuillets, de reliures, d'annotations et d'abandons à transporter. Il fait courir les rayons du soleil sur les façades rousses et grises, allège mon regard par les reflets lancés dans mes pupilles : des oiseaux de plastique et d'aluminium, piqués dans un jardin ; des voisins qui partagent un verre de rousse ; un gamin qui sue à grosses gouttes sur une trottinette du siècle passé ; une amourette d'escalier consommée entre deux gorgées de 7Up ; les mains fripées d'un vieux et d'une vieille ; une épieuse derrière un rideau de dentelle rose ; un cendrier sous la menace d'une guillotine ; un empilement de chats qui grillent comme des saucisses sur le bord des fenêtres ; des ordures ménagères parmi lesquelles se côtoient des masses vertes et juteuses, un grille-pain et des bottes éventrées,

des bas de laine mités et une cage à hamster, des jantes rouillées et une jambe de bois à motifs fleuris, des restes de spaghettis et des cure-pipes, des câbles de survoltage et des shorts fendus, des cartons mouillés d'Antiphlogistine et de Préparation H. Cent livres au carré, disait-il.

*

Le territoire que j'habite est un quartier aux bords mous. Plus que je ne le marque, je le remarque. C'est un vaste rectangle que je plie et replie – que je froisse et peut-être déchire. C'est Hochelaga, tel qu'il s'inscrit dans la trame des carnets qui s'empilent et des photographies qui s'accumulent. C'est une manière de débarras : une petite pièce toute destinée à ces choses oubliées et qui, avec le temps, resurgissent par le remuement des habitudes. Des gestes et des paroles grappillées dans la feutrine des jours, des listes d'épicerie, des adresses, des numéros de téléphone et des réflexions sommaires ponctuées de taches d'encre indéchiffrables.

*

Rue Joliette, il se trouve un fleuve où reposent clochers et carcasses de chars[2]. Au cœur des épaves point une île où un poète cultive le goût de mourir. Sur le trottoir, un couple s'étonne d'une lionne en peluche avachie sur une branche, avec sous la patte un Daffy Duck écorché.

Vers le nord, entre la coopérative du Funambule et l'édicule de la station de métro, des mains de fil de fer et de papier mâché se dressent dans des pots à fleurs.

*

Le territoire est cet endroit, cet entour et parfois même ce revers, détaché de la chair qui le fait vibrer et par lequel je me reconnais comme regard.

*

Devant la succursale SAQ de la rue Ontario, un champ de chimères. Sacs de plastiques éventrés, bouteilles en tous genres, paquets de cigarettes, prospectus et catalogues Sears imbibés d'eau s'y accumulent. Une poupée de chiffon gît sur un lit de neige brunâtre ou de pissenlits, selon la saison. Sous le babillard culturel, une armoire de mélamine fait étal de sa troisième ou quatrième vie : « Livres à partager », y est-il inscrit.

De l'autre côté de Pie-IX, une fillette est adossée contre une fenêtre sale du Village des valeurs. Elle fait la moue, agite ses doigts frêles dans la poussière accumulée sur le trottoir. Une femme à chapeau s'arrête net devant elle, la saisit par la manche et l'emmène en direction du marché. Du haut de ses sept ans, sûrement moins, elle laisse sur la vitre les bavures de sa silhouette.

*

Dans la cour de la coopérative d'habitation Osmose, un matou de la taille d'un coyote pourchasse une tente emportée par le vent. Ce même chat, été comme hiver, fait de ma galerie son territoire, tandis que les moineaux domestiques effeuillent plants de menthe et de basilic pour aromatiser leur nid.

en toutes lettres
blanches rouges et bleues
sur la porte de La Belle Province
on lit : toilette publique

Il est 17 h 30. Dans une ruelle de fin de journée, un *kid* en veston de cuir synthétique, jean noir délavé et bottes de caoutchouc vertes. Deux autres garçons le pressent, sur leur bécane enfourchée, de les rejoindre, tandis qu'il garde sa petite sœur à distance. Elle ne les suivra pas, pas aujourd'hui.

*

Chaque matin, je jette un coup d'œil par la fenêtre des enfants. Je regarde l'élévateur Miron, coloré d'ocres et de violets – monument au socle aveugle que l'habitude a fini par nommer Lèvre Minotaure. J'accuse une préférence pour les jours de brume qui font disparaître cette palissade de béton et de verre fracassé bordant Notre-Dame. J'en garde le sentiment que le quartier tire à sa fin, mais aussi et surtout qu'il faut regarder en bas, dans la rue, et aller le rejoindre. Ces matins-là, ces matins de gouffres tout autour du quartier, je beurre mes toasts en pensant à la fin du monde.

*

Le bloc de l'avenue Jeanne-d'Arc s'est remis à pulser au rythme des petites magouilles. Le *duct tape* qui lézarde la fenêtre du rez-de-chaussée n'arrive pas à contenir l'effusion. *Ça fait deux mois que j'paye ta dope, pis j'arrive même plus à geler ma face en bas de 25 piasses…* Une Martha Cannary émerge d'une porte rafistolée battant comme celle d'un saloon. Sur la pointe de ses pieds nus, elle marche dans des tessons de bouteille et prend la peine de me sourire.

*

Durant tout l'avant-midi, je ne cesse de regarder les vêtements pincés à la corde à linge du voisin. À l'ombre de la Saint-Vincent-de-Paul pendent sept boxers de couleurs différentes. Ils y sont depuis un jour et une nuit comme un présage de mort. Les inquiétudes se multiplient, des manières de signets entre les pages du quartier.

*

Le 31 mai 2013, un colis suspect est désamorcé au coin de l'avenue Valois et de la rue Sainte-Catherine. Le même jour, dans la ruelle Girard, je trouve une douille de calibre 9 mm sur une plaque d'égout.

*

De leur balcon, les voisins fascinés – Coors à la main – le regardent. Cela fait plus d'une demi-heure que l'homme avance et recule sa Corolla bleue, en entre et en sort, la contourne avec un ruban à mesurer, mesure la distance séparant les pneus du trottoir. Il recommence son manège jusqu'à ce qu'ils soient exactement parallèles. Tous les soirs d'été, c'est ainsi.

*

Dans l'autobus 125, un t-shirt jaune est étiré au point de laisser paraître un quadrillage de chair. En lettres brunes, on y lit *urban society*. Je suis les rondeurs jusqu'au poignet, cerclé d'une bande de latex rose : *Keep a breast*. Sur des genoux, un sac de Gummie Bears. Au centre du visage, un regard vide. Sur le siège d'à côté, un fard à joues devient fond de teint.

aux fenêtres d'un premier
rue La Fontaine
des flocons encore
taillés dans les petites
annonces

des adolescents brûlent
sur Aylwin
le pollen des peupliers

Un kimono à motifs floraux et une chevelure auburn traversent le parc. Sous un bras, un panier d'osier dans lequel repose une bouteille de verre – du jus de pêche, sans doute. Près du chalet, une footballeuse pince la fesse gauche de sa blonde. Dans le carré de sable, les gamins érigent des châteaux autour desquels virevoltent des guêpes. Assis dans les balançoires, des poupons salivent sur les chaînes. Plus à l'est, des adultes – à peine – allument un joint qui passera de lèvres en lèvres. Près du ciel, un balcon craque sous le poids d'une berçante.

En juin 1972, sur ce bout de terrain au coin de la rue Nicolet et de celle qu'on nommait Stadacona, le parvis de l'église Saint-Aloysius se couvrait des cendres de son clocher.

*

Dans ce paysage-débarras, je retrouve les mêmes empilements qu'au bureau où j'use le temps et fonde ce regard – avec les moyens du bord. Ils ne suffisent pas, mais j'ai appris à m'en contenter.

*

Derrière ses clôtures de fortune, l'école se dresse telle une immense chambre vide. Ses trachéotomies sont multiples – des gargouilles de PVC qui feraient pâlir Notre-Dame. Malgré tout, le frontispice ne cesse de déclamer :

la ville d'Hochelaga
délibère et avance

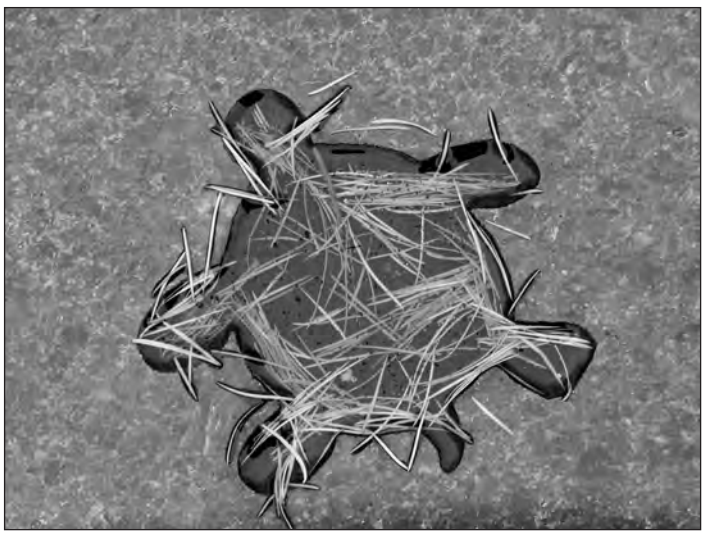
municipalité scolaire
zone de démolition

---

1. Jean Hamelin, *Les rumeurs d'Hochelaga*, Montréal, HMH, 1971, p. 78.

2. Patrick Lafontaine, *Homa sweet home*, Montréal, Éditions du Noroît, 2008, p. 62.





Photos : Lucie Bélanger

Raôul Duguay

Occuper le territoire

Le territoire du rêve

Caché dans le point infinitésimal du possible
Avant l'orgasme du grand boum qui lui donnera naissance
L'Univers n'était qu'un rêve
Et le plus petit accoucha du plus grand
Tout simplement en le rêvant
Le rêve est le sein de la réalité

Caché dans l'infime grain d'un iris versicolore
Le rêve d'une terre riche où germer et grandir
Sentir monter la sève des racines aux branches
Pousser pousser vers la gloire de son existence
Bourgeonner fleurir fructifier
Occuper le territoire
Et cacher en son fruit la suite du monde
Mais sans soleil et sans pluie
Nulle semence n'accomplit son destin
Si le grain ne trouve terreau fertile
Son rêve de devenir un fruit est inutile

Seul avec l'Univers, entre l'éternel infini et l'instant de l'ici, la tête dans le ciel pour voir venir l'avenir, les deux pieds sur terre pour enraciner mon rêve et le cœur à la bonne place pour avoir le courage de le réaliser, je rêve les yeux ouverts. Il est dans la nature du poète de donner à rêver, d'agrandir le territoire de la pensée. Et comme le plus vaste des territoires est l'imaginaire, s'en occuper est un emploi à plein temps. Rien ne se crée sans être d'abord rêvé. Le premier projet d'une nation consiste à signifier

son identité. La souveraineté de toute nation se manifeste d'abord dans les fleurs et les fruits de sa culture. Bien que la solitude soit le royaume de la créativité, le fruit de toute création a comme destinée d'être partagé par la nation. Cultiver l'imaginaire, c'est récolter la culture. La culture est le cœur et l'âme d'une nation, l'écho de ses rêves, le sens de son existence. Ce qu'il reste de l'histoire des nations, c'est leur culture. La culture produit l'agréable. L'économie produit l'utile. Une société saine sait jeter un pont entre l'utile et l'agréable. L'utile pour survivre. L'agréable pour vivre vraiment. La réalité se souvient du présent. Le rêve garde mémoire du futur.

L'étoile de l'espérance vibrait dans le regard d'un peuple en marche vers sa souveraineté. Le souffle vivant de sa voix faisait flotter le fleurdelisé. Mais comme l'étoile a pâli, son rêve bleu, emporté par un vent rouge s'est évanoui. Et la nation porte son drapeau en berne. Quel avenir a son rêve ?

Et moi petit citoyen parmi les citoyens
Je me sens vide et dévasté
Le trou noir de la tristesse a avalé toutes mes lumières
Le rêve est mon pays infini
Avoir et être un pays est mon plus grand rêve
J'ai *le dur désir de durer* (Éluard)
Je sens je sais que je ne suis pas seul
Mais combien sont encore occupés
À rêver d'une victoire lumineuse ?

Vide et vain qui ne rêve plus
N'est que l'ombre de lui-même
Et ne peut devenir souverain de son destin
On rêve d'avoir un pays comme on rêve d'avoir un enfant
L'amour du pays est la première condition gagnante
Aurai-je rêvé en vain ?

Territoire occupé

L'hiver dans les veines, tout le monde attend le printemps. Enfoui sous la glace de l'oubli, le lys dort encore. À quand le réveil ? Sur la place publique un peuple figé par la peur, brûle l'espérance de ses générations. La politique s'occupe des *vraies affaires*. La poésie s'occupe du reste. Pour voler de ses propres ailes, il n'y a pourtant qu'une seule vraie affaire : faire naître le pays Kébèk.

Quatre cents ans à rêver d'un pays qui n'en finit plus d'oublier sa devise et son nom. Dans l'isoloir de la démocratie, le peuple vient de faire fausse couche de son rêve. L'une des conditions gagnantes est l'urgence de maintenir le rêve de liberté toujours vivant. On ne peut remettre aux calendes grecques la réalisation d'un rêve. L'avenir du Kébèk est un sphinx. Et tout est à recommencer.

J'ai mal à mon peuple
Dans la coupe de mon rêve encore quelques gouttes ?
La souveraineté est-elle en ses cendres ?
Le meilleur moyen d'assassiner un peuple
C'est de lui faire croire que son rêve de liberté est vain
Où est le phénix ? Où est le rédempteur ?
Je veux retourner dans le ventre de ma mère
Et n'en ressortir que le jour où le Kébèk sera un pays

Occuper le territoire

En amour avec la vie, mon père et ma mère ont rêvé ensemble d'occuper le même territoire et d'y créer une image vivante d'eux-mêmes. Que de dialogues, de désirs, de caresses et d'orgasmes avant que leur rêve prenne chair ! J'imagine ma naissance. Je me souviens.

Ma première patrie est une femme. Embryon enspiralé dans son ventre, j'occupe un territoire infinitésimal. Occupé à temps plein à devenir un être humain, je navigue à la rencontre de moi-même. Je flotte dans le bouillon de la nature d'une femme pleinement occupée à m'insuffler la vie. Petite virgule de chair tournant en rond dans mon petit territoire, entre rêve et réalité, je m'incarne un peu

plus chaque jour. Encore un peu de temps à manger les gènes de mes ancêtres. Bientôt le ventre de ma mère sera rond comme la Terre. Je perçois l'écho de l'autre monde qui m'attend. J'entends le violon de mon père et la voix tendre de ma mère. Et puis, un jour de fête, j'écoute une immense voix chantant :

Peuple à genoux
Attends ta délivrance

J'attends ma délivrance. Je frappe à la porte de la vie. Naître est ma seule raison d'être. J'attends le grand boum de ma naissance au monde. Et à la pleine Lune d'une rose aurore, vagissant la première lettre de l'alphabet, j'entre dans la réalité, dans un nouveau territoire audible, visible, tactile : l'humanité. Je baigne maintenant dans le bouillon de la culture. Enfin libéré des ténèbres de la solitude, j'explore le territoire inconnu de mes sens. Je goûte à la vie. Je baigne dans la musique de mon père, dans la chaleur des bras de ma mère et dans les rires de mes frères et sœurs. Autour de mon berceau, tout le monde est debout, occupé à faire naître un pays dans une province.

Partis de l'Acadie en quête d'un Eldorado, mes géniteurs ont choisi l'exil dans les territoires du Nord, en Abitibi, terre promise à coloniser. Mais occuper un territoire vierge, c'est s'en occuper. Entre lacs et forêts, apprivoiser l'immensité, défricher, ensemencer, moissonner à en suer son âme, creuser la terre pour en extraire l'or de son cœur. Sortir de la pauvreté. Faire de l'argent pour faire vivre une famille de onze enfants. Et, sans trop en être conscient, faire vivre les propriétaires des mines d'or et de cuivre, les multinationales qui ne vivent que pour faire de l'argent. Petit peuple colonisé par l'avidité des étrangers !

Peuple à genoux
Attends ta délivrance

J'attends j'attends d'être grand. J'écoute et je regarde. Je grandis. Je me tiens debout. J'apprends à comprendre où je suis, qui je suis. Je prends le monde. Je prends la parole. L'apprentissage du langage prend tout mon temps.

J'occupe le territoire du langage. À trois ans, je suis déjà un homme de lettres. La première fois que ma mère me sert une soupe à l'alphabet, je suis émerveillé par les formes de toutes les couleurs moulées dans la pâte. Les voyelles et les consonnes deviennent vite mon jeu préféré. Je répète le nom de chaque lettre que me chante ma mère. Dès que je l'ai chantée, je la mange. Occuper le territoire, c'est le nommer, c'est le chanter. Petit à petit, j'occupe le territoire du langage humain. Prendre pays, c'est prendre parole.

Si tu veux devenir poète
Mange ta soupe à l'alphabet
On ne devient un homme de lettres
Qu'en mangeant des mots chaque jour.

Voilà ce que me dit souvent ma mère. Et mon père d'ajouter : « Tu auras beau manger toutes les lettres de l'alphabet, mais comme les lettres ne font pas vivre un homme, il faut aussi manger de la soupe aux chiffres. Car, quand tu seras grand, si tu ne sais pas compter, tu ne pourras pas t'acheter de la soupe à l'alphabet et personne ne voudra échanger avec toi, un grand poème contre un petit morceau de pain. »

Le territoire de la poésie

À 9 ans, je change de territoire. Exilé entre les murs de l'Orphelinat Saint-Joseph-de-la-Délivrance, à Lévis, très loin de mon Abitibi natale, je me souviens.

Appuyé contre les blocs de granite de ma prison, je m'ennuie de ma mère et de mon père, mort d'avoir trop travaillé, il y a déjà quatre ans. Pour la première fois de ma vie, je deviens conscient que j'habite un territoire glorieux. Après avoir eu l'âge de raison, je vis ma première illumination. Je contemple un coucher de soleil sur le fleuve Saint-Laurent. Là-bas, au-delà du pont de Québec, un autre pont, un rêve vivant : l'arc-en-ciel. Je ne sais plus où commencent et finissent le ciel et la terre. Comme le Kébèk est vaste et beau ! Ainsi naît en mon âme la poésie, territoire infini de l'imagination. La rédemption, c'est la

beauté du monde. Et la délivrance est la liberté absolue de rêver.

Je chante le *Ô Canada* en regardant flotter le drapeau du Kébèk. Je ne comprends pas encore ce que je chante. Je ne sais pas encore que le règne bleu de Duplessis est partagé avec le clergé et les Américains. Je ne sais pas encore que le *Refus global* de Borduas nous fera passer du territoire de la peur à celui de la liberté d'expression. Mais en 1958, à 19 ans, plus je lis les poètes d'ici, plus j'apprends que le territoire que j'habite est celui d'un petit peuple qui ne s'appartient pas. L'aliénation n'a jamais bon goût. À la mort de Duplessis et du peuple des assis, la Révolution tranquille entrouvre la porte de la liberté. La liberté commence par l'éducation. L'ignorance est le boulet, la connaissance est l'essor pour devenir « maîtres chez nous ».

À 25 ans, après avoir fait mon cours classique, j'étudie en philosophie. Mais le territoire de ma pensée est de plus en plus occupé par la poésie et de plus en plus, ma poésie prend l'âpre saveur de la politique. Je tiens une chronique sur la littérature kébékoise dans la revue *Parti pris* aux côtés des poètes Gaston Miron, Gérald Godin et Paul Chamberland. Nous savons que notre territoire est occupé, que nous sommes un peuple petit et dominé. Nous travaillons à le libérer. D'abord en nommant notre état de colonisés, d'aliénés. Puis, en semant l'idée de l'indépendance. Nous attendons notre rédempteur, notre sauveur.

Pour ma part, c'est à l'Exposition universelle de 1967 que je comprends quelle place doit prendre le Kébèk dans le concert des nations. Le monde entier campe sur nos terres. Chaque pays nous révèle le meilleur de lui-même en nous dévoilant les richesses de sa culture. C'est d'abord par sa culture qu'une nation se distingue des autres nations. Aucune nation ne peut accéder à sa souveraineté sans protéger en premier lieu la langue dans laquelle elle s'exprime.

La langue appartient au peuple
Le peuple est la nation

S'occuper du territoire

C'est d'abord par la parole et les écrits des poètes et des artistes qu'est né le rêve de faire du Kébèk un pays. Pourquoi ? Parce que, beaucoup mieux que les politiciens, les poètes, les auteurs-compositeurs et les artistes savent rassembler les foules, toucher le cœur du peuple et le faire rêver. Souvent, c'est de l'émotion que naît la raison de faire les choses qu'il faut. Aux dires de René Lévesque, le Parti québécois n'aurait jamais pris le pouvoir en 1976 sans le souffle vital des rêveurs, sans la passion des gens occupés à faire la promotion de la culture. C'est pourquoi il a déclaré :

Nous ne sommes pas un petit peuple.
Nous sommes quelque chose comme un grand peuple.

Mais un parti politique qui oublie sa jeunesse n'a pas d'avenir. La jeunesse est la plus grande richesse de l'espèce humaine, la promesse d'une suite du monde. L'indépendance ne se fera pas sans l'interdépendance des générations. Un peuple ne connaît sa grandeur que debout (grands-parents, parents et enfants) à chanter sa liberté. Mais après les deux premiers référendums, ce rêve s'est essoufflé. Et aux dernières élections, après le référendum sur le référendum, la volonté du peuple de répondre oui à l'article 1 du Parti québécois n'est plus qu'une virtualité. Combien de temps avant de réapprendre à rêver ? Combien d'amour faut-il se donner avant de naître à soi ? Rêver, c'est nommer la vie sur le territoire. Pour faire naître un pays, il faut l'aimer, le nommer, le danser, le chanter dans la joie.

Kébèk, c'est nous, gens d'ici, gens de cœur
Pays unique du nord de l'Amérique
Grand peuple uni sous le fleurdelisé
Nation qui fleurit et aspire au bonheur
Sous le soleil de l'amour nous chantons liberté
Au fil des jours nous gardons en mémoire notre histoire
Notre fierté, notre victoire
C'est de parler français
Et de vivre ensemble en paix

Aujourd'hui, jour de Pâques, de quelle résurrection s'agit-il ? Du rêve d'amour d'un pays ? Mais où est donc le rédempteur ? Et si c'était chaque Kébékoise, chaque Kébékois ?

Peuple, debout !
Debout, dans l'espérance !
Vouloir savoir être au pouvoir de soi est l'ultime avoir.
Il n'y a de repos que pour celui qui marche
Tout est toujours à recommencer

L'iris versicolore va bientôt fleurir.

William S. Messier

Les deltaplanes

Il arrive de temps à autre que Maryse me lance un mot. D'habitude, nos communications se résument à un « ça va ? » murmuré en début de journée, le nez par-dessus l'écran de bois et de feutre qui sépare nos espaces de travail respectifs – un « ça va ? » qu'elle prononce généralement de manière désintéressée, dans le seul espoir que je lui renvoie la pareille et qu'elle puisse alors m'informer des récents développements de sa vie affective. Je ne suis pas du genre à refuser de rendre à quelqu'un la politesse de son « ça va ? », donc mes matins de semaine chez Estrie Data Plus débutent par une série de hochements et de différents efforts d'empathie à l'égard de Maryse dont la vie n'est pas exactement trépidante ni très mouvementée mais semble néanmoins, à ses yeux, digne d'intérêt pour ses collègues.

Il arrive, donc, qu'au lieu de son « ça va ? » quotidien, Maryse me lance un mot par-dessus notre panneau mitoyen. Elle le plie en triangle et le balance soigneusement dans les airs. Selon l'humeur de son auteure, le mot en question peut être reçu comme une façon plus ou moins originale et coquine d'amorcer à nouveau le dialogue sur sa vie affective – pourvu que je réponde au mot par un mot à mon tour –, ou encore comme une façon d'aborder un sujet qui se prêterait moins à notre forme plus ouverte d'échanges par-dessus l'écran. Dans ce second cas de figure, elle m'écrit la plupart du temps pour pointer les nouveaux cheveux de Monique à la réception, la cravate étonnante de Guy ou les idiosyncrasies d'un Jean-Pierre ou d'une Diane notées lors d'une réunion. Ce type de mot a l'avantage de révéler en Maryse un potentiel surprenant et fort divertissant de commérage et, comme à peu près

toutes les autres formes de communication avec Maryse qui ne touchent pas directement mes tâches de commis aux comptes recevables d'Estrie Data Plus, de me distraire un tant soit peu de ces mêmes tâches.

Aujourd'hui, toutefois, le mot de Maryse s'éloigne de nos sentiers de bitcheries et de complaisance. Elle m'écrit tout simplement : « As-tu 2 minutes ? » C'est une question ridicule. J'ai toujours deux minutes. Je passe mes journées à n'avoir que ça, des minutes. Je lui renvoie alors son papier après y avoir inscrit ma réponse. Je l'entends gribouiller une suite. Au son de la mine de son crayon grattant le bureau à travers le papier, je devine qu'elle est nerveuse. « Pause cigarette. Viens me rejoindre dans 5 minutes. »

Le goudron du stationnement ondule presque sous la chaleur accablante du boulevard Industriel. Je peine à retrouver ma collègue entre les voitures. Un groupe de sous-traitants prennent leur pause sur un terre-plein qu'ils viennent de tondre. Certains sont couchés, d'autres assis sur leurs glacières. En m'approchant je constate qu'ils ont tous le visage couvert de brins d'herbe. Derrière eux, la montagne laisse s'échapper un deltaplane. Ils ne me répondent pas quand je les salue et me regardent tous traverser le chemin vers le stationnement secondaire. J'aperçois la chevelure noire de Maryse entre les capots. Elle porte des lunettes fumées et tient une cigarette électronique. Avant que je puisse lui demander la raison de notre rendez-vous, elle me fait signe du doigt d'entrer dans sa voiture du côté passager.

— Il se passe quelque chose au bureau, je sais pas c'est quoi, mais je le sens. Regarde mon genou.

Une autre particularité chez Maryse : son affection pour les théories du complot à petite échelle. Si c'est généralement manifeste dans les récits de sa vie affective – un tel ne la courtise que pour se rapprocher d'une autre qui se trouve être sa meilleure amie, un autre ne l'a pas invitée à un rassemblement quelconque parce qu'il veut se venger d'une injure du passé, tout le monde est contre elle, etc. –, il est rare que tout ça déborde dans nos discussions concernant le travail. Je me prépare à répondre mais elle m'interrompt :

— Je l'sais que ç'a l'air fou, mais tu checkeras, en rentrant. Notre rangée de bureaux a été tassée de trois pouces vers le mur des toilettes. Ils les bougent un peu tous les jours avant qu'on arrive ou après notre départ. Sais-tu comment je l'sais ? C'est simple. Tous les jours, la première affaire que je fais quand j'arrive, c'est prendre mon verre pour le remplir dans le lavabo des toilettes.

Elle a gardé ses lunettes et parle sur un ton qui ne lui ressemble pas tellement et à un rythme effréné. Elle a déposé sa cigarette électronique pour tenir désormais le volant à deux mains, comme si elle s'apprêtait à partir.

— Pis depuis le début de la semaine, je m'accroche le genou en revenant pis je manque de bêcher pis de renverser mon eau. Mais l'affaire, c'est que j'ai jamais changé mon trajet, moi. Non, non. C'est les panneaux qui bougent... Regarde mon genou. Je te le dis, il se passe quelque chose.

Nous sortons de la voiture en convenant d'une stratégie pour éviter d'éveiller les soupçons parmi les collègues. Nous ne voudrions pas que la panique s'installe. Avant de me quitter, elle me crie par-dessus le vacarme des tondeuses et des tracteurs des sous-traitants :

— Tiens ça mort, OK ?

Une semaine s'écoule après notre rencontre secrète et voilà que tous les employés des comptes recevables entretiennent le même soupçon au sujet des méthodes plus ou moins insidieuses par lesquelles d'autres départements envahissent notre espace de travail. J'en déduis que Maryse n'a pas réussi aussi bien que moi à « tenir ça mort ». La nature incriminante des preuves que les collègues fournissent demeure toujours discutable, mais il semble bel et bien que la paranoïa initiale de Maryse se soit propagée. Sans oser lever la tête, sans même lâcher leur posture habituelle de travail, penchés sur une grille ou un tableau de chiffres, ils amplifient tour à tour le récit collectif d'informations lacunaires ou de rumeurs sorties de je ne sais quelle conversation entendue dans les toilettes.

— Guy m'a dit qu'ils veulent engager un nouveau T. I. pis une couple de commis, en août.

— Où c'est qu'ils vont les installer, tu penses ?

Leur utilisation de la troisième personne du pluriel ajoute une aura mystérieuse et non justifiée aux membres de la direction : c'est leur accorder beaucoup trop de malice et d'industrie. Que nos humbles dirigeants soient les architectes d'un complot de lente invasion du département des comptes recevables reste possible mais je suis convaincu qu'ils seraient beaucoup moins subtils. Ce « ils » tout-puissant, c'est plutôt Marc, Line, Michel et Michel. Des gens honnêtes, quoique ternes, qui se comportent comme tout le monde. Ils font leurs courses aux mêmes épiceries que nous, vivent dans les mêmes quartiers de banlieue régionale que nous, possèdent le même type de voitures. Et Dieu sait qu'ils n'ont pas de temps à perdre à jouer au Risk avec les divisions du bureau. Du moins, c'est ce que je pense alors que les rumeurs se calment entre les cloisons, et l'espace sonore d'Estrie Data Plus est de nouveau submergé par l'orchestre de doigts sur les claviers d'ordinateurs, de toussotements, de raclements de gorge et de reniflements ponctuels, de photocopieurs et d'imprimantes plus ou moins coopératifs, de sonneries de téléphones et d'ajustements de chaises sur roulettes. Sans oublier le grondement du système de ventilation qui toujours nous caresse de ses basses fréquences et nous remue secrètement jusqu'au plus profond de nos tripes.

Dérangé sans doute par les conversations qui, tout à l'heure, virevoltaient dans l'aire de travail, Marc, un directeur adjoint, sort de son bureau armé d'une feuille de papier et monte sur une chaise pour attirer notre regard au-dessus des séparations.

— Attention tout le monde ! J'ai un petite annonce d'intérêt général à faire, pour conclure la journée en beauté : la direction m'a dit à l'instant que votre collègue, euh, Maryse, euh, Dubuc...

Cachée derrière son panneau de feutre et de bois, Maryse interrompt alors l'adjoint et il est difficile de ne pas être frappé par l'hostilité de sa voix – Maryse qui, d'ordinaire, redouble d'enthousiasme devant ses supérieurs.

— Bolduc.

L'adjoint jette un coup d'œil sur sa feuille.

— Oui, c'est ça, Maryse Bolduc, votre collègue, a été nommée employée du mois. Je vous demanderais donc de

réserver une bonne main d'applaudissements pour notre Maryse, euh, Bolduc.

Il y en a qui se font une fierté de dire qu'ils comptent parmi les jeunes bâtisseurs du coin ; ceux qui, après des études quelconques, sont retournés dans la région pour y vivre, y faire rouler l'économie. Je ne suis pas prêt à aller jusque-là, je ne bâtis pas grand-chose chez Estrie Data Plus. Les collègues téléphonistes parlent aux clients, remplissent les formulaires appropriés et me les acheminent via un système de livraison rudimentaire consistant en un chariot qui fait la tournée perpétuelle des bureaux, poussé par un de nos camarades les plus enjoués. De nouveaux formulaires échouent dans mon porte-documents, au rythme infaillible de trois formulaires l'heure, et je dois les trier selon leur provenance et leur destination en prenant bien soin de noter cette dernière dans le dossier de la base de données informatique de l'entreprise. Les dossiers jugés prioritaires sont relayés aux adjoints par un second chariot effectuant, pour sa part, l'aller-retour entre nos bureaux et ceux, plus luxueux ou tout simplement moins dégarnis, des patrons. Les dossiers dits réguliers suivent le traitement du même nom. Toute nouvelle information sur les clients recueillie par un collègue téléphoniste et transcrite sur le formulaire doit être incluse dans la base de données. Celle-ci étant accessible à tous nos clients, nos directeurs adjoints se font le devoir de nous sensibiliser à l'importance de tout noter dans la base de données. Des changements de prix de vente d'un article au numéro de série d'une pièce d'assemblage en passant par le code de couleur pour un produit quelconque, il faut tout noter dans la base de données.

Nos locaux, qui logent dans une aile d'un complexe abritant quelque cinquante entreprises, n'ont des fenêtres que d'un côté, celui où se trouvent les bureaux des adjoints. Ici, dans l'ombre, le quotidien est une histoire de chariots *in* et de chariots *out*. Et les journées chez Estrie Data Plus sont tellement constantes que, pour celui qui de semaine en semaine y accumule les preuves qu'il perd lentement son âme et ses facultés alors qu'il est dans la force de l'âge, la perspicacité devient aussi molle que le fond de glaise

des fossés du boulevard Industriel. Tandis que pour celui qui, au contraire, est convaincu de vivre ici le meilleur du meilleur, les années dorées, cette même constance est tellement importante que le plus infime changement devient un événement. C'est sans doute pourquoi je peine toujours à identifier les marques de la dérive de nos cloisons de feutre et que Maryse est sur un pied d'alerte depuis le premier travers.

Dans sa voiture, ma collègue se ronge les ongles compulsivement et semble incapable de rester immobile. Elle tète sa cigarette électronique avec tellement d'intensité qu'un petit sifflement s'échappe de l'instrument. Ce matin, nos bureaux avaient encore bougé et, cette fois-ci, il était impossible de ne pas le remarquer. Si, la semaine passée, je doutais des théories qui circulaient dans le bureau, me voilà mis devant une évidence : il se passe quelque chose. Du moins, le mobilier a bougé.

— Il faut que t'ailles leur demander. Toi, ils te font confiance. Ils te trouvent correct. Ils te veulent dans leur équipe.

Maryse me parle sans me regarder, elle fixe, droit devant elle, le pare-brise d'une Corolla qui reflète le soleil sur nos visages. La montagne crache un nouveau deltaplane et la vapeur de la cigarette électronique se dissipe dans l'habitacle. Nous terminons nos sandwichs en silence.

Le bureau est inondé par la lumière de fin de journée, tellement que je dois plisser les yeux pour les habituer à la clarté. Marc ne s'arrête pas de taper au clavier pour me demander quel bon vent m'amène. Avant de répondre, je remarque, sur le mur derrière, un cadre montrant une photo de mon directeur adjoint prise en plein vol, alors qu'il effectuait un saut de deltaplane. Sur l'image, il est couché sous celui qu'on devine être l'instructeur, dans une grande poche qui ressemble à un sac de couchage. Je prends une voix calme et cool et présente un dossier auquel j'ai inventé un problème qui justifierait que je l'amène directement à un adjoint – un doublon dans la base de données à contrevérifier auprès d'un client. Marc me répond sans détacher ses yeux de l'écran ni ses doigts

du clavier. Ou plutôt, sa tête se tourne ostensiblement vers moi, comme pour me signifier qu'il fournit là un effort minimal d'attention, son regard toujours accroché au moniteur.

Avant de quitter son bureau, je prends un dernier bain de soleil et, sur le pas de la porte, demande tout bonnement pourquoi nos bureaux ont été déplacés, ce matin. Je joue la carte du subalterne « complice » en soulignant que les collègues sont sur le gros nerf et en lui rappelant qu'il sait bien que le moindre déplacement peut causer beaucoup d'émoi chez les « pas-de-vie ». En prononçant ces derniers mots, je lève brièvement le regard vers son cadre de deltaplane, espérant que Marc remarquera, ne serait-ce qu'inconsciemment, que par ce geste, je sous-entends qu'il est plutôt membre du club élite des « ayant-une-vie ». Il ne bronche pas et répond « Ha ! Ha ! OK, merci, bye ! » Maryse dira plus tard que c'était de l'ignorance intentionnelle. Je choisis de croire qu'il n'écoutait tout simplement pas.

À mon retour au bureau, ils sont cinq à attendre mes explications et à émettre un soupir de découragement quand je les informe que je reviens bredouille. Ils fondaient tant d'espoir sur moi. J'ai le sentiment de les décevoir profondément.

— Ostie ! Ils nous prennent pour des caves !

— Pis c'est rien, regarde : Marcel est rendu avec ma chaise, moi, j'ai la chaise de Johanne. Johanne a même pu de chaise.

— Je suis pas à l'aise pantoute, moi, avec l'idée de m'asseoir dans la moulure de quelqu'un d'autre.

— Moi, je dis qu'on sort toute la gang à une heure et cinq. Juste pour leur montrer qu'on le sait, qu'il se passe quelque chose.

— Qu'est-ce tu veux dire, « la moulure de quelqu'un d'autre » ?

— Toute la gang des comptes recevables, on sort sur le gazon devant les fenêtres des boss juste avant de recommencer, après le dîner. Cinq minutes. Ça va envoyer un message.

— T'es malade ? Va falloir finir cinq minutes plus tard.

— Ils vont ben nous le dire, ce qui se passe.

— La moulure de fesses, là. Sur la chaise. Mettons qu'entre Johanne pis moi, y a une pas pire différence de moulure…

— Moi, je dis qu'on en prend un dans un coin, là. Pis qu'on l'oblige à nous dire ce qui se passe.

— On pourrait essayer avec Line, elle part tout le temps aux toilettes autour de dix heures.

— Ils veulent faire rentrer du nouveau staff. Regardez ben ça, d'ici un an, la place va être remplie d'étudiants en stage.

— Non, non. C'est les ventes, ils veulent prendre toute la place parce que c'est des frais-chiés de sans-dessein du calisse.

— Woh ! Calme-toi, Maurice, tu vas perdre un bouton de ta chemise.

La tension est à son apogée dans le bureau et il est difficile de déterminer si c'est à cause d'un important contrat que les adjoints viennent de perdre ou si la guerre territoriale a été officiellement déclarée chez Estrie Data Plus. Il faut dire qu'après la démonstration de force des comptes recevables, un midi de la semaine dernière, les départements nous ont isolés. Ce midi-là, les adjoints nous ont sommés de rentrer travailler en insistant de façon drôlement convaincante qu'il ne se passait rien d'anormal dans le bureau, que nous hallucinions, que tout ça commençait à peser sur le moral de l'ensemble des services et sur l'ambiance générale au bureau, que c'était de l'enfantillage.

Mon seul autre « ami » du travail, à part Maryse, est aux services informatiques et quand j'ai voulu l'approcher pour partager je ne sais quelle niaiserie du moment, il s'en est tenu à une réponse monosyllabique et à un sourire poli. Voyant ma déception, il m'a fait signe de me rapprocher.

— Regarde, c'est rien contre toi, mais les comptes recevables font un peu capoter tout le monde, ces temps-ci... Maurice m'a quasiment écrasé avec son chariot, ce matin. Johanne est pas parlable dans notre covoiturage. C'est quoi l'ostie de problème ?

Je lui résume le fil des événements depuis le mot de Maryse jusqu'au midi notoire devant l'immeuble et il

hausse les épaules et secoue la tête comme pour signifier soit son découragement, soit son incompréhension. Je lui réponds avec le même mouvement de tête.

Et puis, au retour d'une fin de semaine de trois jours, à peu près aussi subitement qu'elles sont apparues, les tensions se calment chez Estrie Data Plus. Le mobilier continue pourtant de bouger mystérieusement, mais les collègues abandonnent leurs plans de révolte ou n'en parlent tout simplement plus. Je suis conscient qu'ils pourraient très bien avoir décidé de m'exclure des discussions depuis que j'ai prodigieusement chié dans la pelle dans le bureau de Marc, mais je choisis plutôt de croire qu'ils ont seulement assimilé les petites instabilités dans leur espace de travail comme autant de nouvelles données à intégrer. Les autres départements ont recommencé à nous tolérer.

J'en retiens que, de flux en reflux, de sacs en ressacs, les montées en épingle du quotidien chez Estrie Data Plus se soldent plus souvent qu'autrement en queue de poisson.

Les adjoints m'ont rencontré en avant-midi. Maryse avait raison : ils me veulent dans leur équipe. Marc, Line, Michel et Michel m'invitent, le soir même, au restaurant au pied de la montagne où nous devons discuter de ce que Marc a nommé « mes plans pour l'avenir ». Tout l'après-midi, ils m'ont adressé différents clins d'œil et bines de connivence comme si je faisais d'ores et déjà partie de leur clique. Et chaque geste de cette nature est suivi, quelques instants après, par le spectacle du visage froid et neutre de Maryse qui s'élève au-dessus de la cloison entre nos bureaux.

Ce soir, en sortant du bâtiment où se trouvent les places de stationnement réservées à la direction, je remarque une affiche sur le babillard devant la porte. On y trouve normalement les diverses annonces des ressources humaines et les différents événements externes prévus par l'entreprise – tournoi de balle-molle, épluchette de blé d'Inde, quille-o-thon, etc. Juste à droite du portrait de notre employée du mois, un papier annonce la tenue de séances de yoga le matin. Les employés intéressés sont priés de se présenter au bureau dès 7 h, les séances ayant lieu ici même, dans nos locaux, avant les heures de travail.

À gauche de l'affiche, sur le babillard, je croise à nouveau le regard figé de notre employée du mois.

La montagne paraît plus imposante de ce côté-ci de l'immeuble. Un dernier deltaplane émerge de son flanc et fonce dans l'horizon, vers le soleil couchant. Marc et un des deux Michel me prennent bras dessus, bras dessous, pointent l'objet volant et me demandent si j'en ai déjà fait. Apparemment, il n'y a rien de tel pour se sentir vivant.

Guy Sioui Durand

Le onzième Indien

Et cet après-midi, qu'est-ce que tu as fait ?
Je suis allé faire un tour du côté du camp indien.
Tu as vu quelqu'un[1] *?*

Prologue

À travers le brouillard, la lune est pleine. Un fabuleux dialogue s'échafaude dans la nuit. Deux êtres s'animent. Yänariskwa est un grand loup éloigné de sa meute et hanté par l'art action. Tio'ngentsihk, qui est aussi Nezualtcoyotl, est un serpent « braconnier de la prise de paroles ». Les deux se déplacent dans des territoires géographiquement disloqués. Ils furent d'abord à Mashteuiatsh sur les rives du grand lac Pekuakami où vivent les Pekuakamilnuatsh. On les apercevra ensuite au Vieux-Port de Kébec où un Wendat sorti de sa réserve a planté les piquets d'une tente pour un rassemblement de poètes. Les voilà encore au sommet d'une pyramide chez les Totonaques au Mexique qui font Festival de leurs identités autochtones. Finalement, certains pensent qu'ils aboutirent à l'aube sur les rives de la rivière Unamen à l'entrée Nitassinan des Innus.

Dialogue

— T'y rendras-tu seul, par toi-même ? que lui balance Yänariskwa.

Tio'ngentsihk, pliant de son pouce et de son index le bouchon de la Black Label qu'il venait de décapsuler, siffla entre ses lèvres serrées :

— À faire rêver les visiteurs, certains *païsages* n'encombrent pas moins les indigènes.

Yänariskwa, tirant sur le liège de sa bouteille de vin espagnol déjà entamée, chantonne :

— Y'en a pas un sur cent et pourtant ils existent, la plupart fils de rien ou bien fils de si peu, qu'on ne les voit jamais que lorsqu'on a peur d'eux, les anarchistes.

Tio'ngentsihk, quittant sa peau pour se métamorphoser en Nezualtcoyotl, entraîne le loup au sud, en face de la pyramide du printemps, loin dans le centre de l'Américité. Là, il interroge :

— *Pais* ?

Yänariskwa renifle les odeurs chaudes.

— Tu m'amènes chez mes amis, les Indiens totonaques. *El Pais*, le pays. *Pais* cépage d'un vin que l'on trouve ici au Mexique. Pour parler d'Art Nature ou de *Land Art*, les Mixtèques et les Totonaques qui ont adopté comme langue seconde celle du conquérant, l'espagnol, disent *arte en el paisage*. *Pais*, qu'il répète, songeur.

— Parce que j'écris. Parce que je vocifère. Parce que je performe des mots enragés, ici je suis Nezualtcoyotl. Ce *Pais*, c'est aussi ce chemin de travers dont je ne suis jamais sorti, sauf pour les Trois-Rivières, Mashteuiatsh, Kébec, Tajin et… tantôt cette Pointe sur la rivière Unamen, lance d'un trait Nezualtcoyotl, dont tous les poèmes, tel un *trickster* corbeau-coyote-carcajou, se retournent politiquement contre lui.

Le loup grimpe au sommet de l'architecture ancienne. L'autre le rejoint en glissant sinueusement sur tous les hiéroglyphes de la façade. Manifestement, le serpent hybride tente de faire bifurquer la conversation. Yänariskwa hume les odeurs de maïs cuits en bas. Il veut causer le plus sérieusement du monde des territoires. Il confirme :

— Du sommet de la pyramide des Mehicas à Cuyuxquihui, je me rapproche de la lune. Tu n'es pas Quetzalcóatl, le fameux « serpent à plumes de quetzal ». Tu es vraiment Nezualtcoyotl, le poète aux multiples visages de la culture Toltèque. Où que tu ailles ta réputation est trouble.

Nezualtcoyotl lâche entre deux volutes :

— Les Maîtres de ce monde, ils ont un faible pour la ségrégation.

— J'oppose à tes *païsages* nos territoires, répond Yänariskwa.

Un paysage, comme la fenêtre ou la toile encadrée, n'est qu'une mise en images, un cadrage partiel. Une représentation prétendument objective. Pourtant ce n'est qu'une « réalifiction », que le loup orphelin des siens annonce. Du même souffle, il hurle pour dissiper le brouillard. Le loup, dont les mots lui pèsent sur le cœur, ajoute :

— À l'opposé, les territoires sont réels et vivants. Ils sont habités, parcourus, protégés, conquis ou partagés. Ils ont dans nos langues pour noms Nionwentsïo, Nitassinan. Ces territoires sont pluriels. Leurs frontières sont poreuses. Il s'y superpose des lieux imaginant et d'autres imaginaires. Un de ceux-là est la subversion des mots qui libère l'audace.

C'est l'autre face de l'art.

Nezualtcoyotl, frémissant de ses plumes aux couleurs d'encres vives, laisse filer entre deux lampées :

— Il est par ailleurs des territoires d'immédiate proximité que l'on voue à l'inscription de signes à valeur esthétique et qui n'occuperont de volumes que sur les rayons de bibliothèques.

Yänariskwa, en alerte, dit en s'élançant :

— L'alcool, territoire commun d'enlisement ? *Eskonyen* (toi et moi en langue wendat), c'est le temps de remonter dans les territoires du Grand Nord là où les grandes rivières bouillonnent d'une authentique eau-de-vie.

— Gardez tout[2], dit à nouveau Nezualtcoyotl se débarrassant de sa seconde peau.

Redevenu Tio'ngentsihk, perplexe, il se glisse dans les traces du quadrupède.

Épilogue

Des bruits de voix résonnent sur le quai.
La séance de poésie était close.
J'entendis crier mon nom par les neuf autres.
Nous étions dans l'ombre.
Faut que je parte, que je lui dis,
Je tenais en main l'édition de 1946 des nouvelles d'Ernest Hemingway.
Dix Indiens.

Dès ses premiers mots, ils se sont tous méfiés mais aussi ébahis de tant d'énergie. De nos brèves invectives

politiques je n'ai eu de cesse de garder le rythme sulfureux qui tient à la déstabilisation du langage et à la révolte contre l'ordre établi. N'avons-nous pas l'espace comme « peaux » en partage ? Il les a appelées « peaux aliénées ». Moi je transcris « peaux sauvages ». Ce qui donne à penser qu'il faut parfois des nomadismes comme détournements du trajet prévu pour réellement comprendre une parcelle des territoires réels. Ça nécessite des poètes orageux. Mes pensées sinueuses prirent fin à une date précise : le 23 décembre 2012. Je sais que cette journée-là, sa peau de serpent est demeurée sur le sol, libérant à jamais dans l'infinitude son imaginaire rebelle. En vérité, je n'aurai échangé que quelques lettres avec lui. Nos yeux, nos poignées de mains et nos regards de feu se firent compagnons de résistance seulement à Mashteuiatsh et à Québec[3]. Mon complice poète ne viendra jamais sur les rives de la rivière Unamen. Il n'apparaîtra pas au générique de *Paroles Amérikoises*[4]. Je l'ai pourtant espéré, attendu. Loin des meutes, son « écritur[5] » ne s'épuise pas. Des traces, pour toujours, m'indiquent là où je vais, que le « beau sauvage » mauricien est réellement devenu guerrier iroquoïen comme moi. Il ne me reste là qu'à relire ce « voleur de cause[6] ».

Ainsi en a-t-il été de la nécessité de libérer l'imaginaire de nos territoires communs. Ainsi en sera-t-il encore. Tes mots ne trompent personne, Yves Boisvert. Tu es, pour l'infinité[7], le « onzième Indien » !

---

1. Hemingway, Ernest. *Dix Indiens*, Paris, Gallimard, NRF, 1946, p. 16.
2. Boivert, Yves. *Gardez tout*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1987.
3. Boivert, Yves et Guy Sioui Durand. « R (Rêves, rituels, rapides, réserve, révolte, réveil, réjouissance) », *Aimititau ! Parlons-nous !* Textes rassemblés et présentés par Laure Morali, Montréal, Mémoire d'encrier, 2008, p. 211-241.
4. Bastien, Pierre (réalisateur). *Paroles Amérikoises*, Montréal, Les Indépendants Associés, 2013.
5. Yves Boisvert fonde la revue *L'Écritur* en 1972.
6. Boivert, Yves. *Voleurs de cause*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1992.
7. Acquelin, José. *L'infini est moins triste que l'éternité*, Montréal, Les Herbes rouges, 2009.

Lettre à un écrivain vivant

Carole Forget à Yves Bonnefoy

Mes arrière-pays

Peu importe la période froide et sombre à laquelle je découvrais votre parole, une seule saison me lie à vous : vous surgissez encore et toujours au milieu de la chaleur intemporelle de l'été. Je réentends votre vent sur les terrasses, revois la pierre chaude sous la salamandre, et Douve courir sur le promontoire comme en bordure de la mort. Douve qui vous échappait sans cesse et vous poussait aussi loin que le poème présageait le lieu de la rencontre. Oui, *longtemps ce fut l'été*[1], et je vous suivais dans vos parcours italiens, vous accompagnais dans votre quête d'un *chemin qui serait la terre même*. Il me fallait fermer les yeux parfois, car ici l'été se retient, si court dans les souffles, se rétrécit, pour que nous le récréions en images. Sous ce soleil estival qui enveloppe les corps et les rend lourds abondent vos interrogations.

Vous vous êtes engagé dans les arrière-pays de l'écriture, ceux-là géographiques, et circonscrits même, où je n'ai pu que vous accompagner, prise aussi à cette quête d'un territoire à moi, d'un vrai lieu. Votre annonce, ou plutôt votre doute, était trop prometteur : *J'ai souvent éprouvé un sentiment d'inquiétude, à des carrefours. Il me semble dans ces moments qu'en ce lieu ou presque : là, à deux pas sur la voie que je n'ai pas prise et dont déjà je m'éloigne, oui, c'est là que s'ouvrait un pays d'essence plus haute, où j'aurais pu aller vivre et que désormais j'ai perdu.* Aller y vivre, justement, oui, là se précisait l'amorce de mes départs : un endroit où *exister, mais autrement qu'à la surface des choses*.

J'aspirais à cette condition d'un lieu où *je serais profondément libre car rien de lui ne me serait étranger*, où la terre se révèle simplement dans sa lumière, sa matière et ses couleurs, comme celles des peintres du quattrocento pour lesquels vous vous passionnez ! Connaissez-vous les coloris

de nos provinces nordiques lorsque de novembre à mars se déclinent les gris et les marrons ? Je suis donc partie, souvent et longtemps, et suis chaque fois revenue. Ce qui était prévisible car, vous l'avez dit vous-même, le vrai lieu n'existe pas. Ne poursuivez-vous pas votre bel incipit ainsi : *Pourtant, rien n'indiquait ni même ne suggérait, à l'instant du choix, qu'il me fallût m'engager sur cette autre route. J'ai pu la suivre des yeux, souvent, et vérifier qu'elle n'allait pas à une terre nouvelle. Mais cela ne m'apaise pas, car je sais aussi que l'autre pays ne serait pas remarquable par des aspects inimaginés des monuments ou du sol.*

Au cœur de mes déplacements, un ailleurs plein de promesses hantait l'éternelle exilée que j'étais devenue, exilée volontaire et animée de projets de livres, toutefois, puisqu'il faut des empreintes et des traces. L'impression de résonner à votre écho ne diminuait pas, car vous l'avez écrit, *poésie et voyage sont d'une même substance, d'un même sang*. Et la parole poétique propose sa liberté unique, parfois même révélatrice. Vous réaffirmiez *la vertu de l'égarement*, ce qui réconforte quiconque s'accroche à un endroit, croyant s'y retrouver, mais, saisissant déjà *quelque défaut dans la manifestation de la terre* repart, non pas déçu mais pris à nouveau par une lacune, un manque, qui nous signale que l'on n'a pas réussi à élire un autre endroit pour vivre. Les Antilles ou l'Europe, peu importe, je m'y suis attardée, y ai écrit mes bifurcations, tout en reparcourant *L'arrière-pays* qu'est le vôtre.

Habitez une ville, quittez-la et retournez-vous pour voir ce qu'il reste de votre présence. Mais vous savez déjà que la mémoire n'a de vérité que ce qui s'y efface et se recrée. M'éloignant à peine de vos *tendances gnostiques*, je me suis demandé ce qui définirait un lieu qui m'appartienne. Et toutes ces interrogations qui s'ensuivaient : À partir de quel moment peut-on affirmer qu'un lieu, qu'une ville, qu'un pays est le nôtre, faut-il y naître ou y mourir pour qu'un endroit nous soit désigné ? Tous les autres pays que l'on traverse, où l'on vit et que l'on fouille, ne demeurent-ils pas que des endroits où l'on est un passant ? Questions demeurées sans réponse et se répétant encore, avec pour seule consolation celle de vous rejoindre lorsque

vous avouez : *Et le voyageur se demande : le lieu ne garde-t-il rien de ce qui pourtant a eu lieu ? L'être s'oublie-t-il, instant après instant, est-ce à moi, à moi seul, de me souvenir ?*

Nous avons été ensemble voyageurs en gardant en pensée l'écriture de ce livre nécessaire, *un livre où la raison finirait par circonvenir le rêve*, car nous avançons vivant sur la terre, et sa beauté suffit. *Après quoi je finis par aller en Italie…* avec vous qui nourrissez l'idée de Rome par de multiples provinces lointaines. Rome que notre amour de la langue et des images finit par définir comme *le* centre.

Quel est donc ce point de rupture qui met à distance le lieu d'arrêt et de repos ? Pour moi ce fut l'océan, une fois cet Atlantique traversé, l'arrivée sur l'autre rive me donnait l'impression d'avoir davantage de repères et de me rapprocher de ce centre poétique et romain justement. Pour vous il y eut un arbre, « l'arbre » comme vous le nommiez, devant vous, seul, grand, superbe dans la finitude du paysage de l'enfance, mais de l'autre côté de la colline, et qui dessinera désormais une ligne entre la maison de Tours, l'école, les contraintes et les vacances de Toirac, les champs, la rêverie.

De cette faille, entre le corps et l'été, entre le désir et la présence, est né *le plaisir de créer artistiquement, la préférence accordée sur l'expérience vécue à la beauté propre d'une œuvre*. Car en définitive, le vrai lieu, le vôtre, le mien, n'est constitué que d'un seul livre que nous réécrivons, titre après titre, une demeure dont nous redéfinissons les désolations, repeignons les murs par d'autres étonnements, où nous refouillons le trajet d'une rencontre. Me revient à l'esprit votre poème « Dévotion », dans lequel vous chantez les endroits de prédilection susceptibles de nous faire croire un instant que l'on est prêt du but, que l'on « brûle », que le centre étant là, à deux pas, fera ainsi achever l'errance.

Ce passage à la création que vous avez ressenti comme une trahison ne nous sépare pas de *l'ouvert des jours*, mais les pénètre dans la pleine conscience de l'être, et les prolonge. Je vous laisse terminer cette missive, puisque vous avez écrit le plus bel incipit qui soit et que si souvent vous m'avez enlevé les mots de la bouche, moi aussi

défaite entre le projet de vivre et celui d'écrire : *je savais que dehors c'était l'été, en effet, avec le chant des grillons, la lumière déserte, le chemin. Toute ma vie résumée et toute ma tâche, mais je n'étais pas effrayé.*

Carole Forget

---

1. Les passages en italiques sont tirés de *L'arrière-pays*, et de *Les tombeaux de Ravenne* de Yves Bonnefoy.

Texte en mémoire

Jean-Pierre Ronfard

Le Titanic

Le hurleur à la taverne

Il est proche d'être saoul :

Un bock, Charlie,
Faut pas se laisser abattre.
Repartons la discussion de taverne puisque c'est là qu'on est.
Parler, parler, faut parler.
D'abord, si tu parles, tu te prouves que tu existes,
Important !
Ce que tu dis c'est secondaire.
Hé bien, parlons enfin, Charlie !
Parlons et reparlons de cette fameuse fin du Titanic
– L'Apocalypse ! Now ! –
Comme ils disent si bien, les témoins de Jéhovah, les écologistes et les cinéphiles avertis.
L'Apocalypse !
Pis ?
La fin du monde !
Pis ?
Y a rien là. La fin du monde, c'est pas la fin de tout, hostie !
L'Apocalypse, bon, ça arrive,
Alors, dis-moi, d'après toi, qu'est-ce qui vaudrait la peine d'être sauvé dans le sinistre ?
Hein ? Des choses, des lieux, des gens exceptionnels ?
Vous en connaissez beaucoup, vous, des gens exceptionnels que ça vaudrait la peine de sauver dans le sinistre, des gens à embarquer dans les canots de sauvetage, priorité absolue ?
Je parle pas des gens qu'on aime, l'amour, c'est différent.
Non, les gens importants pour le bonheur du monde,
Les mille, cent, vingt, dix,
Les dix têtes à sauver coûte que coûte pour le bonheur de l'humanité.
J'écoute.

Des noms. J'attends des noms. Donnez-moi des noms.

Bon, c'est trop difficile. Alors, un nom,

Une seule personne à sauver,

Pas deux, une!

La personne à sauver dans le naufrage du Titanic.

C'est la vraie question, la question à 500 000 dollars.

Einstein Albert?... Depuis qu'il a sorti ses fameuses formules, il n'est plus bon à grand-chose, mais, malgré tout, n'est-ce pas lui qu'il faut sauver pour lui permettre de collaborer trente ans plus tard à la bombe atomique?

La jeune Greta Gustafson? Avec ses sept années, elle entre doublement dans la catégorie des femmes et des enfants qu'il faut sauver d'abord. Elle est là en petite jupe écossaise, toute prête à se diviniser sous le nom de Greta Garbo.

La mère Teresa en bas âge, déjà en route vers Calcutta.

Al Capone, non? Voilà l'homme à sauver!

Le plus grand créateur de jobs qu'ait connu l'Amérique!

Penses-y un peu, Charlie, le nombre de gens à qui il a donné de l'emploi, ce bonhomme-là, c'est pas croyable:

Tueurs, receleurs, comptables, policiers, journalistes, cinéastes, juges, romanciers, acteurs…

Pis d'abord, l'Amérique sans Al Capone, est-ce que ça serait bien l'Amérique?

C'est lui qu'il faut sauver pour sauver l'image réelle de l'Amérique. Non?

Qu'est-ce qu'il faut faire?

Sauver des images, des histoires, des beaux mensonges

Oui bien donc sauver des gens?

Et pas tous! Non, certains seulement. Au choix. C'est le choix qui fait problème. C'est normal. Bon, moi, là, je déparle. Mais ça fait rien, je pose la question: QUI?

Heye, Charlie, un bock!

Qui? Vois-tu, Charlie, moi, quand j'étais sur le Titanic, dans la nuit du 14 avril, c'est moi qui ai poussé la petite Lisette Bernard de force dans la première chaloupe, pas parce que c'était une femme, pas parce que c'était une enfant, pas parce qu'elle valait plus qu'un vieillard milliardaire ou qu'un jeune chimiste plein de talent, mais seulement parce que je l'aimais, et je croyais que ça serait mieux pour elle d'avoir encore beaucoup d'années à jouir de la vie…

Ça a pas empêché qu'elle s'est fait renverser par un tramway à New York trois semaines après son arrivée.

Personne.

Y a personne qui mérite de survivre aux autres.

Et le monde,
Le monde tout entier ne mérite rien !
Je pense même que s'il se mettait dans la tête, le monde,
S'il se mettait bien dans tête
Qu'il peut disparaître, la minute qui vient, et que dans toute la grosse patente, il pèse pas bien lourd, je pense qu'il vivrait plus léger !
Et le monde,
S'il était bien certain
Que ce qu'il est, ce qu'il a, ce qu'il représente, c'est pas pour toujours,
Il aurait quelques petites chances d'être éternel,
Le monde !
Un autre bock, Charlie !

Il ne va pas plus loin dans ses réflexions philosophiques et il s'endort.

Ronfard, Jean-Pierre. *Le Titanic*, Montréal, Leméac, coll. Théâtre, 1986, p. 83-86.

Ronfard mon amour

On dit qu'on se rappelle toujours notre première fois. Moi, je me souviens d'avoir rencontré mon premier chum à un arrêt d'autobus, mais j'ai tout oublié des fois où j'ai fait l'amour avec lui. C'était au début de ma cinquième secondaire, en tout cas. À cette époque, je suivais un cours de théâtre et on m'a fait lire *Le Titanic* de Jean-Pierre Ronfard. De ça, je me souviendrai toujours. Coup de foudre. J'ai auditionné pour le rôle du capitaine, et je l'ai eu.

Bien sûr, à l'époque, je lisais déjà. Je lisais tout le temps. Mais je crois – je sais – avec le recul, que j'étais une lectrice sage. Oui, j'étais déjà passée par *Les liaisons dangereuses* (deuxième secondaire), mais Laclos avait perdu avec les siècles son vernis d'irrévérence, son odeur de soufre. C'est difficile, surtout à treize ans, de croire qu'une passion animale puisse lier deux personnes qui se vouvoient.

Entre Ronfard avec ses gros sabots. Il ne se laisse pas ignorer. Il me révèle que ce n'est pas parce qu'on est sérieux qu'on ne peut pas être drôle, que ce n'est pas parce qu'on est drôle qu'on ne peut pas être profond, et que ce n'est pas parce qu'on s'inspire de faits et de personnages historiques qu'on doit écrire *Les rois maudits* (six premiers tomes lus, deuxième et troisième secondaires ; septième tome abandonné, cégep). Évidemment, je n'ai aucune idée du fait que non seulement Ronfard aura une profonde influence sur moi-même, mais qu'il en a d'abord eu une bien plus importante sur la vie théâtrale au Québec, où il a immigré de France à la fin des années soixante. Qu'en plus d'être dramaturge, il est comédien, metteur en scène, enseignant. Qu'il a cofondé le Théâtre expérimental de Montréal, qui deviendra le Nouveau Théâtre Expérimental, qui entraînera la mise sur pied de L'Espace libre. Et, surtout, qu'il est celui qui a mis en scène *Les oranges sont vertes* de Claude Gauvreau, qui deviendra sous peu un autre de mes auteurs fétiches.

Je m'installe donc confortablement pour lire. Dès la liste des personnages, je plonge dans la plus pure absurdité. Montent à bord du *Titanic* de Ronfard des personnalités historiques tels Hitler, Sarah Bernhardt, Charlie Chaplin et Isadora Duncan. Bien entendu, aucun de ces monstres sacrés (ou non) n'a réellement foulé le pont du fameux paquebot ; l'auteur ne nous présente pas un compte rendu réaliste, ni même romancé, du naufrage. Il nous demande de nous ancrer les deux pieds dans la satire, de nous baigner dedans. Le choix de ces figures historiques en particulier n'est pas anodin : toutes sont nées au dix-neuvième siècle et étaient toujours vivantes en 1912, année où le vaisseau a appareillé. Leur présence à bord aurait donc été possible, si elle n'est pas plausible. À l'époque, Hitler et Chaplin étaient âgés de dix-huit ans et toujours inconnus, Isadora Duncan avait trente ans et se trouvait au faîte de la gloire, alors que Sarah Bernhardt, à soixante-trois ans, était devenue une icône.

À leurs côtés, deux jeunes gens qui vivront une aventure le temps du voyage ; un vieux couple ; un soûlon notoire ; un Juif accompagné de sa nombreuse descendance (symbolisée par des lapins en laisse), tous en quête d'une nouvelle patrie. La mise en présence de tels archétypes, de génies artistiques et de l'homme qui depuis la Deuxième Guerre mondiale représente le mal incarné rassemble en un microcosme le meilleur et le pire de l'humanité, jeunes et vieux, hommes et femmes, en réservant à tous un sort égal : la mort, inévitable, sous la

gouverne d'un chef aveugle, le capitaine (donc, durant ma cinquième secondaire, *moi*), despotique par ignorance.

Sur ce *Titanic*-là, on la regarde en face, la mort, en faisant fi de sa présence ; elle nous indiffère. On ne trouve pas de réponse à la question de l'existence simplement parce qu'on ne se la pose pas, cette question. Véritable « tragédie du langage » de laquelle aurait pu se réclamer Ionesco, la pièce se compose essentiellement de monologues, comme celui du buveur que l'on trouve reproduit en ces pages. Quand plusieurs personnages se partagent la scène, c'est qu'il y a des monologues parallèles – le capitaine et Strilic, son matelot, en sont l'exemple le plus patent, j'y reviendrai – ou des monologues servis à des faire-valoir : Sarah Bernhardt discourant devant sa femme de chambre, qui acquiesce à tout ce qu'elle dit, ou encore ce journaliste qui harcèle Isadora Duncan, laquelle répond invariablement « *Yes, oh yes* » à ses questions. Tout le monde parle ; personne n'écoute vraiment. Les personnages du *Titanic* ne sont *que* des êtres de parole ; nulle action ne ponctue le déroulement de la pièce si ce n'est un souper et un bal de clôture, prétextes pour rassembler toute la distribution. Les protagonistes lancent alors des répliques isolées au hasard, qui ne se lient pas les unes aux autres. Le *Titanic,* c'est l'embarquement d'une dizaine de solitudes dont la face est cachée comme celle de l'iceberg. L'incommunicable et la cruauté propres au théâtre de l'absurde sont ici convoqués du début à la fin ; on les trouve d'ailleurs parfaitement exprimés par cette réplique du capitaine : « *Wooh, wooh, take it easy*, Senhor Strilic. Nous avons encore 1 heure, 15 minutes et 25 secondes avant de couler complètement, définitivement, sans aucun espoir de survie pour ceux qui n'auront pas pris place dans les canots de sauvetage. Vous n'avez pas lu la brochure ? »

C'est donc bien de fatalité qu'il est question, fatalité qui met en relief tant l'inévitabilité de la mort que l'échec du langage et la déchéance de l'humanité en tant que société. Cette fatalité devient le véritable moteur du *Titanic,* puisque personne – pas même les personnages – n'ignore comment l'histoire va se conclure. La pièce constitue dès lors un détournement du genre de la tragédie, qui repose en entier sur la notion de fatalité. Dès l'ouverture du texte, on évoque Prométhée (figure qui reviendra dans la pièce), le Titan qui a tenté de se mesurer aux dieux, et les références à la mythologie grecque abondent par la suite.

C'est au matelot Ivan Strilic que revient de porter le poids de la fatalité ; il est celui qui sait, depuis le début, celui qui avertit, celui qui s'époumone dans le vide, entendu mais balayé

du revers de la main par son capitaine. Il se désigne lui-même comme un prophète bafoué, un chantre de tragédie s'inscrivant dans une filiation mythique : « Je me nomme Ivan Strilic, le frère aîné de Cassandra[1]. / Je suis toujours présent à la veille des grands déluges et des assassinats. / Je l'avais dit. / Je l'avais dit et personne ne m'a cru ! / Je l'ai toujours dit. / Toujours ! / Horror, horror, horror ! » Le discours de Strilic est un tissu de phrases courtes, souvent toutes faites, empruntées tant au corpus sacré – le *Dies Irae* – qu'à des dictons populaires – *Vedi Napoli e poi muori* : « Voir Naples et mourir », parfois attribué à Goethe ; il s'agit parfois même des instructions les plus communes – *E pericoloso sporgersi*, qui signifie littéralement : « Il est dangereux de se pencher », comme il est indiqué sur les fenêtres dans les trains en Italie. Son propos mâtiné de latin, d'allemand, d'italien est donc à la fois universel et tellement polysémique qu'il en devient indéchiffrable. L'anglais en particulier, dorénavant le langage du marketing, de la publicité, du cinéma hollywoodien, apparaît comme un langage creux. Malgré cette superficialité, il est paradoxalement celui qui colle le plus à la vérité, à la réalité de ce qui se produit autour du matelot : le vaisseau sombre, il n'y a plus une minute à perdre. Alors que la plupart des personnages sont saisis de prémonitions et discourent philosophiquement sur le sens de la vie, Strilic est le seul à chercher à s'en sortir et à exprimer ses doutes avec virulence afin de faire réagir son entourage.

Il est de plus l'exemple extrême du patchwork de références qui sous-tend la pièce. On y retrouve par ailleurs une scène de barbier mettant en vedette Chaplin et Hitler qui est un clin d'œil au film *Le dictateur.* De son côté, le hurleur à la taverne, soûlon proverbial, truffe son discours d'anachronismes et de prédictions comme celle qui déifie Greta Gustafson en Greta Garbo. Quand il s'exclame « L'Apocalypse ! Now ! », il fait autant référence à la guerre du Vietnam (première intervention américaine en 1965) qu'au film de Coppola (1979). Il nous rabâche en outre l'absurdité qu'il y aurait à sauver qui que ce soit en nous racontant l'histoire de sa Lisette, qu'il épargnera uniquement pour la voir se faire renverser par un tramway trois semaines plus tard. Les moments de clairvoyance qui frappent les différents personnages, qu'ils soient induits par la consommation d'alcool ou par des illuminations comme dans le cas de Strilic, ne font que mettre en relief la vanité de toute tentative d'échapper à ce « destin », qui est de couler avec le navire, puisque la mort nous attend à un détour ou l'autre de l'existence, plus tôt que tard.

La contamination de la tragédie par l'absurde, alliée à ce jeu d'anachronismes et de références, confère à la pièce de Ronfard son caractère postmoderne et contrecarre toute tentative d'identification aux personnages par le spectateur. On n'est pas triste pour eux ; un peu plus et on lèverait notre verre aussi. Adieu, « crainte » et « pitié » préconisées par Aristote pour le succès d'une tragédie. Sur le *Titanic,* on fait la fête. Ce ne sont pas nos choix ou nos erreurs qui nous entraînent, tels les protagonistes de Corneille ou de Racine, dans l'abysse, mais justement notre apathie. On discourt, on fait la sourde oreille ; l'égocentrisme se paie cher. Dans la « tragédie du langage », bons et méchants périssent en chœur, dans un grand bal qui ne saurait être interrompu, même par un naufrage, même alors que l'eau monte sur scène et atteint la cheville des personnages qui dansent. Car la fin du monde, si elle est inévitable, n'est toujours bien pas « la fin de tout, hostie ! » La tragédie, la vraie, ça ne fonctionne que lorsque le public adhère à l'idée d'une certaine morale.

Or, de morale, il n'y en a pas sur ce vaisseau des solitudes, où tout fout le camp au vu et au su des passagers. « Well ! Puisque c'est le règlement contenu dans la brochure, tout le monde à la mer ! Tout le monde à l'eau ! Les femmes et les enfants d'abord ! » clamera d'ailleurs le capitaine, faisant fi des convenances. Les femmes et les enfants, en raison de leur innocence présumée, de leur faiblesse supposée, sont normalement les premiers épargnés, ceux pour qui on se sacrifie. Plus maintenant. Les femmes, égales des hommes, n'ont plus droit à un sacrifice automatique en leur faveur : « "Les femmes et les enfants d'abord", je trouve ça niaiseux. Devant la mort tout le monde a le même poids, le même âge, le même sexe. » Mais la morale, c'est justement ce que soulève, seul dans son coin, le buveur, notre soûlon proverbial. Qui sauver sur ce vaisseau où il y a plus de passagers que de places dans les canots ? « Sauver des images, des histoires, des beaux mensonges / Ou bien donc sauver des gens ? » Sauver mère Teresa, parce qu'en sauvant une vie, on en sauvera des centaines dans le futur ? Sauver Albert Einstein « pour lui permettre de collaborer trente ans plus tard à la bombe atomique ? » La valeur d'un homme se mesure-t-elle à l'aune de ses accomplissements, quand on sait que ceux-ci ne sauraient avoir que des retombées positives ? La question se renverse, même : on ne peut garantir que, si Hitler avait bel et bien coulé avec le *Titanic,* le déroulement de l'Histoire aurait été totalement différent. Des vies auraient-elles été épargnées dans l'avenir ? Sûrement, mais il est impossible de savoir ce qui serait véritablement advenu (ceci ne visant nullement à

excuser ni à dédouaner le *Führer*). C'est finalement un bandit qui trouvera grâce aux yeux de notre buveur : Al Capone lui-même. Car, s'il est un criminel, Capone serait aussi « Le plus grand créateur de jobs qu'ait connu l'Amérique ! » Faut avoir la morale flexible, de nos jours.

À tous ces problèmes éthiques, à la conscience du caractère absurde de l'existence, il n'y a qu'une réponse à apporter : le rire. Ce qu'incarne le personnage de Cerise, qui n'a pratiquement aucune réplique et dont le rôle consiste à ponctuer les envolées philosophiques et lyriques de ses congénères par des éclats de rire. « Elle incarne l'immense rire de l'univers face à l'agitation et l'inquiétude de l'humanité éphémère. Cependant il n'y a dans ce rire aucune trace de sadisme, de perversité ou de cynisme. [...] Son rire agace les gens en veine de tragique. » Car par sa folie, son éclectisme, son énergie débordante, *Le Titanic* ne prétend sans doute pas à autre chose qu'à créer un peu de légèreté autour de toutes ces questions intemporelles, universelles et tout bonnement impossibles à résoudre que sont la fatalité, la morale et la mort.

Je ne peux pas prétendre avoir saisi tout ça dès ma première lecture du *Titanic*, à seize ans. Mais j'avais l'impression de transgresser mille barrières en même temps, de découvrir quelque chose, pas nécessairement par mes propres moyens, mais quelque chose qui me parlait, à moi, juste à moi. Je sentais confusément que, enfin, ça y était. C'était vraiment comme tomber en amour pour la première fois.

Aimée Verret

---

1. Cassandre, fille de Priam, se voit accorder le don de voyance par Apollon, qui espère en faire son amante. Devant le refus de la jeune fille, il la condamne à n'être crue par personne. C'est ainsi que les prédictions de Cassandre concernant la guerre de Troie ne sont pas entendues.

Bibliographie

Aristote, *Poétique,* Paris, Mille et une nuits, 1997. Traduit du grec par Odette Bellevenue et Séverine Auffret.

Michel Cazenave (dir.), *Encyclopédie des symboles,* Paris, Librairie générale française, coll. Le livre de poche, 1996.

Jean-Pierre Ronfard, *Le Titanic,* Montréal, Leméac, coll. Théâtre, 1986.

Michel Viegnes, *Le théâtre : problématiques essentielles,* Paris, Hatier, coll. Profil : histoire littéraire, 1992.

Notices biobibliographiques

Mathieu Blais a complété un doctorat en études littéraires et enseigne la littérature au Cégep Édouard-Montpetit. Il est l'auteur de cinq recueils de poésie et a coécrit deux romans. Il a été lauréat du prix Rina-Lasnier (2014), finaliste du prix Jacques-Brossard (2014), demi-finaliste du prix du Festival de la poésie de Montréal (2013) et cinq fois semi-finaliste des Prix littéraires Radio-Canada. Il rêve d'habiter tous les territoires et aspire à toutes les libertés. En pilotant ce numéro de *Mœbius*, il s'est découvert des racines profondes, mais en mouvement – des racines voyageuses et collantes de leur sève vagabonde.

Benoit Bordeleau vit et travaille à Montréal. En 2012, il a publié un premier récit intitulé *Au détour de l'habitude* à La Traversée – Atelier québécois de géopoétique. Il rédige présentement sa thèse de doctorat en études littéraires (UQAM) dans la double perspective d'une réflexion sur la flânerie comme processus créateur, l'imaginaire et la quotidienneté par le biais de l'étude d'un corpus portant sur le quartier Hochelaga.

André Carpentier a publié quatre recueils de nouvelles, quatre romans, dont *Dylanne et moi* (2012), un journal d'écrivain, un récit de voyage au Tibet, ainsi que deux récits de flâneries, *Ruelles, jours ouvrables* (2005) et *Extraits de cafés* (2010). Il a enseigné la création à l'UQAM.

Paul Chamberland est né en 1939. En 1964 et 1965, paraissent *Terre Québec* et *L'afficheur hurle*. Il est l'un des fondateurs de la revue *Parti pris*. Sa passion : accompagner d'autres dans l'écriture, une pratique ininterrompue jusqu'à la retraite, en 2004, après de nombreuses années d'enseignement au Département d'études littéraires à l'UQAM. Quelques titres récents : *En nouvelle barbarie*, *Au seuil d'une autre Terre*, *Une politique de la douleur*, *Comme une seule chair*, *Les pantins de la Destruction*. Il est récipiendaire du prix Athanase-David 2007 et membre de l'Académie des lettres du Québec.

Nicholas Dawson, auteur du recueil de poésie *La déposition des chemins* (La Peuplade, 2010), détient une maîtrise en création littéraire et enseigne la littérature au collégial. Depuis 2008, il tient L'écran fenêtre, un blogue littéraire et photographique qui porte sur la déambulation et le voyage. Il publie régulièrement des poèmes et des récits en revue, ainsi que des photographies dans des ouvrages collectifs et des médias alternatifs.

Jean-Marc Desgent est né à Montréal. Son œuvre a été récompensée par de nombreux prix. Il a publié tout récemment le recueil de poésie *Ne calme pas les dragons* aux Éditions de la Grenouillère. Il prépare actuellement un essai-panique sur l'écriture poétique.

Jean Désy est né au Saguenay. Il enseigne aux départements de médecine et de littérature de l'Université Laval. Parmi ses dernières parutions : le recueil de poésie *Chez les ours* (Mémoire d'encrier) et l'essai *Objectif Nord. Le Québec au-delà du 49e parallèle* (Québec, éditions Sylvain Harvey) dont il est coauteur avec Serge Bouchard.

Raôul Duguay, né à Val-d'Or en 1939, est licencié en philosophie. Auteur de 17 recueils de poésie et de 16 disques, il a participé aux changements culturels survenus au Kébèk depuis 1964. En 2004, il reçoit le Prix à la création artistique en région du Conseil des arts et des lettres du Québec ; en 2006, le prix Félix-Antoine-Savard honore son œuvre poétique ; en 2010, l'Office de la langue française du Québec lui décerne le prix Mérite du français dans la culture. En 2014, il reçoit de la SPACQ le Prix de l'excellence de l'imagination.

Carole Forget habite Montréal. Elle a également vécu dans le sud de la France et en Martinique. Son dernier livre de poésie, *le sol ralentit sous mes pas*, est paru aux éditions Triptyque en 2013. Elle a participé à des festivals littéraires, tant au Québec qu'à l'étranger, et a réalisé des projets avec des photographes.

François Godin est originaire de Grand-Mère. Après avoir mené des études scientifiques, il s'inscrit en littérature à l'Université de Montréal où il décroche un baccalauréat et une maîtrise. En 2014, paraît *La chambre aux quatre vents* (L'Hexagone). Quand il n'enseigne pas la littérature au collège Édouard-Montpetit ou qu'il n'écrit pas, on peut le trouver en train de taquiner la truite quelque part en Mauricie ou de rénover une salle de bain. Si l'apocalypse survenait et qu'il en sortait vivant, il pourrait sans peine se construire une cabane dans le bois, manger du poisson et réciter des poèmes pour se divertir.

Daniel Grenier a grandi à Brossard, sur la rive sud de Montréal, et vit à Québec. Après avoir été moniteur de camp de jour, accompagnateur en déficience intellectuelle, libraire, serveur, gérant, il a suivi un parcours universitaire en littérature. Il a récemment soutenu sa thèse sur l'histoire des représentations du romancier dans la fiction américaine, à l'UQAM. Auteur du recueil de nouvelles *Malgré tout on rit à Saint-Henri* (Le Quartanier, 2012), il a publié dans les revues *Mœbius*, *Zinc*, *Nouveau Projet*, ainsi que dans le collectif *Maison des jeunes* (éditions de Ta Mère, 2014), et travaille actuellement à un roman ayant pour toile de fond l'histoire et la géographie des Appalaches.

Louis Hamelin a étudié la biologie de l'environnement à l'Université McGill. Il est l'auteur d'une douzaine de livres. *La rage*, son premier roman, lui a valu le prix du Gouverneur général 1990. Chroniqueur littéraire au *Devoir* depuis 1999, il a aussi fait paraître le recueil de nouvelles *Sauvages* (2006), les essais *Le voyage en pot* (2001) et *L'humain isolé* (2006), ainsi que les romans *Ces spectres agités* (1991), *Cowboy* (1992), *Betsi Larousse ou l'ineffable eccéité de la loutre* (1994), *Le soleil des gouffres* (1996), *Le joueur de flûte* (2001) et *La constellation du lynx* (2010, couronné par cinq prix littéraires dont celui des Libraires et celui des Collégiens). Ses articles et ses

textes de fiction sont parus dans de nombreux périodiques. À l'automne 2011, il est devenu le premier titulaire francophone du Programme d'écrivains en résidence Mordecai-Richler de l'Université McGill.

Natasha Kanapé Fontaine est Innue de Pessamit, née en 1991, et vit à Montréal. Elle est militante, poétesse, slameuse et peintre. Son premier recueil de poèmes, *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures* (Mémoire d'encrier, 2012), lui a valu le prix de la Société des écrivains francophones d'Amérique 2013. En mars 2014, également chez Mémoire d'encrier, elle met au monde un chant de guérison à la terre innue : *Manifeste Assi*.

Mahigan Lepage a grandi en Gaspésie. Il a habité en Outaouais, dans le Bas-Saint-Laurent et à Montréal. Il a publié : *Relief* (Noroît, prix Émile-Nelligan), *La science des lichens* (publie.net/publie.papier), *Vers l'Ouest* (publie.net/Mémoire d'encrier) et *Coulées* (Mémoire d'encrier). Il construit depuis 2008 un espace personnel de création et d'expression web, Le dernier des Mahigan (mahigan.ca). Depuis juin 2012, il vit et voyage en Asie.

William S. Messier est né en 1984 à Cowansville. Il a publié le recueil de nouvelles *Townships* (Marchand de feuilles, 2009) et les romans *Épique* et *Dixie* (Marchand de feuilles, 2010 et 2013). Il est aussi traducteur et poursuit actuellement des études doctorales en littérature.

Marc-André Moutquin, né en 1977 en Nouvelle-Zélande, a étudié les arts, les lettres et les langues avant de se tourner vers le domaine de la santé. En 2008, son nom apparaissait parmi les finalistes du prix Anne-Hébert pour son premier roman *No Code*. En 2014, il s'est mérité le Prix de poésie Radio-Canada pour sa suite « L'appétit des astres ». Il travaille actuellement à la rédaction d'un second recueil de poésie.

Julia Pawlowicz est diplômée de l'Université McGill et enseigne la littérature au collégial. Son premier roman, *Retour d'outre-mer*, est paru en 2013 chez Triptyque et a été finaliste du prix littéraire des Cinq continents de la francophonie, du Prix du premier roman de Chambéry et du prix Senghor. Amoureuse de la forme brève, elle publie régulièrement des nouvelles dans différentes revues : *Mœbius*, *Art le Sabord*, *Virages*, *Zinc* et *Jet d'encre*.

Danny Plourde est né en 1981 à Saint-Jean-sur-Richelieu. Il enseigne la littérature et la création littéraire au Collège de Maisonneuve. Doctorant à l'Université de Montréal, il s'attaque aux différentes représentations de la révolte dans les littératures québécoise et coréenne. Il s'intéresse plus particulièrement à la figure de l'insurgé, qui s'inscrit dans un rapport conflictuel et complexe avec la société. Il est également poète et romancier. Il a remporté les prix Félix-Leclerc et Émile-Nelligan et a été finaliste du prix des lecteurs du Marché de la poésie de Montréal. Actif sur la scène poétique québécoise contemporaine, on a pu également l'entendre en Europe et en Asie.

Guy Sioui Durand est Wendat (Huron) originaire de Wendake. *Guy Tsie8ei Waho8en yatshih, Wendat endi', Ohskënoton' iwayitiohkou'tenh, Wendake ekwayehtih, Teyiatontariye* (Québec) *indare*. Il est sociologue (Ph. D.), critique d'art, commissaire indépendant, conférencier de renom et artiste performeur de l'oralité autochtone. L'art actuel et l'art amérindien sont ses domaines d'intervention.

Aimée Verret est née à Montréal, où elle réside toujours. Après avoir obtenu une maîtrise en création littéraire, elle fait paraître un premier recueil de poésie en 2010, *Ce qui a brûlé*, aux éditions Triptyque, en 2013, un roman jeunesse, *Inséparables*, aux Éditions de Mortagne, et en 2014, toujours chez Triptyque, un deuxième recueil, *Écharpe*. Elle est aussi correctrice, réviseure et directrice littéraire à la pige pour diverses maisons d'édition québécoises.

Les yeux fertiles

Anne Hébert
Œuvres complètes
I. « Poésie » (édition établie par Nathalie Watteyne) suivi de « Dialogue sur la traduction à propos du *Tombeau des rois* » (édition établie par Patricia Godbout), 732 p.
II. « Romans (1958-1970) : *Les chambres de bois* » (édition établie par Luc Bonenfant) suivi de « *Kamouraska* » (édition établie par Anne Ancrenat et Daniel Marcheix), 489 p.
Les Presses de l'Université de Montréal, coll. BNM, 2013

On a fondé il y a quelques années le Centre Anne-Hébert à l'Université de Sherbrooke. Toutes les archives de cette grande écrivaine québécoise s'y sont en effet retrouvées, conservées religieusement et également mises à la disposition des chercheurs d'ici et d'ailleurs. Et voilà que les universitaires nous proposent une édition critique soignée de l'œuvre, une édition luxueuse, dans la prestigieuse collection Bibliothèque du Nouveau Monde des Presses de l'Université de Montréal. Deux tomes sont parus en 2013 : les poésies complètes d'une part, et les deux premiers romans d'autre part.

On se souviendra du canular à propos d'un manuscrit anonyme confié à différents éditeurs, lequel était en réalité signé Anne Hébert et paru vingt-cinq ans plus tôt. Peu d'éditeurs auraient répondu, semble-t-il, trop débordés qu'ils sont ou tout simplement parce que les premières pages du roman *Les chambres de bois* n'étaient plus au « goût » du jour ou ne répondaient plus à la rumeur médiatique d'alors. C'est là une des manifestations habituelles du champ littéraire qui évalue, sélectionne et classe ses « œuvres » selon des critères légitimés à l'interne, critères ou valeurs souvent incompréhensibles pour quelqu'un qui se trouve à l'extérieur de ce champ ou qui le fréquente très peu, si ce n'est quand la rumeur est assez puissante pour (lui) imposer le devoir-lire et faire en sorte que l'œuvre devienne avec le temps un classique du champ, un modèle, une valeur sûre.

Anne Hébert a certes profité de ce processus de consécration, et pour cause : son travail a été continu, obstiné ; elle a touché à la poésie, au théâtre, à la nouvelle, au roman, et le

plus souvent avec beaucoup de talent, lequel se manifestait par l'originalité du propos et cette voix de la confidence qui lui était propre.

À ses tout débuts, la jeune fille poète de la ville de Québec devait se trouver quasiment seule à frayer dans le champ culturel. C'était aussi en quelque sorte sa chance : et d'ailleurs les familles Hébert et Garneau fertilisaient déjà un terreau culturel propre à la soutenir, tant du côté de l'écriture (son cousin Saint-Denys Garneau) que du cinéma (l'Office national du film du Canada). Malgré cet environnement favorable, elle a pourtant dû publier elle-même son premier recueil, *Les songes en équilibre* (1942), celui-là même que les Éditions HMH ont reproduit en édition de luxe dans le cadre de leur cinquantième anniversaire de fondation.

Il faudra attendre les nouvelles du *Torrent* pour qu'Anne Hébert connaisse un certain succès de librairie, sa valeur se trouvant alors soutenue par un public plus large. Et que dire de ses *Poésies* que publièrent les Éditions du Seuil en 1960, recueil remarquable à plusieurs égards, qui laissait entendre une voix nouvelle et ferme, une voix qui sera imitée pendant des décennies, à l'égal de l'effet que provoquera plus tard celle de Réjean Ducharme ! Cette publication en France assura à coup sûr la consécration de cette jeune femme timide et talentueuse, établie définitivement à Paris pour des raisons longtemps restées obscures. Pourtant, quelques fragments de réponses se trouveront parsemées dans une pièce de théâtre très réussie et toujours aussi lisible aujourd'hui : *Le temps sauvage* (1967). En une vingtaine d'années, elle avait réussi à évoquer et à imposer tout un univers symbolique très singulier, un mélange d'angélisme et de cruauté, de rêveries marines et de blessures sourdes, une recette très réussie qui fera dire à Jean Éthier-Blais (mon premier vrai professeur de littérature québécoise au tournant du milieu des années 60) que les femmes écrivains d'alors (il aimait aussi beaucoup Marie-Claire Blais) en avaient beaucoup sur le cœur et ne se gênaient plus pour incarner des personnages capables de porter et d'exprimer une violence autrement insupportable.

C'est ainsi que, devenu professeur à mon tour, j'ai fait lire et analyser la douleur qui se dégageait de ces personnages à la fois débranchés et privés du réel, à la fois reclus en un « temps sauvage » et aspirant à une ouverture de rêve et de liberté. Cette tension constante explique la tragédie dans laquelle circulent ces personnages passionnés et contraints : la mère castratrice,

la fille ou le fils habités par un torrent d'aspirations, celles de la parole et de toutes les formes de modernité. La génération des années 60 vivait les mêmes tourments et reconnaissait chez Anne Hébert la figure à la fois fragile et revendicatrice de celle qui porte le « flambeau ».

Jean Éthier-Blais a longtemps travaillé à nourrir le dossier de cette grande écrivaine auprès des jurys du prix Nobel. En vain, faut-il l'avouer, tout en sachant qu'elle en avait la trempe. J'ignore en combien de langues ses œuvres ont été traduites, mais elle avait la posture et le génie nécessaire pour obtenir cet honneur international, au même titre que les écrivaines canadiennes anglaises qui jouissent de nos jours d'une tribune exceptionnelle.

Robert Giroux

Audrée Wilhelmy
Les sangs, roman
Leméac, 2013, 155 p.

Les sept femmes de l'Ogre

Nous connaissons déjà Audrée Wilhelmy par *Oss* et son entrée remarquée dans le monde littéraire, ce roman ayant été finaliste des prix littéraires du Gouverneur général du Canada et nominé pour le Prix des libraires du Québec en 2012. *Les sangs* a été, quant à lui, finaliste du Prix des libraires du Québec. Il est actuellement finaliste du prix France-Québec 2014.

Avec ce dernier opus, Wilhelmy demeure dans le domaine du conte, prenant cette fois appui sur une histoire bien connue, soit celle de la Barbe bleue de Perrault. Or, bien que persistent quelques ressemblances entre les deux écrits (il y a sept femmes aussi dans la vie de Féléor Barthélémy Rü ; il met à mort la majorité d'entre elles ; il garde des traces de ses victimes, dédiant une pièce de son château à chacune[1] et, enfin, ils jouissent tous deux d'une grande richesse et d'une position sociale élevée, caractéristiques que l'on retrouve d'ailleurs chez tous les ogres de Perrault, de celui du *Petit*

poucet à celui du *Chat botté*, jusqu'à l'ogresse de la *Belle au Bois Dormant*)[2]. Entre Perrault et Wilhelmy, cependant, il y a une différence notable : la majorité des femmes qui entourent Féléor connaissent sa réputation et le choisissent à dessein. Ajoutons également que, dans le cas de Féléor, richesse et position sociale élevée lui assurent l'impunité de ses crimes, comme l'écrit Mercredi :

> Le ver laboure la terre qui fait pousser le maïs qui nourrit la poule qui nourrit le renard qui donne la fourrure que le pauvre utilise pour faire le manteau du riche. Personne ne mange le riche. Personne ne mangera jamais Féléor Barthélémy Rü[3].

Le roman qui, sur quelques chapitres, prend la forme de journaux intimes, commence par celui de Mercredi Fugère, petite bonne chez les Rü alors que Féléor n'est qu'un adolescent. C'est Mercredi, ou plutôt le goût de son sang que Féléor cueillera sur ses lèvres le jour de l'accident dont elle sera victime, puis la lecture du journal de celle-ci après son décès, qui déclencheront chez l'adolescent le goût du meurtre, avec ceci de fort singulier que ces meurtres seront prémédités par les victimes elles-mêmes et accomplis, pour la plupart, dans le respect de leurs dernières volontés.

Or, si les motivations des femmes sont simples : désir de contrôle et tentative, soit de sauvegarder le sentiment de leur dignité, soit de le retrouver ; celles de Féléor sont, pour leur part, obscures et changeantes. Si lorsque germe en lui l'idée de donner la mort, il s'agit avant tout d'un acte de compassion, avec Phélie, toutefois, il y aura changement de *modus operandi*, Féléor prenant cette fois l'initiative d'inclure des éléments dans le tableau de sa mort, éléments à la fois teintés d'un souci esthétique et expression de sa volonté propre. De plus il passera, dans ce chapitre, de tueur plutôt impassible à assassin cruel et excité à l'approche du moment attendu.

Soulignons cependant qu'il ne parviendra jamais au crime spontané et alors qu'il semble tendre vers une intériorisation de son rôle, pour s'ancrer dans la réalité et offrir une performance convaincante aux yeux de Phélie, il n'en demeure pas moins soumis à l'image, ne s'exécutant qu'à l'intérieur d'un cadre pensé et défini à l'avance.

Phélie, à ce sujet, se montre perspicace en ayant pleinement conscience du côté théâtral de tout cela et ce, tant pour la victime que pour l'ogre :

> Plus il y aura d'impatience dans ses gestes, plus ma mort ressemblera à une vraie mort violente. Peut-être que la curiosité de voir ce qu'il y a derrière la peur sera alors assouvie. Je ne crois pas que ce soit possible. Je crois que lorsqu'on rêve trop longtemps le danger et le mal, plus rien, même la vraie violence de la vraie vie, ne peut sembler réel ou grave. C'est la même chose qu'avec l'amour, les espoirs, les peurs. Les choses auxquelles on pense trop deviennent fausses. Leur réalité est cachée derrière l'idée qu'on s'en est faite[4].

Mais revenons aux femmes, à Mercredi, Constance, Abigaëlle, Frida-Oum, Phélie, Lottä et Marie des Cendres, ainsi qu'à ce qui les motive, elles, à vouloir frayer avec leur assassin. Afin de l'expliquer, nous mettrons en relief ce que leurs personnalités ont en commun.

La volonté de contrôle, d'abord, contrôle qui peut être soit celui du corps (tentatives de contrôle des orgasmes par l'ingestion de décoctions de plantes, exercices de résistance à la douleur…), soit le contrôle des événements, voire de leur mort elle-même, soit des deux. Et, en ce qui concerne Frida-Oum, ne nous y trompons pas, choisir de se laisser avachir n'est rien d'autre que cela : chez celui qui n'est plus maître de soi, ne pas se laver et refuser d'obéir aux règles de l'étiquette est encore un dernier contrôle exercé.

Puis, le souci de la dignité, laquelle est liée à cette volonté de maîtrise d'elles-mêmes et de leur destin, les femmes étant ici obsédées par leurs failles et cherchant, entre autres, par l'imagination, le mensonge ou la ténacité le moyen de pallier les écueils de leur vie. Quant à leur désir de mourir, il n'est que désir de mourir dans cette dignité-là, prises qu'elles sont dans la peur de voir leur beauté décliner, de sombrer dans la démence ou encore, pour certaines, de finir comme elles ont vécu, c'est-à-dire en étant, selon elles, moins bien que d'autres à cause de leur pauvreté. Abigaëlle écrira, en faisant référence aux belles dames :

> Même dans des vêtements de misère, vous auriez l'air plus riche que moi dans les robes sur mesure que Féléor me fait faire. Ce n'est pas que je ne suis pas belle, c'est que je suis née pauvre. […] C'est quelque chose dans les yeux et dans la façon de regarder les autres[5].

Cela dit, outre son histoire, *le roman* a une structure intéressante : une notice, qui présente chacune des femmes, est suivie de leur journal, puis des perceptions de l'Ogre à

leur sujet. Cette forme colle tout à fait à l'œuvre puisqu'elle nous garde dans la représentation : aussi neutre que l'est, au théâtre, la présentation des personnages, suivie de la vision d'un acteur, d'une part, et d'un acteur/spectateur, de l'autre.

En ce qui concerne les thèmes à présent, celui de la sexualité liée à une curiosité morbide est abordé, entre autres, lorsque Mercredi, captivée par les écrits de Sade ayant la pendaison pour sujet, note :

> Je comprends ce qui est écrit, ça ne choque pas mes idées sur le corps, et je comprends de quelle manière l'affluence du sang vers le sexe, quand la gorge est serrée peut contribuer à la jouissance[6].

C'est d'ailleurs ainsi, prise par Féléor et étranglée, qu'elle décrira sa fin idéale. Il s'agit en fait d'un thème cher à Wilhelmy, lequel était déjà présent dans *Oss*, par exemple lorsque le narrateur raconte l'aboutissement de la demande de Noé au prêcheur Lô de lui tenir la tête sous l'eau, parce que cela l'« intrigue ce que ça fait [que] de perdre le souffle[7] » :

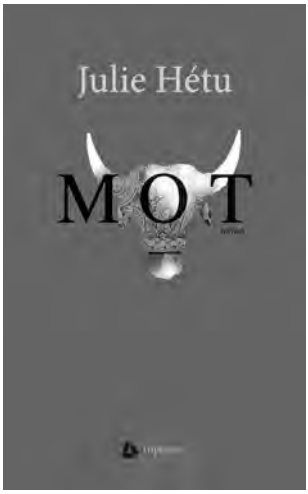
> Il suffirait de la garder sous l'eau quelques secondes de plus, quelques secondes de trop… mais chaque fois il la laisse respirer, et quand elle est réellement épuisée, il la sort de la baignoire, la couche directement sur le sol et il la prend[8].

En terminant, et même si cela n'enlève rien à l'originalité de l'œuvre, nous ne pouvons passer sous silence l'importance que Féléor accorde aux odeurs, ce qui n'est pas sans nous rappeler le Jean-Baptiste Grenouille de Süskind[9].

Nathalie Warren

---

1. À la différence près que, tandis que la Barbe bleue garde les corps, Féléor fait collection de souvenirs : ballerines, corset, etc.
2. Ogre. (s.d.). Dans Wikipédia. Repéré le 5 avril 2014 à http://fr.wikipedia.org/wiki/Ogre.
3. Wilhelmy, Audrée. *Les sangs*, Montréal, Leméac, 2013, p. 15.
4. *Ibid.*, p. 101.
5. *Ibid.*, p. 65.
6. *Ibid.*, p. 23.
7. Wilhelmy, A. *Oss*, Montréal, Leméac, 2011, p. 71.
8. *Ibid.*, p. 73.
9. Süskind, Patrick. *Le parfum*, Paris, Éditions Fayard, 1985.



Julie Hétu

Mot

roman, 204 p., 22 $

« Ce n'est pas tous les jours dans la littérature québécoise que l'on peut plonger dans l'imaginaire tout en réfléchissant au sens du jeu de la mort que se livrent matador et taureau dans l'arène. Dans ce roman, la métaphore est belle, l'action soutenue et la page couverture magnifique ! »

Mario Cloutier, *La Presse*

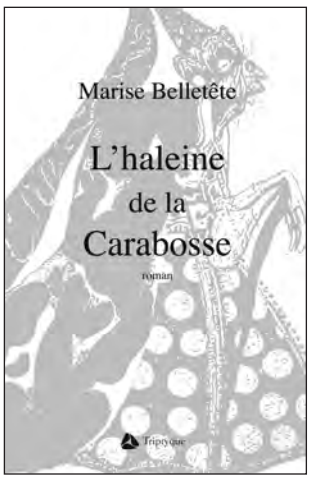


Marie-Christine Arbour

Schizo

roman, 288 p., 25 $

Enfant, je recherchais l'absolu, je rêvais d'unité, ce que j'appelais déjà l'Un. Mais pour survivre, j'ai dû apprendre à me compartimenter. Je me rebellais contre la réalité. L'anorexie dont j'ai souffert à l'adolescence a été pour moi une manière d'atteindre la purgation morale ; je me refusais aux changements de mon corps. J'ai commencé à couver la noirceur. Je pleurais en espérant qu'on m'entendrait, mais je ne croyais pas en Dieu. Mes parents m'ont emmenée chez le psychiatre. J'ai pris des médicaments. Ma personnalité a changé. Mes frontières se sont écroulées.



Marise Belletête

L'haleine de la Carabosse

roman, 105 p., 20 $

Comment écrire sa propre histoire lorsqu'on est empêché par le poids de celle des autres, ou lorsque celle-ci nous échappe ? Digne descendante d'une lignée de femmes dérangées et d'un père absent, Ève cherche à en apprendre plus sur ses origines, entre autres par le biais des passages du journal qui lui a été légué. Grâce aux contes de son enfance et à quelques rencontres marquantes, elle tente de se reconstruire en se libérant peu à peu de l'emprise de cette Carabosse qui veille de trop près sur elle depuis sa naissance.



Olivier Demers
Contes violents
nouvelles, 179 p., 22 $

Soldats perdus ou révolutionnaires, bourreaux aux prises avec leurs fantômes, érudits complotistes, amoureux transis, tueurs férus de poésie ou passa-gers clandestins, les personnages de ces nouvelles sont emportés puis transformés par diverses violences de l'Histoire. Tous sont soumis à l'implacable loi du devenir ; tous tentent comme ils peuvent d'y faire face ; aucun n'en sortira indemne.



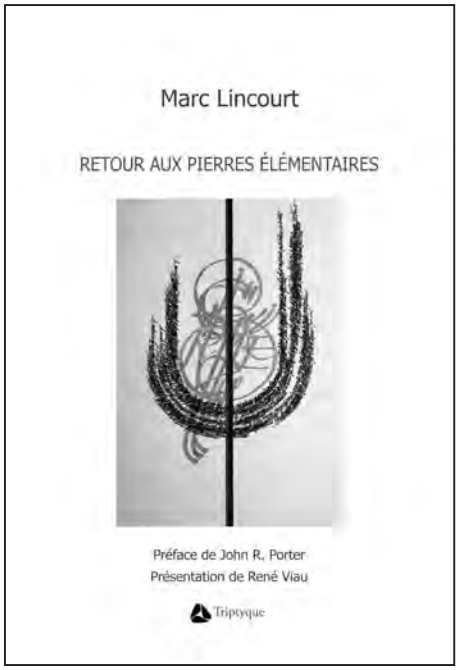
Nicolas Coutlée
Les carnets du demi sous-sol
roman, 151 p., 20

— Je vous ferai grâce des flatteries protocolaires. Si nous vous avons convoqué, c'est parce que nous sommes intéressés par votre manuscrit, la prémisse de départ à tout le moins. Évidemment, nous ne le publierons pas tel quel, ce serait de la pure folie. Mais ne vous en faites pas, c'est tout à fait normal. C'est pour ça que nous avons besoin l'un de l'autre. Nous formons une équipe, Proutski. Sans moi, vous n'êtes rien, votre livre n'est rien, vos histoires de fond de tiroir y pourriraient.



Marc-Alain Wolf
Histoires de famille, histoires de guerre
nouvelles, 146 p., 20 $

Issu d'une famille marquée par la Shoah, l'auteur s'inspire de la mémoire des siens et nous offre ici, dans une prose attentive et nuancée, le récit d'événements quotidiens ou marquants vécus par des êtres d'exception.



Marc Lincourt

Retour aux pierres élémentaires

livre d'art, 116 p., 30 $

Pour tout dire, ce livre me fait penser à la trace tangible, écrite, imprimée et dessinée d'une classe de maître. À l'enseigne de la transmission de savoirs, il constitue une invitation à voyager, à s'interroger et à mieux voir pour décoder les signes qui nous interpellent. À sa façon, l'écrivain Marc Lincourt se révèle une sorte de Champollion nous livrant un code d'accès additionnel à ses œuvres. Celles-ci se défendent bien sûr par elles-mêmes, mais il y a là une sorte de valeur ajoutée. C'est un peu comme le jour où un tableau fameux cesse d'être anonyme parce qu'on en a enfin découvert l'auteur et le contexte d'origine.

John R. Porter

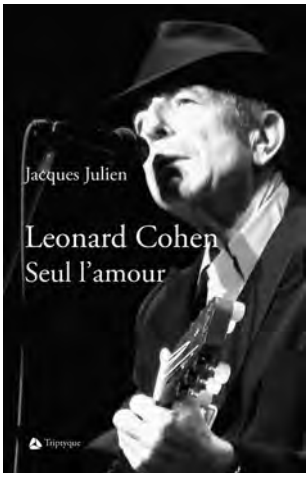


Mathieu Blais

Notre présomption d'innocence

poésie, 61 p., 17 $

Notre présomption d'innocence raconte en trois temps une histoire vieille comme le monde où les misères et les échardes de la liberté sont préférées au confort gras de la servitude. Écrit à la pointe de la bouteille, dans le fond de la nuit des villes, ce poème / fable exprime avant tout la violence d'une telle quête et, paradoxalement, le profond désir de vivre qui l'anime. La liberté y apparaît comme une arme absolue.

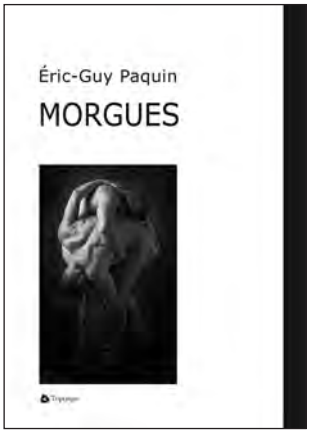


Jacques Julien

Leonard Cohen. Seul l'amour

essai, 233 p., 25 $

La carrière de Leonard Cohen s'est déployée par vagues successives. Admiré et célébré d'abord comme poète, il a donné l'essentiel de son message dans ses trois premiers albums. Si les suivants, plus singuliers, ont surtout été appréciés par les connaisseurs, des anthologies ont rapidement greffé ces nouvelles chansons au répertoire des premières années. En même temps, des reprises par des interprètes de toutes les générations et de tous les styles, de la musique de film, des spectacles hommages ont fait connaître son œuvre à des publics toujours nouveaux. À l'occasion de tournées mondiales ayant débuté en 2008, on peut dire qu'un Cohen nouveau est apparu.



Éric-Guy Paquin

Morgues

poésie, 107 p., 17 $

Dérouté par des amours fuyantes, le poète s'investit dans une topographie du corps masculin. Il délaisse ses jardins et ses rêves étoilés, parcourt des lieux de rencontres, tant virtuels que réels. Bains vapeurs, voyages, sites Internet où, dans une langue appauvrie, se déploie une litanie sexuelle primitive. S'y dévoilent d'innombrables corps, étalés, morcelés, soumis aux standards du moment. Toute forme d'amour semble absente. La mort veille sur des rapports humains et des désirs formatés. L'image charnelle de la morgue s'impose.



Michel Côté

Le dernier tableau sera rouge

poésie, 65 p., 17 $

Je cherche. Mes mains déplacent l'obscur. Tel un manuscrit qu'on déplie, la couleur s'allonge. Les pigments, arrachés à la terre, s'échappent de mes doigts. Alors surgit l'œuvre en résidence. Une proximité avec la lumière de Bortoletti, marchand de Venise, avec la sensualité et la ponctuation des mots de Werner qui nomment à la main le silence de chaque chose. À l'heure la plus prometteuse, l'image s'écrit aux sources primitives du Cobra. Chaque fois j'apprends, dans l'éclaircie de l'atelier, la dignité du sol et des épices.



Robert Giroux
Debout sur le côté des choses
poésie, 61 p., 17 $

Le recueil est articulé autour de trois propos distincts : le vieillissement et la mort qui rôdent et menacent les proches, le désir d'ouvrir les frontières du quotidien et l'idée que la vraie vie ne peut être qu'en soi.

La dernière partie nous entraîne du côté de la prose, à mi-chemin du vers et de la phrase, de l'image forte et du récit, de l'espace fulgurant et du temps de la narration.



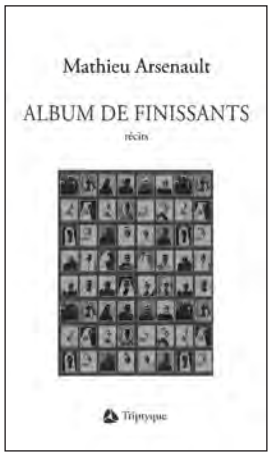
Bertrand Laverdure
Rapport de stage en milieu humain
poésie, 68 p., 17 $

L'intimité était sans confort. Tendinites de langue et échauffourées verbales ont voyagé dans la nuit, avant que je n'aie compris quel mustang je venais de fouetter. L'abandon et la vulnérabilité auront agressé notre amour selon les règles aveugles qui dictent le passage des alliances, la durée possible des cellules humaines.



Aimée Verret
Écharpe
poésie, 63 p., 17 $

Le corps d'Isadora n'est plus. Si l'on peut survivre à un accident de la route, on n'échappe pas aux multiples deuils qui ponctuent l'existence, comme à ces nuits qu'il faut traverser, seul ou à deux. On tire une ficelle, on se tricote sa propre écharpe, sa propre fin, éloignant ceux qui nous sont chers. Et, quand on retourne au salon, ce sont tous ces morts que l'on salue, sans oublier celle par qui tout a commencé, celle qui a tant pris soin des corps des autres.



Mathieu Arsenault

Album de finissants

récits, 142 p., 13 $

« Son récit en fragments est un livre parlant, comme si vous mettiez la main sur un album de finissants qui n'est pas le vôtre tout en ressemblant beaucoup au vôtre, inévitablement, et qu'en le feuilletant vous entendiez penser les élèves. »

Marie Hélène Poitras, *Voir*

« *Album de finissants*, la première œuvre de fiction de Mathieu Arsenault, exprime sur un ton moderne et nerveux le désarroi des élèves du secondaire. [...] Expérimentateur formel, il s'enivre de mots et hypnotise le lecteur avec une écriture presque hallucinatoire. »

Suzanne Giguère, *Le Devoir*



Maude Smith Gagnon

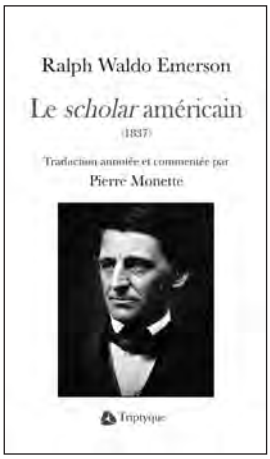
Une tonne d'air

suivi de **Un drap. Une place.**

poésie, 144 p., 13 $

« L'auteure, Maude Smith Gagnon, procède par des touches narratives bien ciselées que sert une belle maîtrise de la langue. *Un drap. Une place.*, à la forme très minimale, proche d'une sensibilité orientale, est un hommage à l'intensité d'être. Il y a là une pratique du dépouillement qui imbibe peu à peu la mémoire et l'absence et les rend aptes à accueillir tant le moindre événement du monde que tout son avènement. »

Jury des Prix littéraires du Gouverneur général 2012



Ralph Waldo Emerson

Le scholar *américain*

traduction annotée par Pierre Monette

essai, 131 p., 13 $

Paru il y a 175 ans, en 1837, *The American Scholar* de Ralph Waldo Emerson (1803-1882) est le texte fondateur de l'identité culturelle états-unienne.

Accompagnée d'une présentation et de notes abondantes, la présente traduction permet de retracer les voies qu'ont prises les hommes de lettres des États-Unis du XIX^{e} siècle pour définir l'identité culturelle de leur nation – et peut-être de déterminer ce que pourraient être, aujourd'hui, les voies d'une ouverture de la culture québécoise à ce qui la lie à l'expérience continentale américaine.



Joël Des Rosiers

Métaspora

essai sur les patries intimes

328 p., 30 $

Les essais rassemblés dans le présent ouvrage cherchent à accréditer l'idée selon laquelle un écrivain enrichit son intimité avec les lieux où il vit et où il a vécu dans la mesure où il garde une conscience aiguë de sa condition itinérante, de sa dignité d'étranger souffrant. Lieux, visages, objets, sons, autant de « patries intimes » qu'il transporte partout avec lui.

C'est ce mouvement d'espérance en la primauté du voyage qui les conduit, ses contemporains et lui, à se constituer en métaspora, c'est-à-dire à devenir les cosmopolites de leur propre culture, des étrangers à leur propre nation.

Sous la direction de
Robert Aird et Lucie Joubert
avec la collaboration de
Marc Laurendeau et André Dubois

LES CYNIQUES

LE RIRE DE LA RÉVOLUTION TRANQUILLE

une anthologie suivie de sept études

503 p., 35 $



« Mousquetaires du rire décapant, méchant, "tarla", engagé et libérateur, les Cyniques ont été les pères fondateurs de l'humour québécois contemporain le temps d'une décennie, de 1962 à 1972. Les anciens étudiants – ils se sont rencontrés à l'Université de Montréal – sont désormais objet d'études : une intéressante brique de 500 pages est publiée chez Triptyque à leur sujet. Au programme, anthologie de sketchs hilarants et analyses sérieuses ! »

Marie-Christine Blais, *La Presse* +

Pour les chercheurs passionnés du travail des Cyniques, il ne suffit plus de dire que le groupe occupe une place prépondérante dans le monde de l'humour québécois : il faut maintenant montrer en quoi, justement, et dans quelle mesure leur travail a façonné l'humour actuel. L'ouvrage est complété par un témoignage de **Guy A. Lepage** et une réflexion de **Luc Boily**.

Des études de : **Robert Aird**, **Jérôme Cotte**, **Lucie Joubert**, **Jean-Marie Lafortune, Yvon Laplante**, **Lélia Nevert**, **Michèle Nevert** et **Christelle Paré**.



Ouvrir le XXIe siècle
80 poètes
québécois et français

« Le plaisir qu'on tire de cette lecture est à la hauteur du défi. Qu'ils viennent d'un ou de l'autre côté de l'Atlantique, les mots trouvent des résonances. On se surprend à vouloir en savoir plus sur tel poète, on a le goût de se procurer le recueil de tel autre, on a besoin de retrouver dans la bibliothèque le livre de celui-ci ou de celle-là, de lire à voix haute certains des textes ou, au contraire, d'en éviter certains autres. Bref, on a envie de lire de la poésie. »

Marie-Christine Blais, *La Presse*

Depuis 1985, les meilleurs nouvelliers publient dans

LA REVUE XYZ DE LA NOUVELLE

1 an/4 numéros (ttc)

Individu	Institution
Canada 35 $	Canada 45 $
États-Unis 50 $	États-Unis 60 $
Autres pays 65 $	Autres pays 75 $

2 ans/8 numéros (ttc)

Individu	Institution
Canada 65 $	Canada 85 $
États-Unis 95 $	États-Unis 115 $
Autres pays 125 $	Autres pays 145 $

3 ans/12 numéros (ttc)

Individu	Institution
Canada 90 $	Canada 120 $
États-Unis 135 $	États-Unis 165 $
Autres pays 180 $	Autres pays 210 $

Abonnement de soutien annuel : 70 $ ou _____ $

Paiement en dollars canadiens. Si vous n'habitez pas le Canada, le plus simple est de payer avec votre carte Visa ou Master Card.

Prix indiqués toutes taxes comprises
N° TPS : 121 138 234 RT0001/N° TVQ : 1015413367 TQ0001

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____

Téléphone _____ Pays _____

Courriel _____

Je m'abonne pour ☐ 1 an/4 numéros ☐ 2 ans/8 numéros ☐ 3 ans/12 numéros à partir du n° _____

☐ Chèque ☐ MasterCard ☐ VISA

N° _____ exp. ____ / ____

Signature _____

XYZ. La revue de la nouvelle
11860, rue Guertin, Montréal (Québec) H4J 1V6
Téléphone : 514.523.77.72 • Télécopieur : 514.523.77.33
Courriel : info@xyzrevue.com • Site Internet : www.xyzrevue.com

ex
revue de poésie
it

JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE

1 an/4 numéros

Régulier.....41,41 $ ☐
Étranger *(Transport inclus)*.....69,02 $ ☐
En librairie..... 11,50 $
(les taxes sont incluses dans les prix)

Téléphone : (514) 721-5389
Internet : http://www.exit-poesie.com
Courriel : administration@exit-poesie.com

Je désire m'abonner ( ) me réabonner ( )

À partir du numéro en cours ( ) ou du numéro_____

Nom : _____

Adresse : _____

Ville/Province : _____

Code postal : Téléphone : _____

Télécopieur : _____

Courriel : _____

Je paye par chèque ( ) Visa ( ) Mandat ( )

Nº : *Expiration :* _____

Signature : _____

Payable à l'ordre de :
Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.
C.P. 22125, C.S.P. Saint-Marc, Montréal (Qc), H1Y 3K8



www.lesecrits.ca



	1 an (4 numéros)	2 ans (8 numéros)
Régulier	☐ 25 $	☐ 45 $
Étudiants	☐ 20 $	☐ 35 $
Institution	☐ 35 $	☐ 68 $

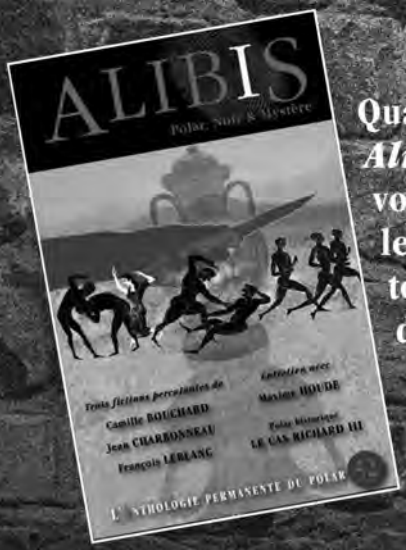
**Pour envoi outre-mer, ajouter 12 $.*
Mode de paiement
Chèque ou mandat-poste à l'ordre de *Virages*.

Vous trouverez ce formulaire sur notre site à
www.revuevirages.com/images/abonnement.pdf

260, rue Adelaide Est, boîte 132,
Toronto ON, M5A 1N1 Tél. : 416 361-5070
Courriel : direction@revuevirages.com
www.revuevirages.com

POLAR NOIR MYSTÈRE

Vous aimez les bonnes histoires policières ?



Quatre fois l'an *Alibis* vous offre les meilleurs textes du genre !

ALIBIS EST MAINTENANT DISPONIBLE EN VERSION NUMÉRIQUE !

• FICTIONS • CHRONIQUES • LECTURES • NOUVEAUTÉS •
et un complément gratuit téléchargeable au www.revue-alibis.com

COUPON D'ABONNEMENT

Je m'abonne pour **418-837-2098**

PAPIER ☐ 1 an : 40 $ (taxes incluses) ☐ 2 ans : 75 $ (taxes incluses)

NUMÉRIQUE ☐ 1 an : 23 $ (taxes incluses) ☐ 2 ans : 45 $ (taxes incluses)

NOM

ADRESSE

Tél. / courriel

Veuillez commencer mon abonnement au numéro : ☐

Chèque ou mandat à l'ordre de : **Alibis**, 120, côte du Passage, Lévis (Québec) G6V 5S9

M051

www.revue-alibis.com

estuaire

LE POÈME EN REVUE

ABONNEMENT POUR QUATRE (4) NUMÉROS PAR ANNÉE
TRANSPORT INCLUS

TARIF	RÉGULIER	É.-U.	ÉTRANGER
1 AN	41,01 $	55 $	65 $
	INSTITUTION	INSTITUTION	INSTITUTION
	72,91 $	75 $	85 $
2 ANS	72,91 $	90 $	110 $
	INSTITUTION	INSTITUTION	INSTITUTION
	132,15 $	130 $	150 $
3 ANS	104,81 $	—	—
	INSTITUTION	INSTITUTION	
	191,39 $	—	—

nom

adresse

code postal

téléphone

télécopieur

courriel

veuillez m'abonner à partir du numéro

ABONNEMENT

Estuaire CP 48774, Outremont (QC) H2V 4V1

MŒBIUS

ÉCRITURES / LITTÉRATURE

Tarifs d'abonnement (taxes incluses)
4 numéros /1 an

Individu:	• au Canada	1 an: 35 $	2 ans: 60 $
	• à l'étranger	1 an: 60 $	2 ans: 110 $
Institution:	• au Canada	1 an: 60 $	2 ans: 110 $
	• à l'étranger	1 an: 100 $	2 ans: 190 $

La collection complète (environ 125 numéros):

• au Canada	individu:	200 $
	institution:	250 $
• à l'étranger	individu:	225 $
	institution:	275 $

La collection complète et un abonnement d'un an:

• au Canada	individu:	230 $
	institution:	305 $
• à l'étranger	individu:	275 $
	institution:	375 $



Adressez votre chèque ou mandat-poste au nom de:
MŒBIUS
2200, rue Marie-Anne Est
Montréal (Québec)
H2H 1N1 Canada
Tél. et téléc.: (514) 597-1666
Courriel: triptyque@editiontriptyque.com
Site Internet: www.revuemoebius.qc.ca

Nom: _____

Adresse: _____

Courriel: _____

Tél. : _____

Je m'abonne à partir du numéro _____

Je désire recevoir la collection complète ❐

Je désire recevoir la collection complète
et un abonnement d'un an ❐

22 REVUES CULTURELLES QUÉBÉCOISES

MAINTENANT OFFERTES

EN VERSION NUMÉRIQUE!

ARTS VISUELS CIEL VARIABLE | ESPACE | ESSE | ETC | INTER CINÉMA 24 IMAGES | CINÉ-BULLES | SÉQUENCES CRÉATION LITTÉRAIRE BRÈVES LITTÉRAIRES | MŒBIUS | XYZ, LA REVUE DE LA NOUVELLE CULTURE ET SOCIÉTÉ QUÉBEC FRANÇAIS | RELATIONS HISTOIRE ET PATRIMOINE CAP-AUX-DIAMANTS | CONTINUITÉ | HISTOIRE QUÉBEC LITTÉRATURE LES CAHIERS DE LECTURE | LETTRES QUÉBÉCOISES | LURELU | NUIT BLANCHE | SPIRALE THÉÂTRE ET MUSIQUE JEU REVUE DE THÉÂTRE

Plusieurs revues culturelles québécoises ont fait leur entrée dans L'Entrepôt du livre numérique de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL). Visitez la section ***Revues culturelles numériques*** de la Vitrine de l'Entrepôt **www.vitrine.entrepotnumerique.com** pour feuilleter les revues en ligne et acheter les numéros qui vous intéressent.

sodep
Société de développement des périodiques culturels québécois

Conseil des arts du Canada Canada Council for the Arts

FÉDÉRATION QUÉBÉCOISE DU LOISIR LITTÉRAIRE

revue le passeur

La FQLL a mis en service plusieurs programmes favorisant l'émergence d'activités participatives de loisir littéraire dans toutes les régions du Québec.
Information : www.fqll.ca



ARTS VISUELS



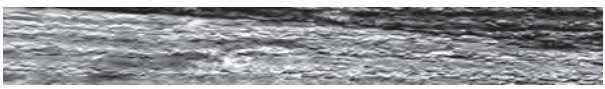
CINÉMA



CULTURE, LITTÉRATURE ET SOCIÉTÉ



CRÉATION LITTÉRAIRE



HISTOIRE ET PATRIMOINE



THÉÂTRE ET MUSIQUE



THÉORIES, ESSAIS ET ANALYSES

La culture en revues

LES REVUES CULTURELLES QUÉBÉCOISES

sodep

Société de développement des périodiques culturels québécois

www.sodep.qc.ca



Tous les numéro de la revue *MŒBIUS* sont désormais imprimés sur du papier 100 % recyclé postconsommation (exempt de fibres issues des forêts anciennes) et traité sans chlore.

L'impression du numéro 143 de la revue *MŒBIUS* a permis de sauvegarder l'équivalent de 6 arbres de 15 à 20 centimètres de diamètre et de 20 mètres de haut. Ces bienfaits écologiques sont fondés sur les recherches effectuées par l'Environmental Defense Fund et d'autres membres du Paper Task Force.

Territoires

Benoit Bordeleau
André Carpentier
Paul Chamberland
Nicholas Dawson
Jean-Marc Desgent
Jean Désy
Raôul Duguay
François Godin
Daniel Grenier
Louis Hamelin
Natasha Kanapé Fontaine
Mahigan Lepage
William S. Messier
Marc-André Moutquin
Julia Pawlowicz
Danny Plourde
Guy Sioui Durand

Lettre à un écrivain vivant
Carole Forget à Yves Bonnefoy

Texte en mémoire
Le Titanic de Jean-Pierre Ronfard
une lecture par Aimée Verret

Un numéro piloté par **Mathieu Blais**



12$